

Urbex à
Deely'land

SANDRINE
BARBIER-LOMBARDY

Urbex à Deely'land

roman

Lacoursière Éditions

Lacoursière Éditions

LACOURSIÈRE ÉDITIONS

A-138 rue Saint-Vincent

Sainte-Agathe-des-Monts

Québec, Canada, J8C 2B2

www.lacoursiereeditions.fr

www.lacoursiereeditions.com

lacoursiereeditions@hotmail.com

(+1) 514 601-2579

*Dépôt légal effectué à la BANQ
(Bibliothèque et Archives nationales du
Québec) en 2021.*

ISBN version papier/brochée :
978-2-925098-64-5

ISBN version électronique :
978-2-925098-66-9

© Lacoursière Éditions, 2021.
Tous droits réservés.

Imprimé par Lightning Source

*À Pierre, mon ami d'enfance.
À tous les autres amis qui se reconnaîtront
dans ce récit, à mes enfants.*

1.

Maison des Lemand, Villeurbanne, quartier du

Tonkin Nord, Vendredi 20 septembre 2019, 19 h 30

— Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire Théo, joyeux anniversaire !

J'ouvre les yeux, maman sort de la cuisine avec un gâteau de sa confection. C'est mon anniversaire, j'ai dix-sept ans aujourd'hui. Je n'ai pas osé le lui dire, mais je n'ai plus l'âge pour les goûters entre copains. Elle a passé tout l'après-midi à préparer ce gâteau et recevoir mes amis lui fait tellement plaisir que je n'ai pas voulu la vexer. Maman force son plus beau sourire pour une fois. Mais celui-ci est comme du maquillage que les filles mettent pour se rendre plus jolies. Elle peut bien sourire tant qu'elle veut, ses yeux la trahissent. Ils sont rouges et brillants de tristesse. Le deuil n'est pas encore fait. En s'asseyant, elle regarde la chaise vide sur laquelle il avait l'habitude de s'installer lors de nos repas en famille. Son sourire disparaît, ses yeux noisette s'assombrissent et ses pattes d'oie se creusent encore plus. Même ses jolis cheveux châtons, naguère si bien entretenus chez le coiffeur, semblent avoir blanchi un peu plus ces derniers temps. Aujourd'hui c'est mon anniversaire mais c'est aussi celui de la mort de Guillaume. Et cette

fête ne fait que rappeler chaque année que mon frère, le deuxième de ses fils, n'est plus là parmi nous.

Je m'appelle Théo Lemand. J'ai grandi dans ce vieil immeuble du Tonkin, un quartier au nord de Lyon, composé de quatre duplex, avec Luc, qui a vingt-et-un ans, et Guillaume, qui devrait en avoir vingt cette année. Maman nous a élevés toute seule, car papa, enfin cette créature censée être notre père, est parti de la maison quand j'avais trois ans, laissant maman livrée à elle-même, sans même donner un centime de temps en temps et sans jamais prendre de nos nouvelles. La seule chose qu'il nous ait donnée, c'est son nom. De ce que Guillaume m'a expliqué un jour, j'ai vaguement compris qu'il était parti avec une nénette plus jeune que ma mère et qu'ils font maintenant leur vie au Portugal. Si ça se trouve, on a même des frères et sœurs et on ne le sait pas. À vrai dire on ne le saura jamais, notre géniteur ayant disparu de nos vies pour toujours.

Il y a deux ans, Guillaume venait tout juste d'avoir son permis. Fan de voitures youngtimers ¹ et de mécanique, il avait réussi à dénicher une superbe 205 Gti 1,9l de 1986 qui faisait sa fierté. Un de ses potes carrossier avait bien voulu lui faire de la place dans son garage pour qu'il rénove la vieille rouille. C'est ainsi, qu'après des semaines passées les mains dans le cambouis, à la démonter pièce après pièce, à l'opérer tel un chirurgien, à lui refaire la carrosserie et la sellerie, à l'essayer pour découvrir ce qu'elle avait sous le capot..., que Guillaume était plutôt fier

1. Youngtimers : Les youngtimers sont des voitures nouvellement rentrées dans la catégorie des voitures anciennes. Il s'agit des voitures sorties des usines dans les années 1980 environ et qui tendent à se faire rares. Source : l'internaute.fr/auto/guide-pratique-auto.

de nous présenter sa petite merveille. « C'est un monstre ma caisse » m'avait-il dit avec un clin d'œil, le jour où il nous a enfin dévoilé le bébé.

Il se rendait tous les jours au travail en conduisant sa voiture avec fierté. Il avait déniché un job de mécano dans un garage situé à quinze kilomètres d'ici. Ainsi il gagnait ses premiers salaires, ce qui aidait bien maman à finir les fins de mois difficiles, même si elle avait d'abord refusé ce fric. Ce soir-là du 23 septembre 2017, il avait décidé de m'emmener fêter mon anniversaire en ville. Maman n'était pas très chaude, elle s'inquiétait déjà tous les jours quand Guillaume rentrait plus tard que prévu. Nous sommes sortis un peu contre sa volonté à vrai dire. Nous nous sommes gavés au fast-food avant d'aller voir *Ça*.

Ça, le remake du film d'horreur de 1990, l'adaptation du roman de Stephen King, venait de sortir le mercredi précédent en salles. Des semaines que je l'attendais celui-là ! C'était notre truc à nous, à Guillaume et moi, de se mater des films d'horreur et d'épouvante. Au-delà du fait de partager la même chambre depuis toujours, c'était ce qui nous réunissait, nous les frangins complices.

Le flash du vieux Polaroid m'éblouit les yeux. Ce con de Luc vient de me prendre en photo pleine face. Et en plus, ça le fait rire cet imbécile !

— Qu'attends-tu pour souffler tes bougies mon chéri ? me demande maman qui vient de retrouver sa gaie-té.

Elle s'installe à côté de moi et m'enlace les épaules, j'ai la mauvaise impression d'avoir cinq ans de nouveau. Je me dandine sur ma chaise tentant de lui faire comprendre que son bras me gêne. Son sourire s'efface et elle me lâche. Je souffle alors sur les dix-sept bougies pour lui faire plaisir sans vraiment faire de vœux, je n'y crois pas à ces conneries.

— Bien, découpons ce gâteau, qu'on en finisse !
dit-elle en retirant les bougies.

Je discerne un certain agacement chez elle. Ses mains tremblent, sa voix vient brutalement de changer, on dirait qu'elle retient ses larmes au fond de sa gorge.

La sonnette retentit. Luc étant le plus proche de l'entrée, va ouvrir. C'est Julie, pour sûr, elle est toujours la première à arriver. Oh purée ! C'est Julie, Luc va encore me charrier. Je me lève vite de ma chaise et cours à l'entrée, espérant ouvrir la porte avant lui. Pas le temps d'arriver, pas de bol, Luc gueule :

— Théo, ta chérie vient d'arriver ! avec une voix toute mielleuse. Je déteste quand il fait ça !

Je n'ai pas eu le temps de freiner ma course alors je bondis malgré moi devant Julie m'efforçant de stopper mon élan. Son parfum aux notes de jasmin et légèrement musqué embaume l'entrée. Elle retire son bonnet, ses magnifiques cheveux longs et frisés tombent avec souplesse sur ses épaules. Puis elle défait son écharpe en faisant voler dans l'air un peu plus de cette douce odeur enivrante. Je n'ose m'approcher d'elle, mes pieds sont littéralement collés au sol, je reste figé, comme ces statues que l'on voit dans les parcs et les musées, comme si plus rien n'existait autour de nous. Je demeure là, quelques secondes, peut-être même quelques minutes, à la considérer de haut en bas.

Qu'est-ce qu'elle est belle !

Elle et moi, on se connaît depuis les bancs de l'école primaire, nous sommes du même âge, enfin elle est née huit mois avant moi, ce qui fait d'elle mon aînée. Elle est arrivée dans le quartier en 2010. Julie Harper, c'est son nom. Son père est noir-américain et sa mère d'origine suédoise. Je ne vous dis pas le top canon que ce mélange a fait ! Brune, les cheveux longs épais et frisés, la peau légèrement

mate, de magnifiques yeux bleus, et super bien gaulée en plus ! Je perds tous mes moyens quand elle est en face de moi.

— Ju-Ju... Julie, tu, tu es ve... venue !

— Je n'allais pas rater ton anniversaire Théo, me dit-elle en se collant à moi.

Merde, elle me serre ! Se rend-elle compte de ce que cela me fait ? Je rougis, mes mains deviennent moites, je retiens une grimace, je suis terriblement gêné. Lâche-moi Julie, bon sang ! Et en plus elle sent merveilleusement bon.

Elle défait son étreinte, je regarde le sol. Puis en enlevant sa veste elle m'annonce :

— J'ai vu Nathan et Alice aujourd'hui au lycée, ils vont arriver bientôt je pense.

— A-Alice, co... comment va sa ma-ma... maman ?

— Elle te le dira elle-même, quand elle arrivera ! Au fait, j'ai mis mon vélo à l'abri dans le cabanon de la cour commune, comme d'habitude.

— Oui, il pleut, tu-tu es trem-trem... trempée !

Maman arrive dans l'entrée. Elle salue Julie. Maman apprécie beaucoup Julie. C'est une de mes meilleures amies, une de celles qui poursuit ses études au lycée avec Alice et Nathan, alors que moi-même j'ai décroché depuis un an. C'est la première à être venue me rendre visite à l'hôpital le lendemain de l'accident. C'est la seule qui ne prête vraiment pas attention à mon bégaiement. Julie, c'est une reine à la maison. Issue d'une bonne famille, fille unique, elle a été élevée dans la bienveillance et l'empathie par des parents multiculturels ouverts à la diversité. Sa mère est une des meilleures amies de la mienne. Ces gens sont d'un grand soutien. Ils ont le cœur sur la main. Et de fait, maman ne peut que respecter Julie comme une reine. De toutes les façons, ma Julie est une reine.

La sonnette retentit de nouveau. Maman ouvre la porte, c'est Nathan et Alice. Eux aussi sont trempés jusqu'aux os. Il pleut des cordes et la nuit est tombée maintenant. Maman va chercher des serviettes dans le placard de la salle de bains située à côté de l'entrée afin qu'ils s'essuient tous la tête. Puis elle les invite à se rapprocher du poêle dans la cuisine.

— Eh bien heureusement que j'ai prévu deux gâteaux ! dit-elle en conviant mes amis à s'asseoir.

La cuisine fait aussi office de séjour. C'est une pièce un peu exiguë d'environ vingt-cinq mètres carrés, alors quand nous sommes aussi nombreux, on a tendance à se bousculer et se marcher sur les pieds et même à prendre de sérieux coups en nous cognant dans les meubles. C'est pas qu'on soit riche en mobilier pourtant ! Nous avons une table en formica entourée de six chaises Jeanne en plein milieu de la pièce. Derrière la table, un petit coin salon avec deux fauteuils en tissus chinés en brocante et un vieux canapé que ma mère recouvre d'un plaid pour cacher les diverses tâches incrustées et les petites déchirures. En face du canapé, une très ancienne table basse carrelée, héritée de mes grands-parents fait office de meuble de rangement pour les télécommandes et revues en tout genre, un peu aussi de table à bouffe-télé certains soirs. Pour sûr, la déco serait à refaire dans toute la maison. Encore faudrait-il en avoir les moyens. Mais cet ameublement figé dans les années 90 ne semble pas gêner mes amis. Même le téléviseur est un dinosaure dans le genre : une vieille télé magnétoscope intégré increvable qui joue depuis vingt-deux ans, plus vieille que moi la chose ! Malgré tout, j'ai la chance de disposer d'un ordinateur portable et d'une connexion internet, du coup la télé ne tourne pas beaucoup, sauf pendant nos soirées ciné-pizza du samedi soir, une fois par mois environ. Mon ordinateur, j'y tiens comme à la

prunelle de mes yeux. C'est le dernier cadeau de Guillaume pour mes quinze ans. Et c'est grâce à lui que je peux discuter avec mes amis, même en pleine nuit. C'est grâce à lui que je m'ouvre sur le monde, car depuis l'accident, je ne sors pas beaucoup. J'ai complètement décroché des études, mais j'ai l'intention de trouver une formation. Depuis tout petit, c'est l'architecture qui me plaît. J'aimerais devenir architecte, ou au moins dessinateur PAO/CAO ². Avec l'assistante sociale, nous sommes justement en train de faire le point sur ma reprise d'études et de chercher des bacs pros ou des formations dans ce domaine.

Après que maman a servi mes amis, Nathan va s'installer dans un des deux fauteuils, il choisit son préféré : le plus usé. D'ailleurs ses grosses fesses finissent d'aplatir un peu plus le coussin d'assise déjà pas franchement en forme. Mais, lui trouve ce fauteuil « trop de la balle », super confortable. Nat qui n'est pas à plaindre avec un père avocat et une mère esthéticienne à son compte, adore les vieilleries de ma maison. Nathan Gauthier, dix-sept ans lui aussi dans une semaine. C'est mon meilleur ami depuis, hum..., depuis en fait ma naissance, je crois. On ne se rappelle même plus, ni l'un ni l'autre, le jour de notre rencontre. On s'est toujours connus. On a toujours été dans la

2. La conception assistée par ordinateur (CAO), comprend l'ensemble des logiciels et des techniques de modélisation géométrique permettant de concevoir, de tester virtuellement à l'aide d'un ordinateur et des techniques de simulation numérique et de réaliser des produits manufacturés et les outils pour les fabriquer. La publication assistée par ordinateur (PAO), consiste à préparer des documents destinés à l'impression à l'aide d'un ordinateur en lieu et place des procédés historiques de la typographie et de la photocomposition. Sources : <https://btp-cours.com/logiciel-daocaopao-difference-c/>

même classe de la maternelle au CM2. Ensuite nous avons fréquenté le même collège, mais dans des classes différentes. Lui a intégré la 6ème C quand je me suis retrouvé en 6ème A. Nathan, c'est le beau gosse de la bande : grand, mais à la silhouette pas trop élancée, plutôt bien proportionnée même, cheveux blonds toujours laqués, yeux gris bleu taquins et séducteurs à la fois, un vrai Jamie Dornan³ quoi ! Le pire, c'est que j'ai l'impression qu'il ne s'en rend même pas compte. Toutes les gonzesses sont à ses pieds depuis la quatrième, mais lui, il continue à faire le clown et faire rire la galerie sans vraiment se soucier des dragues des filles. D'ailleurs, il a bien failli se faire renvoyer définitivement en troisième pour ses conneries. Après deux avertissements et un renvoi de trois jours, une bonne baffé de son père lui a remis les idées en place et il s'est tenu à carreau jusqu'à la fin du dernier trimestre. Enfin jusqu'à la fin : J-2, car la prof de maths qui a terminé le cul dans la fontaine, c'est de son fait, et un peu du mien aussi. Mais ça, il n'y a que lui et moi qui le savons.

Debout, le dos contre le mur à côté de Nathan, Alice semble perdue dans ses pensées, comme à son habitude. Ses cheveux blonds cendrés, mal coiffés, collent à ses petites joues rondes et blanches. Elle ressemble à une de ces poupées de porcelaine que maman collectionne dans sa chambre, c'est glauque ! Alice Morel, c'est une rêveuse. Elle bloque souvent. Son regard gris paraît constamment accroché à des choses que l'on ne voit pas. Elle est, tout comme moi, orpheline de père depuis des lustres. Il était employé aux autoroutes. Il est décédé lors d'un accident de

3. Jamie Dornan est un acteur et mannequin britannique. Il est surtout connu pour ses rôles dans la série télévisée *Once upon a time* et la série des films *50 nuances* dans le rôle de Christian Grey.

travail, renversé par un camion je crois, alors qu'Alice n'était qu'à peine conçue. Mais contrairement à moi, elle s'en est fait une raison, ne l'ayant jamais connu. Sa mère à qui elle est très attachée, est contrainte de supporter une chimiothérapie qui fait suite à la découverte d'un cancer du sein en début d'année. Alors notre Alice, déjà très rêveuse depuis toute petite, nous semble en ce moment, là et pas là à la fois. Elle parle très peu. J'ai parfois des sensations étranges quand elle regarde dans le vide, comme s'il y avait une présence invisible dans la pièce. Je crois qu'elle est un peu médium, ou voyante, ou un truc du genre. En fait, comme elle aussi je la connais depuis presque toujours, je sais qu'elle a hérité d'un don de sa grand-mère. Et depuis nos douze ans, elle le gère super mal. Et moi, je n'ose pas la lancer sur ce sujet. Autant j'adore regarder de bons films d'horreur et d'épouvante car je sais que c'est de la fiction, autant ces gens qui voient des morts me font flipper grave. Et Alice fait partie de ces gens-là.

J'engage la conversation avec elle :

— Co-co... comment va ta-ta... maman Alice ? Elle met un long moment avant de me répondre :

— Oh ça va merci.

L'atmosphère est calme, la pièce est silencieuse. En fait non, l'atmosphère est chargée d'ondes négatives. Luc vient de sortir, il va passer la nuit chez sa gonzesse comme d'habitude. J'ai le sentiment que maman se sent de trop, elle nous pose quelques boissons sans alcool sur la table et prend congé :

— J'espère qu'aucun d'entre vous n'a amené un pack de bière en cachette ? lance-t-elle en regardant Nathan. Puis elle poursuit : ne vous couchez pas trop tard les enfants. Bonne nuit. Elle sort de la pièce et monte dans sa chambre.

Nous restons là, tous les quatre, réunis dans le séjour. Alice est toujours debout contre le mur à regarder celui

d'en face, Nathan se gave de gâteau et se sert un verre de cola tandis que Julie, ma Julie, est installée comme une reine sur une des chaises de la cuisine, en tête de table.

Une fois ma mère partie, elle sort de son sac une pochette et annonce à voix basse :

— J'ai fait des recherches comme convenu sur le parc *Deely'Land*.

Nathan s'empresse de s'installer à côté d'elle :

— Et ? Qu'as-tu trouvé, on veut tout savoir ! lui dit-il avec excitation.

— Eh bien, s'il y a un nouvel urbex ⁴ à faire, c'est celui-ci ! Il semble que le parc ait été abandonné en 1986, juste après la saison estivale. De ce que j'ai trouvé, il a été fermé par voie judiciaire car il y a eu un accident mortel cet été-là.

Nathan, la bouche pleine de gâteau, tend sa cuillère en l'air et demande :

— Dis-nous en plus, c'est intrigant !

Alice sort enfin de ses rêves, elle vient s'installer à table avec nous et annonce :

— C'est un enfant qui est mort cet été-là. Un garçon de huit ans. Il est tombé du grand-huit. Sa ceinture de sécurité a lâché alors que le manège était bloqué en l'air.

Julie lève la tête en direction d'Alice. Stupéfaite elle lui demande :

— Et comment connais-tu cette histoire Alice ? Sérieux parfois tu me fais peur !

4. Le terme « Urbex » est un anglicisme qui provient de la contraction de « urban exploration », traduction française : exploration urbaine. Il désigne une activité consistant à visiter des lieux en général abandonnés et cachés ou difficiles d'accès.

— Ma tante habite un des villages voisins. C'est une histoire que j'entends raconter par mes cousins depuis toute petite. Je vais aux toilettes !

Alice quitte la table. Elle est imprévisible. Elle nous fait le coup tout le temps. Elle nous raconte un truc super captivant et passe du coq à l'âne. Genre là, on veut tous en savoir plus, mais elle a une envie pressante comme par hasard !

Le dernier urbex, c'est Nat qui l'avait trouvé. Il nous avait déniché une vieille usine désaffectée à l'entrée de la ville, un vrai repère à junkies et à dealers. On s'était bien foutu les jetons cette nuit-là ! On s'était même mis en danger plus que d'habitude, car le secteur était réputé pour avoir vu quelques descentes de flics et des règlements de compte entre gangs. La fois d'avant, c'était moi qui avais trouvé une maison abandonnée depuis les années soixante à environ vingt kilomètres de la ville grâce à quelques recherches recoupées sur les réseaux sociaux. Mais la maison, censée avoir abrité un tueur d'enfants selon la légende urbaine, s'est avérée être une vulgaire chaumière familiale. Pour preuve les quelques cartes postales et autres cartes de vœux retrouvées dans le tiroir d'un vieux buffet de cuisine, les photos de vacances d'une famille plutôt gaie et heureuse, et quelques cahiers scolaires datés de 1964 à 1969, plutôt bien tenus. Bien entendu, on a tout remis en place, car en urbex il y a quelques règles auxquelles on doit se tenir. Elles sont assez variables selon les urbexeurs, alors nous avons décidé d'en retenir trois. Règle numéro un : si tu trouves l'endroit inaccessible, ne cherche pas à entrer par effraction, tourne les talons ; règle numéro deux : sois respectueux des lieux et ne laisse pas de trace de ton passage ; règle numéro trois : être toujours en équipe et prévoir tout le matériel nécessaire à ta quête : téléphone portable, lampe torche, caméra et trousse de secours.

Heureusement, on peut toujours compter sur Abden et sa caisse, un vieux monospace huit places, pour nous conduire. Abden, c'était le meilleur ami de mon frère. Il est du même âge, enfin huit mois de moins que Guillaume. Je le connais depuis gamin lui aussi. Depuis que mon frangin est mort, il s'est rapproché de moi. Je pense qu'il me trouve certains points communs avec lui, on était très proches Guillaume et moi et mon caractère est similaire à celui de mon frère. Abden a très mal vécu la mort de son meilleur ami, il s'accroche à moi pour ne pas l'oublier je pense. Il est, du coup, un peu le grand frère de la bande. Sans abuser de sa générosité, je l'apprécie beaucoup car il a tendance à calmer nos esprits téméraires. Il a la tête sur les épaules et est de très bon conseil quand nous partons en exploration. Il est un peu nos yeux et nos oreilles. Il ne fait pas tout à fait partie de notre bande en réalité, mais quand on a besoin de lui, il répond toujours présent. Je crois qu'il veut nous protéger de nous-même en fait.

— Théo tu peux ouvrir ton PC qu'on regarde les plans sur la map ? me demande Julie.

— Ou-ou... oui, je vais ... je vais le cher... chercher.

Saloperie de bégaiement, j'ai honte de m'adresser à ma Julie de cette manière. Même si elle ne semble pas y prêter attention, je sais qu'au fond d'elle, elle a de la peine pour moi. Cette merde est arrivée juste après l'accident. Je suis resté quinze jours dans le coma. Je n'ai même pas pu assister à l'enterrement de mon frangin. Enfin, du premier en tout cas, car ma mère a tenu à faire une messe commémorative un mois après, un peu comme un nouvel enterrement afin que je puisse y assister. Accident de merde tiens, qui m'a explosé la rate, cassé quelques côtes ce qui a perforé un de mes poumons, nécessitant une opération d'urgence, et un hématome au cerveau inopérable qui, d'après

les médecins, devait se résorber de lui-même pour que je puisse continuer à vivre. Tu parles ! Cette cochonnerie d'hématome a touché une zone de mon cerveau qui a provoqué cette saleté de bégaiement. Je vois une orthophoniste et un psychologue depuis deux ans à ce sujet. Ça me prend la tête tous ces rendez-vous, mais je dois bien l'avouer, j'ai fait quelques progrès dernièrement. Mes bégaiements sont moins prononcés. Je suis plus calme en parlant. Le stress du début, celui qui me faisait perdre tous mes moyens en ouvrant la bouche semble se dissiper peu à peu.

Alice revient dans la cuisine. Elle me regarde de manière étrange. La vache ! Elle me fout les boules ! Puis elle prend sa veste et nous annonce :

— Je rentre. Il est tard et ma mère doit s'inquiéter. Vous me ferez le topo demain.

— Sérieux Alice, non ! On commence juste là ! Ça devient intéressant, sérieux reste ! s'accable Nat.

— Non franchement, je ne peux pas les gars, je rentre.

J'accompagne Alice jusqu'au couloir où notre entrée principale se trouve. Prête à partir, elle me regarde encore bizarrement. Enfin du moins, j'ai l'impression qu'elle m'observe, mais plus je me concentre sur ses yeux hagards, plus je me rends compte qu'elle regarde en réalité par-dessus mon épaule. J'ai le réflexe de me retourner en direction des escaliers. Il n'y a rien. Je la fixe de nouveau et lui demande :

— Qu'est-qu'est-ce que tu as... tu as vu A-Alice ? Tu as vu que-quel... quelque chose !

Elle me serre dans ses bras et me chuchote alors à l'oreille :

— Prends soin de toi Théo ! Bonne nuit. Puis elle s'en va.

Je reste un moment figé dans le couloir de l'entrée, Alice vient de me faire flipper grave. Je suis sûr qu'elle a vu quelque chose. Je veux savoir. Demain je vais la harceler pour qu'elle crache le morceau.

Nous passons le reste de la soirée à étudier les possibilités d'accéder à l'intérieur du *Deely'land*. Julie nous a fait un résumé de ses recherches. Un historique du parc, déniché sur le net, fait état d'un propriétaire un peu fada qui aurait fait construire ce parc en 1958. C'était un ingénieur anglais, Monsieur Jonathan Deely, qui avait déjà conçu les plans d'un des premiers grands-huit européens dix ans auparavant, juste après- guerre. *Deely'land* est, selon Julie, un des premiers parcs sédentaires de France, contrairement aux fêtes foraines qui existent depuis plus de cent-cinquante ans et qui ont proposé des manèges à sensation, dont la grande roue, dès le milieu du dix-neuvième siècle ⁵. Il réunit pas moins de neuf attractions, ce qui est, pour l'époque, une prouesse technique et économique majeure, lit-on sur le résumé de Julie. Il est situé à la sortie de la métropole à environ une soixantaine de kilomètres au nord-ouest, en direction de Roanne, dans un coin paumé. On va d'ailleurs devoir perdre énormément de temps en passant par des routes départementales

5. Entre 1850 et 1900, la fête foraine devient le canal privilégié pour véhiculer une nouvelle image du bonheur, née de l'idée du Progrès dans une société qui aspire au Paradis Moderne. En même temps qu'elle diffuse les nouveautés de l'ère industrielle, la Fête Foraine offre aux populations, victimes de l'industrialisation, une échappée dans un univers de liberté, d'excès et de rêverie baroque. À son apogée à l'ère de « la Belle Époque », la Fête Foraine apparaît comme le miroir des désirs de tous ceux qui veulent s'émerveiller ou s'encanailler. Source : <http://arts-fo-rains.com/notre-histoire/histoire-de-la-fete-foraine>

pour y accéder. Il a été fermé en 1986, trois des attractions d'origine étant encore en activité à cette époque.

Nous prenons note de tout cela et décidons de nous répartir les tâches. Il est convenu que Nat amène sa caméra 360 degrés. Pour ma part, je me munis de mon vieux *Pola* qui a le mérite de faire des photos argentiques instantanées même si celles-ci ne sont pas parfaites en fonction de la luminosité. Julie va continuer à faire des recherches sur le parc pour que l'on ait le plus d'infos possibles. Ok, on est au point, il faudra refaire un topo demain matin. Rendez-vous à dix heures au *parc de la tête d'or*, comme d'habitude, pour finaliser tout ça. J'espère juste qu'Alice ne nous fera pas faux bond au dernier moment. Purée Alice, elle a vu quelque chose tout à l'heure, mais quoi ?

2.

Lyon, Parc de la tête d'or,

Samedi 21 septembre 2019, 10 h 00

Nous nous retrouvons à dix heures comme convenu au square des carrousels au *parc de la tête d'or*, sur notre banc attitré. Ce banc, ça fait trois ans qu'on le squatte tous les week-ends et toutes les vacances scolaires du printemps à l'automne. C'est le deuxième banc à gauche en partant du kiosque. À cette heure-ci et en cette saison, on a la chance de le trouver libre. De là, il y a un petit passage entre les haies qui nous permet de zieuter la grande *allée de la Volière* pour voir qui arrive. Ce parc vous savez, c'est là où se trouve le *théâtre de Guignol* ⁶ depuis des lustres. Une chance d'habiter au Tonkin Nord, nous sommes juste

6. Guignol : personnage créé à Lyon aux alentours de 1808 sous la forme d'une marionnette et issu de l'imagination de Laurent Mourguais, un fils de canut (ouvrier tisserand de la soie) lyonnais. Sources : <https://www.patrimoine-lyon.org/traditions-lyonnaises/guignol>, <https://www.guignol-lyon.com/personnages-guignol.html>, <https://www.lyoncapitale.fr/culture/cinq-choses-que-vous-ignorez-sur-guignol/>

à côté et pouvons nous y rendre à pied. Tous les gamins des environs connaissent ce parc et tous les adultes un peu sportifs le fréquentent pour faire du jogging ou pédaler.

Maman nous amenait parfois ici quand nous étions mômes, Guillaume, Luc et moi. Souvent nous avions droit à une glace à l'italienne ou à une gaufre. Maman est aide à domicile depuis toujours alors elle ne touche pas un salaire mirobolant. Nous offrir des sucreries et quelques tours de manège était déjà un sacré budget pour elle à l'époque, surtout multiplié par trois. Parfois elle ne pouvait tout simplement pas nous payer les deux à la fois, alors, Luc, en bon grand frère aîné, se contentait de la glace et nous laissait sa place dans le manège.

Lorsque j'arrive sur notre banc, Nathan est déjà là avec son sac à dos. Il est venu à vélo comme d'habitude. Julie utilise beaucoup le sien aussi. C'est elle qui arrive juste derrière moi d'ailleurs. Je le sais car le vent frais de septembre conduit son doux parfum jusque sous mes narines. Nous sommes tous les trois ponctuels, il ne manque plus qu'Alice.

Quant à Abden, comme il bosse au restaurant familial avec son père, il ne sera disponible qu'après seize heures. Il a réussi à avoir son samedi soir, chose rare car son père est un véritable tortionnaire.

On se salue tous les trois avec un « check » bien à nous. Même si Julie trouve ça idiot, elle le fait pour nous faire plaisir.

— Personne n'a de nouvelles d'Alice ? demande-t-elle.

— Elle est bien fichue de nous faire faux bon ! Elle était bizarre hier soir, poursuit Nat.

Nathan s'installe sur le banc. Il a beau être mon pote, je le trouve plein de mauvaises manières. Il prend toute la place : jambes croisées et allongées sur l'intégralité de

l'assise, son bras gauche accoudé au dossier et le droit se balançant dans le vide.

Julie attache son antivol sur la roue de son vélo et s'installe en tailleur en face de lui. Elle veille avant tout à ce qu'il n'y ait pas de chewing-gum collé sur le sol, car un jour elle avait foutu le cul sur une de ces cochonneries qui avait bien fondu au soleil et avait bousillé son plus beau jean. On avait bien ri ce jour-là, elle avait senti la chlorophylle toute la journée et on l'avait charriée avec ça, même Alice s'y était mise !

Elle sort son Smartphone de son sac et appelle Alice. Quant à moi, je pousse les jambes de Nat en fronçant les sourcils. Il sait que quand je fais cette tête, je n'ai rien besoin de dire, c'est que je suis très énervé contre lui. Il retire ses jambes avec agacement me libérant une place sur le banc. Je m'assois face à Julie qui est en train de laisser un message sur le répondeur d'Alice :

— Oui salut ma belle, écoute, on est au parc, comme d'hab, sur le banc. On t'attend là ! J'espère que tout va bien, rappelle-moi !

Puis, constatant qu'il est difficile de la joindre et n'étant pas du tout sûrs qu'elle vienne, chacun de nous sort de son sac à dos tout ce qui nous sera utile ce soir, afin de faire l'inventaire : Smartphone bien sûr pour chacun, bien que le mien soit un premier prix, il n'est pas de si mauvaise qualité, il capte pas mal c'est le principal mais il ne tient pas longtemps la charge en revanche ; Caméra numérique Sport 360°, ça c'est celle de Nat, il l'a toujours sur lui, il semble filmer toute sa vie avec ; *Polaroid*, j'y tiens à cet appareil, je trouve que les photos argentiques amènent autre chose que les numériques car j'arrive à capter par moments des trucs intéressants qui ne sont pas visibles sur les photos des portables, du moins ça vient compléter les photos numériques dans nos enquêtes ; et

enfin plan et historique du parc déniché sur le net. Ce plan, Julie l'a trouvé sur le blog d'un gars du coin qui a scanné son vieux papier de 1982. Le blog en question est bourré d'infos intéressantes et un peu mystérieuses par ailleurs. Le gars qui gère ce blog semble être assez âgé, plus vieux que nos vieux en tout cas, genre soixante balais, facile ! Déjà pour qu'il ait connu le parc en 1982, fallait que le type soit né avant, probablement dans les années 50 ou 60 !

Julie a fait un travail de dingue en dénichant cette page. Elle a dû rester la nuit entière sur l'écran, j'imagine. De vilains cernes jaunes et violets, bien que dissimulés sous son maquillage en témoignent. Elle nous a imprimé tout ce qu'elle avait trouvé pour qu'on puisse en discuter ensemble et organiser l'urbex de cette nuit. On décide qu'on fera des groupes, au moins des binômes. On avisera ce soir qui va avec qui. J'espère me retrouver avec Julie, car après ce qu'il s'est passé hier soir, Alice me fout trop les jetons. Pourtant je dois absolument lui parler en tête-à-tête. Elle a vu quelque chose chez moi avant de s'en aller et je veux savoir ce que c'est !

Julie rappelle Alice. Elle tombe encore sur le répondeur. Elle laisse un nouveau message et commence à s'inquiéter :

— Purée c'est dix heures trente, elle n'est jamais aussi en retard ! C'est elle qui habite le plus près d'ici. J'espère que tout va bien chez elle !

— Alice est tête en l'air, t'inquiète, je suis sûr que son réveil n'a pas sonné ou qu'elle s'est rendormie, rassure Nat.

Je me lève pour aller regarder dans l'*allée de la Voilière* qui donne sur l'entrée du square, en espérant la voir arriver. Parmi les promeneurs, au loin, je distingue une silhouette élancée, une nénette qui ressemble à Alice, mais

c'est bizarre, elle semble porter une chemise d'hôpital et traîner un de ces trucs où sont les perfs sont attachées, ce ne doit pas être elle. Mon attention est immédiatement détournée par la musique du grand carrousel qui se met en route. Je me rapproche du banc et je fixe les enfants assis sur les chevaux, tous sourient aux anges. L'espace d'un instant, il me semble voir Guillaume à l'âge de huit ans, installé sur son cheval favori. Il me fait coucou. Je tourne la tête pour voir à qui il s'adresse et je vois une dame rendre le salut. Ce n'est pas Guillaume, juste un gamin qui lui ressemble. Je crois que mon imagination me joue des tours. Je retourne zyeuter dans l'*allée de la Volière*, ce n'était pas Alice que j'ai vue tout à l'heure car cette fois-ci c'est bien elle que je reconnais au loin et qui arrive. Cheveux blonds attachés en nattes sur les côtés, petite robe d'automne beige et marron, gilet en laine bleu marine, c'est elle ! Cette fille est tellement particulière, atypique, qu'on la reconnaît immédiatement même au milieu d'une foule en plein concert.

J'alerte Nat et Julie :

— A-A... Alice, elle arrive !

— Ah ok, mieux vaut tard que jamais ! ajoute Nat.

Elle nous salue en nous tapant la bise. C'est la seule de nous qui ne fait pas le check. Mais on ne lui en veut pas, c'est Alice quoi ! Elle ne fait jamais les choses comme tout le monde. J'aimerais lui demander ce qu'elle a vu chez moi hier soir, mais je n'ai pas le temps de la lancer sur le sujet que Julie, plus inquiète qu'en colère, se lève et lui tape assez fort sur l'épaule en l'engueulant :

— T'as eu mes messages Alice ? Purée, qu'est-ce que tu glandais ? On s'inquiétait, on était à deux doigts de se casser !

Puis elle se rassoit et lui tend son dossier :

— Tiens le topo du *Deely'land*.

Je tente de faire une place en poussant un peu plus Nathan qui manque de tomber du banc. Contrarié, il se lève et cède carrément sa place à Alice qui s'installe dans la foulée.

— Ma mère a eu un malaise ce matin, elle n'était pas bien, c'est dû à son traitement. J'ai été contrainte d'appeler ma sœur pour qu'elle vienne en renfort aujourd'hui. Je devais attendre qu'elle arrive, et le temps qu'elle laisse ses gosses à sa belle-mère, ça a pris un moment. Désolée les gars, nous annonce-t-elle.

Puis elle plonge la tête dans les papiers de Julie.

— Vous avez vu ? Il est dit que ce Charles a travaillé au *Deely* de 1971 à 1982. Ça lui fait genre mini soixante-cinq ans, le type ?

— Alice, tu déconnes ? C'est pour ça alors qu'il a l'air de connaître le parc comme sa poche ! répond Julie. Fais voir où c'est noté, j'ai imprimé mais je n'ai pas tout lu !

Elle saisit fermement les papiers que lui tend Alice et nous lit :

Je m'appelle Charles Lombard, j'ai habité la maison des gardiens du Deely'land depuis ma naissance jusqu'en 1982. En 1971 alors que je venais d'avoir dix-sept ans, j'ai été embauché en tant qu'assistant-opérateur sur l'attraction de la grande roue puis j'ai fini surveillant du parc comme l'ont été mon père et mon grand-père avant moi. C'était encore la famille Deely qui dirigeait le parc, enfin la fille, madame Carnon, car le vieux John Deely, le père et l'inventeur de la plupart des attractions du Deely'land est mort en 1967 d'un infarctus du myocarde. On dit même qu'il est mort quelque part dans le parc. En tout cas, une chose est sûre, c'est que jusqu'à la fin de sa vie, le vieux Deely a travaillé en son sein. Je crois qu'il s'occupait

du carrousel au niveau de l'esplanade centrale. En 1982, j'ai rencontré mon épouse et nous avons décidé de déménager à Lyon, ce qui était plus pratique pour nous puisque Sylvie était enceinte. J'ai trouvé une place de gardien de nuit au centre commercial de la Part-Dieu. Mais depuis que j'en suis parti, ce parc vient hanter mes rêves, j'y suis très attaché car j'y ai grandi et j'ai eu mes premiers salaires grâce à lui. Je trouve que cette fermeture judiciaire était un peu trop excessive. Qu'il y ait eu une enquête, et une fermeture du Serpent des mers, aurait suffi de mon point de vue. Ce parc manque tant pour son attrait touristique et ses nombreuses animations familiales que par ses avantages économiques pour le secteur. Des accidents, il y en a chaque année dans ce genre de parcs d'attractions. Mais bien sûr dès qu'il s'agit de grands-huit, là, il n'y a jamais le droit à l'erreur ! Surtout quand survient un décès.

— Julie ! Le type y a grandi, il connaît tout du *Deely'land*. Purée il habite Lyon les gars ! Ça veut dire qu'on pourrait le rencontrer et lui demander encore plus de détails ! se réjouit Nat.

— À condition qu'il soit encore en vie ! Le blog date de 2008 et il ne semble pas y avoir eu d'autres publications après 2011, répond Julie.

Je demande alors :

— Il-il n'y a pas... pas d'adresse ?

— Non rien ! Juste ce paragraphe où il explique pourquoi il connaît si bien le parc. Après ce sont des détails sur chaque attraction, avec l'année de sa mise en service, et l'année de sa fermeture, répond Julie en levant le papier face à nous.

— Eh bien on se passera de ce Charles, il nous a déjà donné pas mal d'indications le gars avec son blog ! se félicite Nat.

— Alors on fait quoi maintenant ? questionne Julie.

Je fixe Alice, son visage est inexpressif, ses yeux dans le vide, elle ne paraît plus s'intéresser à notre conversation.

Je tente alors de la faire réagir :

— Alice tu-tu... tu es des... tu es des nôtres ?

— Oui, juste que je n'ai pas vraiment la tête à ça en ce moment, mais je vous suis, comme toujours ! me répond-elle.

— Alice, si tu sens que ta mère a besoin de toi, tu n'es pas obligée de nous accompagner, enchérit Julie.

— Si, ça va, je viendrai ! C'est seulement que si maman ne va pas mieux, nous serons obligés de la faire hospitaliser et ça m'inquiète un peu. Ma sœur reste cette nuit jusqu'à demain soir. Je m'en veux de lui faire faux bond cette nuit, mais c'est elle qui a insisté pour que je sorte comme il était prévu.

Tout en rangeant son dossier dans son sac à dos, Julie nous annonce :

— Ok ! Alors je propose qu'on aille tous déjeuner chez nous, et qu'on passe l'après-midi avec nos parents, comme si de rien n'était. Pour ma part, ma mère pense que je dors chez une amie. Et vous ?

— Moi, mes parents se fichent pas mal de là où je traîne les samedis soir ! C'est ok pour moi, précise Nat.

— J'ai informé ma mère et ma sœur que je passais la soirée au cinéma avec Julie, ajoute Alice. Comme je vous l'ai déjà dit, Jessica prend le relais ce week-end et m'autorise à sortir ce soir. « Ça te changera les idées » m'a-t-elle dit !

Puis en s'adressant à moi, Julie me demande :

— Tout est ok avec Abden ? Tu en es sûr Théo ?

— Ou... oui, Julie. Il doit ve... venir ici à dix... dix-huit... dix-huit heures quarante-cinq. Dé-départ à dix...

dix-neuf heures.

— Et toi, comment comptes-tu t'absenter sans inquiéter ta daronne ? me demande Nat.

— Elle-elle me croit au res... resto d'Abden ce soir. Quand-quand... quand j'y vais, c'est-c'est pour l'ai... l'aider. Et-et on a ra... rarement fini a-avant mi-mi... minuit. À mi-minuit, elle dort donc, pas-pas de... souci pour moi !

Il est presque onze heures trente, chacun rentre chez lui, on se retrouvera ici au même endroit ce soir à dix-huit heures trente. Alice vient de disparaître aussi vite qu'une abeille. J'espère avoir un moment en tête à tête avec elle, cette nuit, pour lui demander des explications.

Il est prévu que Nat apporte trois pizzas et Julie quelques cannettes de soda. Quant à moi, j'amène quelques parts des restes de gâteau de la veille et un petit pack de bière, histoire de boire une mousse chacun pour se donner du courage. Nous ne sommes pas de gros buveurs d'alcool, mais j'avoue qu'une petite bière de temps en temps, ne nous fait aucun mal. Et puis c'est Abden qui conduit de toute façon, et Abden ne boit jamais d'alcool. On dînera tôt ce soir, tant pis. Mais ce sera toujours mieux d'avoir le ventre plein avec la nuit qui nous attend. On risque de se les cailler grave, donc je prévois ma veste soft-shell et surtout de l'eau, au moins trois litres, et quelques barres de céréales pomme-chocolat, j'adore ça. Et puis je sens qu'Alice va encore tout oublier et qu'elle va nous faire une crise d'hypoglycémie, elle est bien du genre, alors je prendrai un peu plus de bouffe pour elle.

J'ai hâte d'y être ! Des semaines qu'on prépare cet urbx-là. Et je ne sais trop pourquoi, mais je sens que celui-ci va être le meilleur et le plus captivant de tous.

3.

Lyon, Parc de la tête d'or,

Samedi 21 septembre 2019, 17 h 00

L'air d'automne s'engouffre dans les branches des arbres qui encerclent le parc et vient ensuite fouetter mon visage. Je remonte le col de ma veste et serre mon écharpe en pensant que cette nuit, ce fichu vent va me glacer les os. En m'approchant de notre banc, j'aperçois Alice qui est déjà là. Elle aussi, a prévu une veste bien épaisse. Elle a dissimulé sa tignasse blonde sous une sorte de bonnet péruvien et son visage est bien emmitouflé dans une grosse écharpe en laine blanche. Je ne lui vois que les yeux, ses yeux gris, froids, effrayants. J'aimerais en profiter pour qu'on parle de ce qu'elle a vu hier soir à la maison, mais Nathan arrive avec Julie. Ils sont à pied cette fois-ci, c'est probablement pour ça qu'ils arrivent après nous d'ailleurs. Ils n'ont pas la notion du temps de marche qu'il faut prévoir entre leurs appartements et le parc. Forcément, à vélo, c'est plus rapide. Bon, on les excuse, car en même temps, Nathan avait les pizzas à prendre.

Nous nous installons sur le banc. Nat ouvre la première boîte et nous présente une pizza quatre fromages déjà découpée par le pizzaiolo. Chacun se sert une part. La

pâte est tiède et la garniture froide, mais au moins nous serons tous nourris. Je sors fièrement le petit pack de bière de mon sac et le pose sur le banc. J'ai la chance d'avoir un vieil épiciers dans ma rue qui ne vérifie pas ma carte d'identité, alors comme je fais plus vieux que mon âge, depuis quelques mois, il m'est assez facile de me procurer de l'alcool chez lui.

En attendant Abden, nous faisons un dernier point en vérifiant nos sacs à dos. Julie nous donne à chacun une copie de toutes ses notes. Puis nous grignotons une autre part de pizza, arrosée d'une bonne bière.

Il est presque dix-huit heures quarante-cinq, nous voilà tous les quatre prêts pour le départ. Nous finissons d'engloutir la dernière pizza et mettons nos déchets dans la poubelle la plus proche. Puis nous nous dirigeons vers l'entrée du *parc de la tête d'or* où Abden est censé arriver d'une minute à l'autre.

Nous remarquons la voiture d'Abden au feu du carrefour, au moment où nous arrivons dans la rue. Je distingue une silhouette à côté de lui mais ne reconnais pas le visage. Nathan s'inquiète lui aussi, il craint qu'Abden nous lâche ou bien qu'il ait mis une autre personne dans la confidence. Nous sommes trop loin, nous identifions bien le monospace mais nous nous inquiétons tous de savoir qui Abden a bien pu amener avec lui. Le feu passe au vert, le conducteur dirige le véhicule vers nous et se gare sur le bord du trottoir, warnings allumés. C'est bien Abden, mais il est accompagné de mon frangin. J'y crois pas ! Luc s'incrute ! Il ne pouvait pas rester avec sa meuf ? Putain il va tout faire foirer !

Luc sort de la voiture à la suite d'Abden. Il m'observe en souriant bêtement. Je pense qu'il vient de remarquer la colère qui s'affiche sur mon visage et il s'en réjouit ce crétin !

— Tu croyais que j'allais laisser mon petit frère préféré, traîner avec Abden toute la nuit ? m'annonce- t-il en frottant mon crâne.

Julie et Nathan me regardent avec compassion. Ils ont l'air d'être très surpris et un peu déçus que Luc nous rejoigne dans cette aventure. Seule Alice semble insensible. Enfin en fait, pas vraiment insensible, elle a même plutôt l'air d'être gênée. Mais c'est bizarre, elle est gênée, oui, mais pas de ce genre de gêne qui traduit une surprise, mais plutôt de celle qui trahit quelques sentiments amoureux refoulés. Je m'étonne même qu'Alice puisse avoir ce genre de sentiments pour Luc. La vache, tout mais pas ça !

Abden quant à lui, reste neutre. Je ne lui en veux pas, et aucun d'entre nous n'oserait lui faire une quelconque réflexion. Abden est notre « taxi », on le respecte trop pour son bon cœur. Sans lui, nos expéditions seraient impossibles.

Finalement, nous nous rendons à l'évidence qu'on ne peut plus reculer. Il va falloir faire avec la présence de Luc. Enfin, au moins sommes-nous un nombre pair, ce qui sera plus pratique pour composer les binômes. Nous nous installons en voiture. Nous avons bien deux heures de route à faire jusqu'au *Deely'land*.

Abden a une conduite plutôt souple. Malgré les virages que nous atteignons rapidement à la sortie de la ville, ses drôles de goûts musicaux semblent le faire se concentrer sur la route. Ainsi, depuis notre entrée dans la voiture, nous avons droit à toute la discographie des *Beatles*, des *Doors* et des *Rollings Stone*. Ces chansons ont dû avoir un effet soporifique sur Alice, car elle dort maintenant, la tête posée sur mon épaule. Dommage, décidément je n'aurai pas moyen de discuter avec elle ! À l'arrière de la banquette où Alice et moi sommes installés, Julie et Nat discutent autour du plan étalé entre eux. Je n'ose pas me

tourner pour participer à la conversation, de peur de réveiller Alice. Pour une fois qu'elle semble apaisée et qu'elle ne m'effraie pas ! Pour une fois qu'elle a plus l'air d'un ange que d'une sorcière ! Comment pourrais-je oser la réveiller ? Néanmoins, je défais mon écharpe et la mets en boule entre nous deux. Puis je tente de soulever sa tête lourde et de la déposer délicatement sur le coussin de fortune que je viens d'installer sur la banquette. Alice émet un léger grognement puis semble repartir dans les bras de Morphée. Je me tourne alors vers Julie et Nat.

— Vous-vous re-regardez le... le plan ? Vous-vous a-avez repéré le... l'endroit par...

Face à ma difficulté à aligner deux mots correctement, Julie me coupe. Je ne lui en veux pas, elle le fait avec une bonne intention : celle de me soulager d'une longue phrase qui aurait été, de toute façon, difficile à comprendre.

— Par lequel on peut accéder ? Oui. Regarde ici Théo ! me dit-elle en posant son index sur le bas de la carte. Il semble, d'après les photos publiées sur le blog de Charles Lombard, que cet accès soit un des anciens accès du personnel. À l'époque, il n'y avait pas de verrous comme on peut en trouver maintenant. Le portail était juste cadenassé avec une chaîne.

Nat prend la suite de l'explication :

— Et il se trouve que j'ai pensé à prendre une bonne pince pour en venir à bout ! Donc cette entrée, qui est déjà peut-être même libre de ses chaînes, est la meilleure que l'on puisse trouver pour accéder au parc sans se faire repérer.

Ça commence bien, tiens ! Nat est prêt à enfreindre la règle numéro un : si tu trouves l'endroit inaccessible, ne cherche pas à entrer par effraction, tourne les talons. Mais nous sommes tellement tout excités et le trajet est si long

jusqu'à ce parc que l'on est prêt à déroger à cette règle pour une fois.

Il nous reste environ une heure de route. Nous en profitons pour étudier les positions des attractions sur le plan. Un cercle rouge avec un point au milieu indique l'entrée principale. Il y a ensuite des petites flèches bleues qui semblent signaler le sens de visite du parc. Julie suit avec son doigt ce chemin tracé sur la carte. Il conduit à un premier bâtiment : une maison avec l'illustration d'une fourchette et un couteau en son milieu : certainement l'ancien restaurant du parc. Juste au-dessus et légèrement à droite nous découvrons la première attraction : la grande roue qui est quasiment au centre du *Deely'land*. Ensuite les flèches bleues partent à gauche et à droite. Nous continuons notre visite semi-virtuelle sur la gauche du plan, où on reconnaît l'image d'une auto-tamponneuse rouge. Plus haut vers la droite, c'est une silhouette d'un petit cygne sur un plan d'eau que l'on distingue. En dessous de l'image de l'auto rouge, il y a le portrait d'un cerf au milieu d'un pré, probablement un enclos où quelques cervidés autrefois vivaient. Tout à gauche à l'extrémité, c'est un dessin qui ressemble à un fantôme blanc avec une grande bouche noire, de ces dessins que tous les gamins font pour Halloween. On regarde ensuite tout ce qui est situé à droite de la grande roue, en pensant qu'elle sera un bon repère car visible de loin. Nous découvrons quatre autres attractions. D'abord il y a le fameux grand-huit où a eu lieu l'accident. Puis juste en dessous une image représentant un grand-huit plus petit. À droite de ces deux attractions, le carrousel est dessiné avec en dessous un bâtiment où il est écrit WC et une croix rouge qui semble indiquer une infirmerie. Puis enfin la dernière attraction est représentée à l'extrémité droite du plan : un bol encerclé par une flèche, une attraction du style les tasses tournantes

probablement, enfin un truc dans le même genre.

Pendant que nous étudions les positions des attractions sur le plan avec Julie et Nat, Alice se réveille.

Luc se tourne pour lui demander :

— Bien dormi princesse ? Revenue du pays des merveilles ?

Alice émerge, son regard n'est ni celui d'une sorcière ni celui d'une gentille jeune fille, il est plutôt hagard. À vrai dire, elle a l'air d'une droguée. Elle frotte ses yeux, se pince les joues, passe sa main sur sa nuque en la massant et une fois bien réveillée, elle répond à Luc avec un sourire grimaçant :

— Oui, même si je n'étais pas vraiment au pays des merveilles Luc ! Abden on arrive bientôt ?

Tout en se concentrant sur la route, Abden zieute brièvement l'écran de son GPS et répond :

— Le GPS m'indique encore trente-huit kilomètres à parcourir en quarante-cinq minutes environ. Je ne fais pas d'excès de vitesse. Je roule à un bon rythme, donc, si le GPS le dit, c'est que c'est vrai !

Luc est surexcité. C'est la première fois qu'il nous accompagne lors d'une de nos sorties urbex. Installé sur le siège avant passager, il ne tient pas en place. Il se dandine et se frotte les mains tout en nous demandant :

— Eh les gamins, pas trop excités de découvrir ce *Deely'land* ? Vous savez ce qu'on raconte sur ce parc ?

Malgré la distance qui sépare l'avant du véhicule des sièges arrière, Julie perçoit la question et répond avec agacement :

— Non ! Juste sereins et confiants. En revanche, certains adultes semblent redevenir de véritables gosses ici ! Mais vas-y, dis-nous ce qu'on raconte à propos du parc, tu sembles en savoir plus que nous !

Bingo ! Ma sacrée Julie vient de lui faire fermer son clapet au vieux ! Luc se calme d'un seul coup, il semble un peu gêné que ma meilleure amie l'envoie balader. Et quel tact dans la manière ! Bravo Julie ! Va falloir le surveiller toute la nuit le frangin, il va bousiller toute notre enquête alors que nous étions si excités à la mener, c'est un parasite ! Mon con de frangin est un boulet !

Le silence s'installe à bord du véhicule pendant la dernière heure du trajet. Je pose ma tête sur la vitre et observe le paysage défiler. Le ciel chargé de gros nuages roses semble s'abaisser sur nous. Il indique que la nuit tombe et qu'elle sera probablement très noire.

4.

Entrée du Deely'land,

Samedi 21 septembre 2019, 19 h 30

Le trajet fut interminable à supporter les longues tirades de Julie, installée à côté de moi à l'arrière du véhicule. J'aurais préféré me retrouver à la place de Théo à endurer les ronflements d'Alice. Mais enfin, je vais pouvoir aller me dégourdir les jambes et me soulager la vessie. Nous venons de nous garer sur l'ancien parking du parc, non loin de la route départementale. Je me jette sur la porte coulissante du monospace et la tire avec force pour l'ouvrir. Un grand courant d'air vient rafraîchir tout l'habitacle.

La nuit est tombée depuis peu maintenant, mais qu'est-ce qu'elle est sombre ! Ici, à soixante bornes de la ville, en pleine cambrousse, il n'y a que les étoiles et la lune pour nous éclairer. Dommage que le ciel soit chargé de gros nuages épais qui viennent cacher le peu de lumière dont on pourrait disposer, pourvu qu'ils dégagent ! Heureusement, on a prévu de se munir chacun d'une lampe torche. Mais n'allons pas nous faire repérer tout de suite. Là où nous sommes garés, le halo lumineux d'une lampe serait visible de la route et considéré comme suspect, même si

la départementale que nous avons empruntée pour venir jusqu'ici n'était pas franchement fréquentée.

Je sors le premier du véhicule et cours trouver le buisson le plus proche. Dans cette obscurité que même la lune, dans son dernier quartier, a des difficultés à percer, je distingue mal l'environnement. Les arbres me semblent menaçants, un peu comme s'ils allaient se déraciner, se déplacer et se mettre à m'encercler. En pissant, j'ai la sensation que quelqu'un ou quelque chose m'épie à travers la broussaille, ou est caché derrière un tronc d'arbre à examiner mes attributs. C'est la première fois que mon cœur bat si rapidement lors d'une sortie urbex. Même celle que nous avons faite la dernière fois me foutait moins les boules. Et pourtant on a pris cher en sensations dans cette usine de la mort ! Malgré le grand air frais de la nuit, cette atmosphère pesante m'étouffe. Et pourtant je suis considéré par les potes comme étant le plus rationnel de la bande !

Je ne m'attarde pas, je range mon attirail rapidement et remonte la fermeture éclair de mon jean. En revenant vers la voiture, je remarque que Théo semble très stressé par la présence de son frangin. Quant aux filles, entre une Alice rêveuse et une Julie trop sûre d'elle, ben, j'avoue, j'angoisse un peu de passer une sale nuit en compagnie de l'une ou de l'autre. Seul Abden reste normal. En fait, Abden est toujours normal. Il est vrai que je ne le connais pas aussi bien que Théo le connaît, mais je peux affirmer que même si ce gars n'est jamais très bavard, il me semble toujours prévenant et confiant. Je me demande si finalement je ne vais pas me mettre en binôme avec lui. Car franchement, j'aime beaucoup Théo, lui et moi, on se connaît depuis toujours... mais, en ce moment, il n'est pas net, et la présence de Luc, ce soir, n'arrange rien. J'aime bien Julie aussi, mais elle a tendance à péter un peu plus haut

que son cul et ça, je ne le supporte pas. Dans le genre, la fille c'est : « Et moi j'ai fait ci, j'ai fait ça, nanana...! » en gros, traduction : vous êtes tous des incultes, je fais tout le boulot à votre place. Bon ok, elle ne nous l'a jamais dit clairement de cette manière-là, mais parfois, elle nous le fait sentir et il n'y a rien de tel pour me gonfler. Quant à Alice, elle, elle me fait de la peine. Elle est complètement à l'ouest depuis que les médecins ont découvert chez sa mère ce fichu cancer. Oh, je peux comprendre, sérieux, oui, ça craint, mais elle n'est pas encore morte, sa mère !

Et puis je pense que les filles, toutes les deux livrées à elles-mêmes dans le parc toute la nuit, heu, ben... elles vont se pisser dessus, quoi ! Ok d'accord, je me dévoue, je suis un chevalier servant ! Allez, on va dire que j'ai une préférence pour Alice. Au moins cette carpe ne me titillera pas le ciboulot toute la soirée.

En fait, on ne les a pas encore composés, les groupes. Et là, hasard, en descendant de la voiture, c'est encore Julie qui émet une proposition :

— Je viens de réfléchir à un truc les gars ! En fait nous sommes six là ! Alors, du coup, on pourrait peut-être déjà composer deux groupes de trois personnes, et puis..., elle regarde sa montre avant de poursuivre ..., il est dix-neuf heures quarante. On doit d'abord trouver l'accès qu'on a repéré sur le plan. Disons qu'on sera dans le parc dans une demi-heure. Dès qu'on y est, on se sépare et on pourrait se dire que vers onze heures ou minuit, par exemple, on se retrouve tous à un endroit pour faire un premier débriefing ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Bingo, ça j'en étais sûr : Théo hoche la tête pour approuver. Je crois qu'il est aveuglé, mon poto ! Il kiffe trop Julie. Depuis des mois, ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Et elle, elle capte que dalle en plus !

Tiens, là c'est Alice qui l'ouvre maintenant, étrange :

— Oui, tu as raison Julie. Pour ma part, je pense qu'il serait raisonnable qu'il y ait une fille par groupe. Qui des gars veut bien me supporter ?

Miss Alice me tend une perche, je réponds immédiatement :

— Théo a l'épaule engourdie d'avoir accueilli tout le poids de ta tête une bonne partie du trajet, alors disons que je veux bien prendre le relais !

Je me rends compte que ce que je viens de dire est absurde. Alice va penser que je l'aime bien et que j'aurais kiffé être à la place de Théo tout à l'heure. Je poursuis alors :

— Enfin du moins, je veux bien qu'on soit dans la même équipe. Luc, ça te dit d'être des nôtres ?

Je lui demande ça, car de toutes les manières, je sais très bien que Théo ne voudra pas se coltiner son frangin. En bon pote que je suis, je me plie en quatre pour lui, j'espère qu'il s'en rend compte.

— Avec la belle Alice, on va s'éclater, répond Luc.

Je distingue une certaine attirance entre ces deux-là. Pourtant Luc est maqué, mais il sort le grand jeu à chaque fois qu'il s'adresse à Alice. Bon sang, qu'est-ce que je viens de faire ? Je vais tenir la chandelle toute la soirée !

Enfin au moins Julie semble assez contente des groupes composés. Théo passe à côté de moi, il me bouscule de manière amicale et m'adresse un léger sourire. C'est un truc entre nous, Théo n'a pas besoin de me dire les choses, tout passe par le regard et les expressions. Et puis je me garderais bien de le faire parler mon ami Théo, cette saleté de bégaiement le fait assez souffrir comme ça. Enfin, je pense qu'il a saisi que je me dévouais pour lui.

Nous sortons chacun notre plan et notre lampe torche. Nous décidons de ne les allumer que lorsque nous serons suffisamment loin de la route. J'installe également ma caméra 360° sur mon torse. Je suis le seul à en être équipé, et j'avoue en être fier. Tous nos urbex sont dans la boîte grâce à elle, c'est ce qui me permet de faire le montage vidéo par la suite et de balancer sur les réseaux sociaux dans l'espoir d'avoir quelques centaines de vues et de pouces en l'air.

En file indienne, Julie en tête et Abden fermant la marche, nous avançons dans un fourré très dense. La nature ici semble avoir repris le dessus depuis de longues années. Nous ne remarquons aucune trace de passage indiquant que nous ne serions pas les premiers visiteurs. Nous n'entendons que le bruit des branches craquer sous nos pas. À certains moments, le hululement d'une chouette nous fait sursauter. Puis nous entendons Abden émettre un petit cri d'étonnement.

— Ah ! Attendez les gars ! J'ai senti quelque chose de bizarre !

— C'est dans ton imagination Abden, allons, ne perdons pas de temps ! lui lance Julie.

— Non, sérieux ! Dans mon cou, un truc m'a touché et j'ai entendu comme un souffle et une voix grave. Je ne déconne pas les gars !

— Pro-pro... probablement un... un insecte ! arrive à décocher Théo.

Afin de rassurer tout ce beau monde, je surenchéris :

— Oui probablement un insecte. Un papillon de nuit t'a certainement frôlé le cou et tu as dû prendre le bruit de ses battements d'ailes pour un souffle.

Pour détendre l'atmosphère j'ajoute en plaisantant :

— Le papillon ne t'a pas soufflé à l'oreille : « Je suis ton père », par hasard Abden ?

Nous nous arrêtons un moment. Abden reprend ses esprits, il semble apprécier ma blague, et sourit. Mais je sens quand même qu'il est encore bien mal à l'aise avec ce qu'il vient de se produire. Puis nous poursuivons notre chemin en restant sur nos gardes. C'est vrai que c'est étrange, depuis notre arrivée sur le parking, j'ai la sensation qu'on nous observe. Je préfère penser que c'est dans mon imagination. Après tout, qui pourrait venir ici en pleine nuit à part notre petite bande de tarés ?

Nous arrivons à l'accès que nous avons repéré sur le plan. Un vieux portail en fer est verrouillé par une épaisse chaîne et un gros cadenas rouillé. Théo sort la pince coupante de mon sac à dos. Nous ne nous attendions pas à une chaîne avec des maillons aussi gros. Ça va être difficile de la couper. Après un premier essai infructueux, Théo jette la pince au sol. Je ramasse l'outil et propose :

— Nous devrions essayer autrement. Abden et Luc ! Dites les gars : en tirant et en bloquant cette fichue chaîne, peut-être arriverons-nous avec Théo à casser un anneau ? Théo, il suffit qu'on s'y mette à deux pour faire poids sur la tenaille !

Abden et Luc acquiescent. Quant à Théo, il reste dubitatif. Il ne parle pas. Je sens que la situation est trop stressante pour lui. Et quand une situation devient angoissante, le bégaiement de Théo empire. En bon pote, je lui tape sur l'épaule et le fixe avec un regard d'encouragement.

Au bout de quinze bonnes minutes d'acharnement, nous venons à bout de notre première mission. Malgré quatre essais infructueux, nous ne nous décourageons pas. Le maillon le plus sollicité par notre pince éclate sous l'usage. Nous nous dépêchons de libérer le portail et

d'accéder enfin au parc.

Il est maintenant vingt heures trente, nous accélérons le pas et nous commençons à distinguer au loin une grande roue sous les quelques éclats de lune que les nuages veulent bien laisser passer. Plus nous approchons, et plus nous remarquons une brume épaisse encerclant l'immense ouvrage en fer dont la peinture est écaillée à de multiples endroits. Au pied de la grande roue, un vieux bâtiment décrépit dont les fenêtres sont brisées semble néanmoins vouloir encore accueillir de nouveaux visiteurs. En illuminant le bâtiment grâce à nos lampes torches, nous pouvons lire sur la façade : *Bienvenue à Deely'land*, et nous distinguons ce qui ressemble à une espèce d'enseigne lumineuse à laquelle il manque des lettres car nous ne voyons plus que celles-ci : D, N et R. En fait j'ai la sensation de me trouver devant un de ces vieux restaurants américains : ce genre de restos bien isolés de la ville qu'on voit dans les films d'horreur, avec une enseigne lumineuse dont certaines lettres clignotent, faute de moyen pour la réparer. En réalité, il y a bien sur ce bâtiment une vieille enseigne lumineuse, mais à la différence des blockbusters horror show américains, elle doit être complètement grillée et certaines lettres sont carrément manquantes. Je retiens un frisson. Je ne peux pas expliquer ce froid qui me traverse les vertèbres. Je ne sais pas s'il vient du fait que, franchement, on commence à se les cailler grave, ou bien si ce n'est que je commence à choper les boules. Je regarde chacun de mes potes. C'est glauque, tous affichent la même expression grave que je dois moi-même avoir : des visages d'enterrement.

Nous nous approchons du bâtiment, non sans surveiller nos arrières. Abden a l'air de plus en plus méfiant. Il sursaute à chaque bruit suspect. Il se retourne à chaque fois qu'une bestiole le frôle.

Nous n'avons aucun mal à entrer à l'intérieur, car, non seulement les vitres des fenêtres sont pour la plupart brisées, mais c'est aussi le cas de l'entrée principale qui semble avoir été, par le passé, une porte automatique en verre. Nous enjambons les quelques bris de verre restants, jonchant le sol, et découvrons une grande salle de restaurant dont la plupart des tables ont été dévissées de leurs socles et probablement emportées par quelques voleurs ces dernières années. Par miracle, enfin, ou peut-être par ruse démoniaque, après tout on ne sait pas où on fout les pieds. Il reste une table et deux banquettes qui se font face au fond à gauche, juste au niveau du comptoir. Au-dessus de ce long comptoir, nous pouvons enfin lire l'endroit où nous nous trouvons : le *Deely'Diner*, certainement le bâtiment indiqué sur le plan avec un couteau et une fourchette : le seul restaurant du parc. La pancarte affiche même encore très distinctement les menus composés essentiellement de burgers ⁷. Luc passe derrière le comptoir et touche à tout ce qui lui tombe sous la main.

— Eh les gars, il y a même encore des tiroirs, là-dessous, ce serait cool qu'ils soient remplis de fric ! nous dit-il en plaisantant.

— T'arrives à les ouvrir ? lui demande Abden.

— Nan, que dalle, c'est verrouillé, ça aurait été trop beau ! lui répond Luc.

Puis il retourne devant le comptoir et s'installe sur le seul tabouret encore disponible. Il lève la tête, plisse

7. Les premiers fast-food proposant les célèbres burgers voient le jour en Europe dans les années 70. C'est au tout début des années 80 que le phénomène prend de l'ampleur en France avec l'arrivée sur le marché du géant MacDonald. Source : <https://www.eighties.fr/mc-do/>

les yeux pour déchiffrer l'écriture un peu effacée des menus et fait semblant de prendre commande, histoire de détendre l'atmosphère :

— Un menu Dead'n hell, s'il vous plaît ! Avec double dose de Tabasco !

Sa blague a le mérite de nous faire tous sourire. Ainsi, étant un peu plus sereins, nous décidons de nous installer sur la seule table encore en place pour faire un premier point de la soirée.

5.

Deely'Dinner,

Samedi 21 septembre 2019, 21 h 00

Selon le plan que j'ai déniché sur internet, nous sommes quasiment au centre du parc. Comme je l'ai proposé en arrivant sur le parking, nous allons faire deux groupes de trois. Nous décidons de nous séparer ici. Nathan, Luc et Alice vont aller visiter l'est du parc. Quant à Théo, Abden et moi, nous allons explorer l'ouest. Alice propose que nous nous retrouvions ici-même dans une heure, dans ce *Deely'Dinner* un peu glauque, pour faire le débriefing de nos visites, ce que tout le monde approuve. Enfin au moins, nous serons à l'abri. Malgré son cadre tout droit sorti d'un film d'horreur des années 90, ce vieux restaurant, situé idéalement au pied de la grande roue, bien visible depuis chaque extrémité du parc, semble tout indiqué pour devenir notre quartier général. En fonctionnant ainsi, nous aurons à nous six exploré tout le *Deely'land*. Nous pourrons par la suite nous répartir en binômes, comme il était prévu initialement, mais avec plus de confiance, ayant fait un premier repérage.

Allez, c'est parti ! Nous nous séparons au pied de la grande roue. Très rapidement, nous disparaissions chacun

de notre côté, dans l'obscurité du parc.

Bien que je sois entourée par deux gars, je ne suis pas très vaillante. Entre Abden qui sursaute au moindre bruit et Théo qui vient de fêter son anniversaire, ce qui lui fait remonter les souvenirs de l'accident et de la mort de Guillaume, je ne suis pas très rassurée. Enfin c'est trop tard pour rebrousser chemin, nous laissons derrière nous le *Deely'Dinner*, Luc, Alice et Nat et partons en expédition, à la découverte de l'ouest de cet étrange parc.

Sur ma carte, je repère de nouveau les attractions, je laisse de côté l'ancien enclos des cervidés, sans grand intérêt. Nous devons normalement commencer par trouver les auto-tamponneuses. Ensuite, plus au nord, il y a les cygnes : des bateaux sur rails qui sont censés faire un parcours sur un étang décoré de personnages de contes de fée. La dernière attraction de ce côté du parc est un peu plus effrayante. Il s'agit d'une maison hantée. D'après ce que j'ai pu lire sur le blog, elle est composée d'un train fantôme et d'un labyrinthe de miroirs, le genre d'endroit où on voit son reflet se déformer, se multiplier et même disparaître, le genre d'endroit où l'on perd toute notion de direction, voire de temps ! Pas du tout ma tasse de thé quoi ! Ce lieu doit être rempli de toiles d'araignées en plus ! Je suis du genre téméraire mais ces saletés sont ma plus grande crainte lors de nos urbex.

Je regarde Théo et Abden qui ne paraissent pas très emballés. C'est dingue ça ! C'est moi la fille et pourtant, c'est moi qui gère ! Je tente de les encourager :

— Allez les gars, direction les auto-tamponneuses ! Ça va vous plaire !

— On te suit Julie ! me répond Abden en m'indiquant de passer devant.

Nous marchons quelques centaines de mètres sur un chemin bétonné, lézardé à de multiples endroits. Ici et

là, il y a même de la végétation qui a réussi à percer et soulever l'épaisse couche de béton. Je suis contente d'avoir prévu ma lampe frontale, je me sens plus libre de mes mouvements. Les gars ont des lampes torches, ce qui n'est pas si mal non plus car ils peuvent éclairer où ils veulent sans avoir besoin de bouger la tête. À nous trois, nous éclairons suffisamment le chemin, ce qui nous permet d'éviter de nous prendre les pieds dans les boursouflures que provoque la folle végétation sauvage.

Nous arrivons à la fin de l'allée sur une petite place ronde. Théo se dirige vers ce qui ressemble à une borne. Je m'approche de lui et découvre un vieux poteau fendu, dont l'écriteau a partiellement disparu et s'est effacé avec le temps. Derrière ce poteau, je distingue quelques vieilles autos sous un chapiteau délabré.

Je lui murmure :

— Probablement l'indication de l'attraction ! Regarde, nous sommes arrivés devant les auto-tamponneuses.

En me retournant, je constate qu'Abden n'est plus là. Je regarde dans toutes les directions. J'avertis Théo. Il dit alors à voix haute :

— Ab-Ab-Abden, si-si... si c'est une... une blague, elle...

Sa voix résonne dans le silence du parc. C'est encore plus terrible à entendre quand il n'y a aucun bruit autour. Pauvre Théo ! Comme à chaque fois, cela lui prend des lustres pour s'exprimer. Afin d'éviter la perte de temps, je le coupe et poursuis :

— Oui ! Si c'est une blague Abden, elle n'est pas drôle ! Où es-tu ?

C'est curieux, venant de Luc ou de Nat, j'aurais compris la blague, mais là, il s'agit d'Abden. Et ce gars-là n'est sûrement pas du genre à nous faire ce style de farce.

Théo commence à paniquer, je le sens à sa voix et à sa manière de s'exprimer. Son bégaiement empire quand il a peur.

— Ab-Ab-Abden ! C'est... c'est pas ma-ma-ma... pas marrant ! Ça-ça-ça n'a ri-ri-ri rien de... de drôle !

Bon sang, je commence à paniquer aussi. Je ne sais pas si c'est mon imagination qui me joue des tours, ou la fatigue qui commence à m'envahir mais, en me retournant vers le centre du square où nous nous trouvons, je crois apercevoir une silhouette qui passe rapidement derrière un banc fendu en deux. Je tourne alors la tête dans toutes les directions, tentant de rattraper la silhouette du regard. J'intercepte une légère ombre passant entre les voitures rouillées des auto tamponneuses, puis l'ombre disparaît totalement.

Théo est véritablement en état de panique, j'ai l'impression qu'il fait une crise d'angoisse. Il se tient la poitrine et halète. Je l'interpelle pour essayer de le calmer :

— Eh ! Théo ! Écoute-moi, calme-toi. Inspire, prends une longue inspiration. Voilà, c'est bien. Et maintenant, tranquillement.

Je lui frotte les épaules et l'enlace amicalement. Théo est du genre à angoisser facilement depuis son accident de voiture. Ce mec, je l'aime beaucoup. Il a vécu tellement de drames depuis son enfance que forcément, j'ai de la pitié pour lui. Enfin non pas de la pitié, plus que ça : une réelle compassion. Je ne peux pas me mettre à sa place, bien entendu, mais ce qu'il éprouve me rend triste. C'est vrai quoi, ce garçon est tellement sympa, prévenant avec moi ! Enfin je m'égare, zut, il faut maintenant retrouver Abden. Mais où a-t-il bien pu aller ? Que s'est-il passé ? Comment a-t-il pu s'évaporer de la sorte, en si peu de temps ?

Après ce court épisode de tendresse, je reprends rapidement mes esprits et rationalise. Il faut absolument

retrouver Abden dans le quart d'heure car nous devons finir de visiter notre partie du parc et retourner au *Dinner* rejoindre les autres.

Théo sort son smartphone et bredouille :

— J'a-j'a... j'appelle Nat !

— Non attends Théo, regarde là-bas.

Je tends mon index en direction des vieilles carcasses de voitures. Il me semble distinguer une silhouette installée dans l'une d'elles. Nous regardons tous les deux en retenant notre respiration. Un silence à glacer le sang me provoque un frisson. Je n'ai pourtant pas l'habitude de flipper mais là, j'avoue, j'ai peur. J'attrape immédiatement le bras de Théo puis nous avançons en direction des autos. Nous éclairons une à une les vieilles carcasses jusqu'à découvrir dans l'une d'elles notre Abden assis, la tête en sang contre le volant et les bras ballants de part et d'autre de son corps. Je commence à flipper grave. J'ose à peine le toucher. Mille questions me viennent en tête : est-il juste évanoui ? Nous fait-il une blague ? Comment s'est-il blessé ? Comment est-il arrivé là ? Est-il mort ? Mais face à cette scène macabre qui évoque probablement pour Théo son propre accident de voiture, je me dois de réagir vite avant qu'il ne se mette à paniquer encore plus, au point de faire une syncope. Je soulève doucement la tête d'Abden. Je cale sa tête sur mon bras gauche et je pose mon index et mon majeur sur sa jugulaire afin de prendre son pouls.

— Il-il est vi-vi... vivant ? me demande Théo dont le visage est aussi blanc qu'un linge.

Je sens heureusement sous mes doigts des battements réguliers et réponds :

— Rassure-toi, il est vivant, oui. Mais il a reçu un choc sur la tête.

Tout en redressant Abden sur le siège de l'auto, et perplexe face à la situation, j'hésite un long moment avant

de poursuivre :

— Je ne comprends pas. Nous étions pourtant face à ces autos quand il a disparu. Nous avons tourné la tête à peine deux minutes pour le chercher et on le trouve ici.

— Que-que veux-tu... que veux-tu di-dire Julie ? me demande Théo.

— Je veux dire que nous aurions dû le voir d'une manière ou d'une autre, à un moment il aurait dû passer devant nos yeux !

Assez discuté. Je tente de réveiller notre ami en lui tapotant sur les joues :

— Abden ? Eh Abden ?

Il ne réagit pas, j'angoisse et Théo encore plus que moi. Je ne connais pas les gestes de premiers secours car je n'ai jamais pris le temps de passer le brevet PSC1⁸. Il nous a été pourtant proposé au lycée mais j'ai toujours raté les inscriptions.

Je persévère :

— Abden, sérieux, réveille-toi. C'est pas rigolo ! Tu nous fais quoi là ?

Après plusieurs minutes, Abden réagit enfin à mes appels et mes petites clagues. Il grimace et ouvre un œil.

— Qu'est-ce que je fous là ? nous demande-t-il en se redressant.

— Tu ne... ne sais... ne sais pas ? lui demande Théo.

— J'étais juste derrière vous et après c'est le flou total.

Tout en sortant de mon sac ma trousse de secours et ma bouteille d'eau, je lui réponds :

— Tu saignes, Abden. Je nettoie la plaie mais tu as une vilaine blessure à la tête. On devrait appeler les autres et

8. PSC1 : prévention et secours civiques niveau 1, brevet de secourisme premier niveau

remettre cet urbex à plus tard. Il faut montrer ça à un médecin !

— Non Julie. Ça va, je t'assure ! rétorque-t-il en grimaçant de douleur.

Je tamponne la blessure et cherche à comprendre ce qui a bien pu provoquer une telle plaie. L'ouverture fait bien deux centimètres et mériterait un ou deux points de suture.

Perplexe je lui demande alors :

— Tu n'as rien senti ? Je veux dire, tu te souviens que tu étais derrière nous et puis le brouillard. Mais entre l'instant où tu nous as vus pour la dernière fois et l'instant où on t'a réveillé, tu n'as pas senti quelque chose ou quelqu'un te cogner ?

— Attends une seconde Julie, il me semble avoir vu comme une silhouette passer rapidement juste derrière nous. J'ai tourné la tête et puis plus rien, me répond-il.

Limite agacée par ses réponses vagues, je lui demande encore :

— Ta silhouette Abden, elle ressemblait à quoi ?

Il me regarde, l'air ahuri, et me répond en s'énervant :

— Je ne sais pas trop ! Difficile à dire. Franchement, j'ai cru à une ombre, c'était si rapide ! Comme si quelqu'un éclairait juste derrière moi en balayant sa lampe de gauche à droite. Oh, en fait je ne sais plus trop bien. Ce lieu me fiche les jetons alors, entre ce souffle que j'ai entendu en arrivant tout à l'heure et cette espèce d'ombre, je ne sais pas si ce n'est pas mon imagination qui me joue des tours.

Il tente de se lever mais son corps vacille.

— Non sérieusement Abden, j'appelle Alice, on rentre au bercail. Théo, tu es d'accord avec ça ?

Il hoche la tête pour acquiescer. Je crois qu'en à peine une heure ici, on a déjà pas mal vu de choses étranges

et flippantes.

6.

Deely'land, Est parc

Samedi 21 septembre 2019, 22 h 15

Voilà déjà plus d'une heure que nous avons quitté Julie, Théo et Abden. De la grande roue, nous avons suivi les indications du plan et avons pu retrouver quelques attractions. C'est d'abord le grand-huit avec une tête de dragon que nous avons réussi à découvrir au milieu d'une flore qui a repris tous ses droits. C'est sur ce fameux manège qu'a eu lieu le drame qui a fait fermer le parc il y a trente-trois ans. Je n'avais pas vraiment envie de m'y attarder. J'ai prétexté que nous devions vite poursuivre, car nous étions pour le moment, juste en repérage des attractions. Nous avons donc continué sur le sentier bétonné et nous nous sommes retrouvés devant la chenille, une attraction probablement destinée aux plus jeunes qui ne pouvaient monter dans le grand-huit. Les gars avancent très confiants tout en déconnant. J'aimerais rire de leurs blagues mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que je ne suis pas seule à les écouter. Eux me voient comme une rêveuse, mais ce ne sont pas des rêves que je vois, ce serait plutôt même un cauchemar éveillé. Depuis que nous nous sommes garés sur le parking, j'ai la sensation que quelqu'un nous

suit. Je ne parle pas des entités fantomatiques que je reconnais et qui ne se cachent pas par ailleurs, mais bel et bien d'un être vivant qui nous surveille, nous traque. Je ne sais pas ce qui m'inquiète le plus cette nuit : le fait de voir tous ces fantômes comme si le parc était encore ouvert au public ou bien le fait que nous soyons observés par quelqu'un de bien vivant.

Mon téléphone sonne, j'espère que les autres vont bien. On avait conclu de n'utiliser les portables qu'en cas de force majeure. Tenant mon smartphone à la main, je réponds rapidement :

— Allô !

— Allô Alice, c'est Julie. Ne t'inquiète pas, j'appelle juste pour vous prévenir qu'Abden a reçu un coup sur la tête, il va bien. Mais sa blessure mériterait qu'on fasse un petit tour aux urgences.

Les gars se tournent vers moi. J'ai beau essayer d'éviter de leur montrer mon inquiétude, ils doivent la deviner car leurs visages passent de ceux de gais lurons à ceux de croque-morts.

Je mets le haut-parleur et indique :

— C'est Julie ! On t'écoute Julie.

— On a retrouvé Abden dans une des autos-tamponneuses, le crâne en sang. On a vraiment eu peur !

Je la coupe net car je ne comprends pas très bien :

— Attends Julie, tu veux dire que vous vous êtes séparés à un moment donné ? On avait justement décidé de faire des groupes pour que ça n'arrive pas !

Les garçons se sont approchés un peu plus du combiné pour écouter. Luc intervient :

— Qu'est-ce qu'il s'est passé Julie ?

— C'est dur à expliquer. Nous étions devant l'attraction avec Théo, Abden était juste derrière nous et en une fraction de seconde, il avait disparu ! C'est au bout de

presque une demi-heure qu'on l'a retrouvé dans une auto.

— Passe-le-nous ! demande Nathan.

— Ouais les gars, c'est Abden. Je vous assure que ça va, ce n'est qu'une égratignure. Julie s'inquiète mais elle m'a soigné avec la trousse de secours. Elle pense quand même que ma plaie mérite quelques points de suture. Ce serait peut-être mieux déjà qu'on revienne tous au *Dinner* maintenant et qu'on décide ce qu'on fait ! Non ?

Je pense qu'Abden a raison. Il y a dans ce parc une atmosphère pesante et je suis sûre et certaine maintenant que quelqu'un nous suit. Sans dire aux autres ce que j'éprouve afin d'éviter une panique générale, je propose de suivre l'idée d'Abden. Il faut de toute façon regarder sa blessure. Et comme j'ai déjà assisté ma sœur infirmière pour suturer ce genre de plaies, je leur fais part de ma connaissance dans le domaine.

— Ok Julie. On rentre tous au QG. Faites attention à vous, soyez vigilants !

— Oui Alice, vous aussi. Gardez l'œil vif et restez collés les uns aux autres. De là où nous sommes, on devrait être au *Deely'Dinner* dans vingt minutes. Si on arrive les premiers, on vous attend à la table.

— D'accord, à tout de suite, lui dis-je et je raccroche.

La nuit est maintenant bien installée, je regarde l'heure sur mon portable en raccrochant. Il affiche vingt-deux heures trente-deux. Nous sommes dans un noir total. Nous n'arrivons même pas à distinguer les étoiles. Seule la lune semble de temps en temps vouloir nous apporter son aide en éclairant un peu le chemin. J'espère ne pas tomber en panne de batterie avec ma torche car j'ai oublié de prendre celle qui était chargée à bloc. Nous nous sommes tous les trois éloignés bien plus que les autres du *Dinner*. Il nous faut bien une bonne demi-heure à pas rapide pour

regagner notre QG. Nathan m'invite à lui donner la main. Ayant celle de gauche prise par la torche et mon plan et celle de droite par mon portable, Luc me propose de me tenir mon téléphone. Nous marchons groupés, Nathan à ma droite me donne la main et Luc marche de l'autre côté, à moins d'un mètre de moi. Je continue à voir ces fantômes se balader dans le parc comme en pleine journée et comme s'il était encore ouvert au public. Lorsque nous étions tout à l'heure près du grand-huit où a eu lieu l'accident il y a trente-trois ans, j'ai même cru apercevoir l'enfant qui tombait au sol. Une volute blanche lumineuse, de forme humaine, plongeait du point le plus haut de la structure, pour atterrir sous l'attraction et disparaître dans les broussailles.

Je sors de mes pensées et constate que nous n'avons pas pris le même chemin qu'à l'aller. Les silhouettes fantomatiques sont maintenant de plus en plus nombreuses. Dans la danse macabre qui se joue devant moi, je distingue quelques chevaux colorés, probablement le manège du parc. Nous n'étions pas passés à côté tout à l'heure. Je regarde mon plan, le carrousel se situe au nord-est. Puis bizarrement, je sens que ma main droite est froide, je ressens encore une petite pression mais en me tournant vers Nathan, je me rends compte qu'il n'est plus là. Luc en revanche est à deux pas devant moi.

— Luc, où est Nathan ?

Luc se retourne en m'éclairant le visage ce qui m'éblouit et me fait plisser les yeux. Il lève les sourcils avec étonnement.

— Il était là à l'instant ! Il te donnait la main, enfin Alice, tu n'as pas senti qu'il te lâchait ?

— Non ! Juste là maintenant, je viens de m'en rendre compte !

— Il nous fait probablement une blague, t'inquiète Alice, il va réapparaître. Tiens, tu as vu là-bas, il y a le carrousel ! On dirait celui du *parc de la tête d'or*.

Luc presse le pas en direction du manège. Il ne semble pas perturbé plus que ça de la disparition soudaine de Nathan. C'est vraiment étrange, je me sens encore plus mal à l'aise ici que vers le grand-huit tout à l'heure. Quelques silhouettes passent encore devant et à côté de moi, je les suis brièvement du regard tandis que Luc monte sur le carrousel. Puis les brumes blanches disparaissent pour de bon. Je monte à mon tour sur le manège et me rends compte que Luc aussi vient de disparaître derrière le carrosse doré tiré par deux chevaux. Je commence à vraiment avoir peur, d'autant qu'il me semble entendre une voix féminine qui m'appelle. D'abord la voix est presque imperceptible, comme venant de très loin. Je sursaute et me tourne en tous sens pour essayer de voir d'où elle provient. Puis elle se fait plus nette, mais toute en résonance, comme un chuchotement qui s'intensifie. Là je suis vraiment pétrifiée, les gars ont disparu tous les deux, je me retrouve toute seule figée comme une statue de marbre. La voix se rapproche, elle est de plus en plus claire mais avec cette espèce de résonance mystérieuse.

— Alice, tu es en retard Alice !

La voix insiste et semble maintenant venir de toutes les directions :

— Alice Alice, Aliiiccce, tu es en retard !

J'ose à peine tourner la tête, seul mon regard balaye l'environnement de gauche à droite.

— Mon bébé, je vais partir, tu es en retard, je vais partir pour toujours et tu ne m'auras pas dit au revoir ! Alice !

La voix féminine disparaît dans un dernier chuchotement, laissant place à une voix masculine :

— Alice, tu as trouvé ton pays des merveilles ?

— Putain Luc c'est toi, tu m'as foutu les jetons !
Merde préviens la prochaine fois ! lui dis-je en le frappant sur le bras.

— Ah non t'aurais vu ta tête, la vache t'es blanche comme un drap d'hôpital !

Je continue à taper sur le bras de Luc. Puis d'un seul coup, une drôle de sensation sous mes pieds me fait m'immobiliser.

Je m'agrippe à son blouson et lui demande avec inquiétude :

— T'as senti ?

— Senti quoi ? me demande-t-il.

— Le sol a bougé ! Je te jure je l'ai senti bouger !

— *Pff* Alice tout ça est dans ta tête, je t'assure le sol ne bouge pas, finit-il par me dire.

Le silence de la nuit est perturbé d'un seul coup par un léger grincement suivi d'un crac qui retentit. Le boucan s'évanouit aussi vite qu'il est venu. Nous n'entendons plus aucun bruit. Pendant quelques instants, je tends l'oreille en restant immobile. Soudain, le sol se met lentement à tourner sous nos pieds. Un murmure sort alors de nulle part. Un murmure qui semble s'intensifier. C'est une chanson. Elle vient des vieux haut-parleurs du manège :

While I am far away from you my babyyy, I know it's hard for you my babyyy, because it's hard for me my babyyy, and the darkest hour is just before dawn...

— Non là, ça craint vraiment Luc ! C'est la berceuse⁹ que ma mère me fredonnait tous les soirs quand j'étais

9. Il s'agit de la chanson de Mamas & Papas - *Dedicated to the one I love* sortie en 1959. L'écouter : <https://www.youtube.com/watch?v=4M7gKZqgHn4>

gamine ! Pourquoi le manège se met à tourner ? D'où ça sort cette chanson ? Putain Luc ! Luc ?

Je tourne la tête dans tous les sens. Alors que je croyais Luc juste à côté de moi, alors que je sens encore son blouson sous mes doigts, voilà qu'il disparaît de nouveau.

— Non mais Luc si c'est une blague, elle ne me fait pas rire !

Je suis pétrifiée, en prononçant ces quelques mots, ma voix tremble. Je ne sais pas si c'est le froid ou la peur ou les deux, mais je sens mes yeux s'humidifier et des larmes glissent sur mes joues glacées. Ma gorge se serre, je crie pour appeler Luc.

La chanson devient plus forte, insupportable, le son semble à fond. *EACH NIGHT BEFORE YOU GO TO BED MY BABYYY, WHISPER A LITTLE PRAYER FOR ME MY BABYYY, AND TELL ALL THE STARS ABOVE...*

C'est affreux ! Je continue d'appeler Luc en vain, il est disparu. La chanson est si forte maintenant qu'elle couvre intégralement mes cris. Si Luc est dans le coin, il ne peut pas m'entendre. Je me bouche les oreilles et ferme les yeux. Je suis en plein cauchemar, c'est ça, toute cette nuit n'est qu'un cauchemar et je vais me réveiller dans mon lit. Je ne suis pas ici, je suis dans mon lit. Cette sensation devient si forte que j'arrive à me calmer et à sentir mon oreiller sous ma tête et ma couette sur mon corps. Je suis chez moi, dans ma chambre, bien emmitouflée sous ma couverture, en sécurité.

7.

Deely'land, Deely'Dinner

Samedi 21 septembre 2019, 22 h 54

Nous arrivons près de la grande roue. De toute évidence, nous sommes les premiers. Abden semble aller mieux. Quant à Julie, elle reste sur ses gardes et se retourne à chaque petit bruit curieux. Je suis soulagé de quitter cet endroit car c'est la première fois que je me sens vraiment mal à l'aise lors d'une sortie urbex. Finalement, cet incident avec Abden ne fait que raccourcir notre nuit dans ce lieu. Enfin j'espère que nous prendrons cette décision à l'unanimité ! Il commence à pleuvoir. Nous nous réfugions rapidement dans le *Deely'Dinner*.

Nous nous installons à l'unique table où nous avons débuté la soirée tout à l'heure. C'est ici que nous devons les attendre. Julie sort la trousse de secours de son sac et vérifie une nouvelle fois la plaie d'Abden qui saigne déjà beaucoup moins. Puis elle s'assoit à côté de lui, en face de moi. Un silence pesant nous entoure, chacun se réfugiant dans ses propres pensées. Je me remémore toute la soirée : l'attente au *parc de la tête d'or*, le trajet en voiture, notre arrivée sur le parking, notre entrée dans ce lieu... Mais ce qui fut pour moi le plus terrifiant, c'est la découverte

d'Abden, la tête ensanglantée contre le volant de l'auto. À cet instant, des flashes de mon propre accident me sont revenus en tête, comme une grosse claque. J'ai revu, comme dans un film, la perte de contrôle du véhicule, mon frangin essayant de rattraper en freinant de toutes ses forces, j'ai ressenti la secousse que la voiture a produites en se soulevant par la gauche quand elle a cogné la borne. J'ai senti ma tête tourner et mon corps balloter en tous sens lors du tonneau. J'ai revu le dernier souffle de Guillaume, la tête sur le tableau de bord, le sang recouvrant tout son visage, ses yeux livides s'éclaircir pour finalement s'éteindre à jamais. Et là maintenant que nous sommes plus au calme, à attendre les amis, j'ai l'impression que mon cerveau fait un « replay » sur cette scène, encore et encore. Puis, soudain c'est le visage d'Alice qui s'affiche clairement dans ma tête. Je passe en boucle notre soirée d'hier à la maison. Alice a vu quelque chose dans l'entrée, j'en suis certain. Dès qu'elle revient, il faut que je lui en parle.

Un grand boum, comme une porte qui claque, vient perturber le silence du *Deely'Dinner*. Abden Julie et moi sursautons en même temps. Nous croisons nos regards en retenant notre respiration. Il nous semble que le bruit venait de derrière le comptoir. Alors Julie, plus téméraire que jamais, se lève et s'avance dans cette direction.

— Eh les gars, venez voir !

Nous nous levons ensemble et nous nous pressons vers Julie. Derrière le comptoir, il y a une ouverture dont la porte a été dégondée, et probablement embarquée par des pilleurs. Au fond de la pièce qui semble être la cuisine du restaurant d'après les quelques vieux tuyaux de gaz et d'eau accrochés aux murs, Julie éclaire une porte en fer rouge rouillée et fermée. Elle pose sa main tremblante sur la poignée, souffle un bon coup pour se donner du courage et ouvre la porte qui donne sur l'extérieur. Tout en éclairant

l'arrière du bâtiment, elle nous chuchote :

— Cette porte devait probablement être ouverte et un courant d'air a dû la faire claquer.

Nous n'avons plus que deux lampes pour nous éclairer : la frontale de Julie et ma lampe torche, Abden ayant perdu la sienne. Je balaie tous les buissons avec ma lampe, tandis que Julie et Abden font le tour de la salle. En me retournant vers eux pour éclairer un peu plus la pièce, j'aperçois du coin de l'œil une ombre passer rapidement sur le sentier bétonné et s'évanouir derrière des arbres.

Puis d'un seul coup, nous entendons des bruits de pas. Julie a le réflexe d'éteindre immédiatement sa lampe, ce que je fais également. Nous restons pétrifiés dans un noir total, évitant de provoquer le moindre son, jusqu'à apercevoir une lumière qui vient de l'entrée de la salle de restaurant. Nous retenons tous les trois notre respiration dans l'espoir de ne faire aucun bruit.

— Il y a quelqu'un ? Eh ! Vous êtes là ?

La voix de Luc nous soulage immédiatement et nous fait reprendre de l'oxygène à pleins poumons. Nous rallumons nos lampes et allons à sa rencontre.

— Oh purée Luc, c'est toi ! s'exclame Julie.

Surpris de le voir revenir seul je lui demande :

— Et-et A-A-Alice et Nat ne-ne ... ne sont-sont pas avec to... avec toi ?

— Ils ne sont pas ici ? Je les croyais partis avant moi, ils ont disparu l'un après l'autre ! Nous étions tous les trois ensemble, à revenir ici après l'appel de Julie ! Et en l'espace de quelques minutes, c'est d'abord Nat qui a disparu, puis Alice. Il s'est passé des trucs pas nets ce soir. Attendez, je vais appeler Nat.

Nous nous asseyons. Luc sort son portable et appelle immédiatement Nathan.

— Ça tombe sur la messagerie, nous annonce Luc, dépité.

— Ok, j'appelle Alice, lance Julie.

— Non laisse tomber Julie, c'est moi qui ai le portable d'Alice.

— Pourquoi diable as-tu son portable Luc ? lui demande-t-elle.

— Elle avait les mains prises. Nathan lui a proposé de se tenir par la main alors elle m'a passé son téléphone. C'est juste après qu'ils ont disparu l'un après l'autre. J'ai tenté plusieurs fois de joindre Nat mais ça tombait déjà sur la messagerie. Le réseau passe très mal ici ! Franchement, je pensais les trouver tous les deux ici !

— Bon ok ! Pas de panique les gars, répond Julie en prenant une grande inspiration.

Abden se lève d'un seul coup et gueule sur elle :

— Pas de panique ? J'ai la tête en sang, et on ne sait pas comment c'est arrivé, j'entends des bruits bizarres depuis qu'on s'est garés sur le parking, Nat et Alice ont disparu, et on ne doit pas paniquer ? Franchement Julie, tu gardes toujours la tête froide, à chaque sortie qu'on fait, mais là, il y a de quoi paniquer tout de même !

Julie tourne les yeux avec étonnement. Elle regarde Abden et lui répond :

— Ok, ok ! D'abord calme-toi Abden, ce n'est pas bon de t'énerver dans ton état.

Puis elle poursuit en s'adressant à nous tous :

— Écoutez, je propose qu'on les attende ici encore une demi-heure, elle regarde sa montre : il est maintenant vingt-trois heures trente. À minuit, s'ils ne sont toujours pas là, on part à leur recherche, tous ensemble.

Après avoir fait les cent pas autour de la table, Abden se rassoit en face de moi et nous demande :

— Et si on ne les trouve pas ? Et si on passe la nuit à les chercher jusqu'à l'aube ? T'y penses, à ça, Julie ? Tu penses à l'état de mon crâne ?

Luc tente à son tour de le rassurer :

— Eh Abden ! Julie a raison, calme-toi déjà. Tu n'es pas en état de réfléchir correctement. On ne va quand même pas appeler les flics pour chercher Nat et Alice ? T'imagines dans quelle panade on serait tous ? On est entrés ici par effraction je te rappelle ! Et je n'ai pas envie de finir ma nuit au poste, vous non plus je pense ! Ils se sont sûrement perdus quelque part dans le parc. On va les retrouver ! Et même mieux si ça se trouve, ils vont arriver d'une minute à l'autre. Vous ne voulez tout de même pas vous retrouver avec un casier judiciaire, à l'aube de poursuivre vos études ?

Pour une fois, je donne raison à mon frangin. Lui qui n'est jamais vraiment sérieux vient d'avoir un discours très lucide ! Si on appelle les flics maintenant, on est foutus !

Je regarde Julie. Pour la première fois depuis des années, je la sens en situation de faiblesse. Accoudée à la table, elle se tient la tête entre les mains, soulevant son épaisse chevelure bouclée. Elle semble réfléchir. J'aimerais qu'elle nous dise ce qu'elle a en tête. Je lui demande alors :

— Ju-Julie, qu'est-ce-ce que tu-tu en penses ?

Perdue dans ses pensées, elle met un long moment avant de me répondre :

— Bon ok ! Alors voilà. Nous sommes quatre maintenant. Que pensez-vous si deux d'entre nous restent ici au cas où Nat et Alice reviendraient, et les deux autres partent faire le tour du parc là où ils sont disparus ?

Luc acquiesce d'un signe de tête et répond :

— Oui, pas une mauvaise idée Julie. Disons qu'Abden et toi, vous restez là. Je pense qu'Abden a déjà assez

pris cher comme ça ce soir. Il a besoin de rester au calme un moment. De toutes les façons, on avait décidé de faire des binômes. Moi je connais un peu les lieux maintenant. Toi Julie, il est préférable que tu restes ici avec Abden, histoire de surveiller l'évolution de sa blessure. Théo, tu es d'accord pour venir avec moi ?

Même si le fait de suivre mon frangin ne m'enchantait guère, je hoche la tête en me levant. Le temps n'est pas aux simagrées, je fais donc profil bas. Je prends mon sac à dos et réponds :

— Allez, allons-y !

Julie me dévisage avec inquiétude et nous avertit :

— Soyez attentifs, ne fermez jamais les yeux. Sous aucun prétexte, ne fermez jamais les yeux ! Et ne vous séparez jamais !

— On-on va-va... on va les ramener Julie, ne-ne t'en fais... ne t'en fais pas !

J'essaie d'être rassurant mais en fait, j'ai la frousse comme jamais, je pourrais presque me pisser dessus en réalité. Retourner dans ce parc, à la seule lueur d'une lune timide et de nos torches, me provoque une peur bleue.

8.

Deely'land, Grand-huit

Samedi 21 septembre 2019, 23 h 33

C'est étrange comme sensation. J'ai l'impression d'être dans mon lit et en même temps, j'ai le sentiment de voler, comme si j'étais Peter Pan. Purée, cette histoire me donnait déjà le vertige quand j'étais môme. Les gamins, ils passent à côté de Big-ben, tranquilles, zen, s'envolent dans les nuages grâce à une poussière de fée, et direction le pays imaginaire : « Wahou, youpi, on s'envole les gars, ça plane pour moi, eh eh, yeeeeessss ! » Trop obligé, il a fumé je ne sais quoi le type qui a écrit ce bouquin ! C'est dingue de mettre des trucs pareils dans la tête de gamins de cinq ans. Moi à cinq ans, j'y croyais dur comme fer à ce truc de poudre de perlimpinpin magique ! J'y croyais si bien que, de la fenêtre de ma chambre au quatrième étage de l'immeuble où je vis, ben j'ai voulu jouer à Peter Pan et je me suis retrouvé aux urgences. Heureusement pour moi, c'est le store banne du restaurant du rez-de-chaussée qui a freiné ma chute et m'a sauvé la vie. Mon petit poids de l'époque était heureusement assez léger pour éviter de transpercer la toile et de finir en crêpe à la groseille sur le bitume. J'ai fini ma chute en glissant sur le store et en me

retrouvant sur les genoux d'une cliente de la crêperie. Il n'empêche que j'en garde le pire souvenir de ma vie. Depuis ce terrible jour, je suis phobique de la hauteur et je déteste les crêpes. Mais surtout, j'ai le vertige, genre je ne peux pas regarder dans le vide si je suis à plus de trois mètres de hauteur. C'est bizarre que je rêve de ça, d'ailleurs. Je tente de tirer mes draps mais je ne sens rien sous mes mains, je commence même à me les cailler grave. Et puis sous mon dos, qu'est-ce que c'est dur !

Ouvrir les yeux. Il faut que je me réveille et que je trouve l'interrupteur. Il me faut de la lumière. Nat, détends-toi l'ami, tu vas te réveiller tranquillement, et t'apercevoir que tout ça n'est qu'un mauvais rêve.

Je tâtonne sur le côté à la recherche du fil de la lampe de chevet, mais c'est étrange, mes mains sont engourdies, à vrai dire, tout mon corps l'est. J'arrive à ouvrir un œil en grimaçant, puis j'ouvre en grand les deux yeux. Je découvre avec stupeur un ciel noir à peine illuminé par quelques rares étoiles et par la lune qu'un gros nuage qui semble l'avaloir dissimule. Bon sang ! Où suis-je ? La vache ! Je me souviens, on est en exploration du *Deely'land*, et là je suis en fâcheuse position. Qu'est ce qui s'est passé ? Comment diable suis-je arrivé ici, tout en haut ? Mon Dieu, mon cœur commence à battre à cent à l'heure, je tremble, mes bras et mes jambes sont dans le vide, seule une corde attachée aux rails du grand-huit me tient la taille. Cette sensation de voler, cette peur que je viens d'éprouver en me réveillant, ce n'était pas un cauchemar, c'est bien la réalité, je suis suspendu à douze mètres minimum au-dessus du sol ! Au secours ! Je crie, mais aucun son ne sort de ma bouche. Au secours ! Je vais mourir !

J'ose à peine bouger. De toute façon, mes membres sont tellement engourdis que je n'y arrive pas. Pourtant il faut que j'arrive à descendre de là ! Que s'est-il passé ?

J'essaie de m'en rappeler mais mon cerveau me fait aussi défaut. On est arrivés sur le parking avec la bande, on est entré dans ce maudit parc et puis, *arrrggg*, je ne me souviens plus.

Nat, calme-toi, souffle un bon coup mon gars, tu vas te rappeler. Alice, oui Alice, j'étais avec Alice et Luc, on est passés à côté de cette attraction du diable sur laquelle je suis fait prisonnier, mais par qui ?

Oh, ma tête, ça bourdonne, voilà que je vois flou maintenant, qu'est ce qui m'arrive ? Alice, sa main, je lui tenais la main, et après... Zut, mince Nat, reprends-toi, il faut que tu te rappelles. Qu'est-ce qu'il s'est passé bon sang ?

Au secours ! Rien, pas un bruit. Mais pourquoi aucun son ne sort de ma bouche ?

Là, en bas, c'est Théo et Luc, j'en suis sûr, je reconnais leur voix.

— Les gars ! Eh les gars : en haut !

Purée ! Ils ne m'entendent pas. Oh non ! Ils s'éloignent. Pourquoi je n'arrive pas à crier ? Pourquoi je suis tout engourdi ? Pourquoi je vois flou ? Pourquoi suis-je là ? Je suis fatigué, tout cela m'épuise, je renonce.

9.

Deely'land, Deely'Dinner

Samedi 21 septembre 2019, 23 h 44

Les voilà partis depuis une demi-heure maintenant. Je tourne en rond autour de la table du *Deely'Dinner* en essayant de trouver d'autres solutions. Je ne supporterai pas de rester coincée ici avec Abden plus longtemps. Il n'arrête pas de se plaindre : et nos sorties ci, et nos urbex ça ! Ma main me démange. C'est bien parce qu'il a une blessure à la tête qu'elle ne part pas tout droit dans sa figure, tiens ! J'apprécie beaucoup Abden pourtant. Mais là, j'avoue, depuis le début de la soirée, il me fait penser à Mickey Mouse dans la maison hantée ¹⁰, un vieux Disney que j'avais l'habitude de visionner en boucle étant enfant tellement il me faisait rire. Bon il vaut mieux que je ne le regarde plus, il me fiche le bourdon.

Je scrute mon portable pour l'énième fois, des fois que j'aie reçu un SMS et que je ne l'aie pas entendu. Je

10. *The haunted house* (1929) : court-métrage d'animation du réalisateur Walt Disney mettant en scène le personnage de Mickey mouse. Le voir : <https://www.youtube.com/watch?v=3hoThry5WsY>

vérifie encore qu'il ne soit pas en mode vibreur, c'est ok !
Je m'affale alors sur une chaise en soufflant.

Tiens ! Abden s'est levé, pourtant il n'a pas l'air d'aller mieux. Il vient de s'accouder au comptoir la tête posée sur ses bras. Je m'approche de lui. Il a les yeux fermés, j'espère qu'il ne fait pas un malaise !

— Abden, eh Abden !

Je lui secoue les épaules mais il ne réagit pas. Mince, qu'est-ce que je vais faire ? Du calme Julie, tout va bien se passer ! Déjà pour commencer, l'allonger en position latérale de sécurité. Bon sang, sans avoir pris ces satanés cours de premiers secours, je ne sais pas si je vais le faire correctement. J'ai bien vu ça à la télé quelques fois mais je ne suis pas sûre du côté qu'il faut privilégier pour l'allonger. Et puis l'ordre des étapes bon sang, c'est quoi ? Qu'est-ce que je fais, j'appelle le Samu ou pas ? Non, non Julie, déjà commence par l'allonger et lui prendre le pouls. Bon sang, c'est la première fois de ma vie que je suis autant en panique. Je tente de le soulever en passant mes bras sous les siens. Ouf ! Je suis rassurée, il vient de bouger et un léger gémissement se fait entendre. Je le porte avec beaucoup de difficultés pour l'allonger. Purée, ce qu'il est lourd ! La vache, il va m'écraser ! Ben tiens ! Ça n'a pas loupé, me voilà coincée sous son corps inerte. J'essaie de me dégager comme je peux. Zut ! Voilà maintenant en plus que mon téléphone sonne !

— Abden réveille-toi ! Je t'en supplie !

Il bouge un peu. J'arrive à le faire rouler sur le côté. Ouf ! Je suis dégagée ! Je me relève rapidement. Tout en prenant mon portable que j'avais posé sur le comptoir, je vérifie que la plaie à la tête d'Abden ne saigne pas.

En regardant l'écran de mon smartphone, je constate qu'il s'agit d'un appel masqué. Je réponds tout de même, on ne sait jamais.

— Allô !

Personne. Cependant j'entends comme un souffle, une respiration haletante.

— Qui est à l'appareil ? Mon Dieu, je flippe là !

— Nat c'est toi ? Sérieux, dis-moi ? On te cherche partout là ! C'est pas le moment de faire des blagues !

Je regarde partout autour de moi. Pas âme qui vive hormis Abden et moi et un silence pesant m'inquiète encore plus. Je me dirige vers l'entrée pour voir si les gars sont revenus, rien, pas un chat ! La respiration continue, puis l'inconnu chuchote :

— Juliiiie.

— Qui êtes-vous ?

L'inconnu raccroche. Abden gémit. Je me précipite alors vers lui pour tenter à nouveau de le réveiller.

— Bon sang Abden, réveille-toi là. Ce n'est pas le moment de dormir !

Il gémit encore et se tourne sur l'autre côté. C'est dingue, c'est comme s'il était en train de dormir dans son lit ! Voilà qu'il se met à ronfler maintenant.

Je regarde de nouveau tout autour de moi et décide d'appeler les gars. Pas moyen que je reste ici à les attendre avec un Abden comateux.

10.

Deely'land, aux alentours du Carroussel

Dimanche 22 septembre 2019, 00 h 11

Je me réveille dans mon lit de la maison de vacances située à Montagnin vers le lac du Bourget. C'était la maison de mon arrière-grand-mère maternelle, avant que maman en hérite en 2010. Quand j'étais toute petite, nous allions souvent la voir là-bas jusqu'à ce qu'elle décède à 92 ans.

C'est une maison qui est restée dans son jus des années cinquante. Il faut sortir pour pouvoir accéder aux WC et nous n'avons pas de salle de bain. Tout l'été, nous vivons à l'ancienne : c'est pot de chambre, toilette à l'évier dans la cuisine, grandes bassines pour la lessive et cuisine au feu de bois. Les loisirs c'est : cueillette, vélo, baignade au lac du Bourget, équitation et longues randonnées. Autant dire que cette vie-là tranche avec notre vie quotidienne dans notre minuscule appartement lyonnais.

J'aime cette maison, j'aime être ici. Elle me rassure, je peux encore sentir mémé Marie entre ses murs. Je la revois, toute petite femme qu'elle était. Elle est là, dos courbé, vêtue d'un tablier fleuri, avançant à pas de fourmi jusqu'au salon. Elle tient dans ses mains une tarte aux myrtilles,

encore fumante, tout droit sortie du four de son poêle à bois.

Mémé Marie était un peu magicienne. Elle était rebouteuse, voyante aussi. À priori, on se transmet le don de mère en fille d'après maman. Pour ma part, j'aurais préféré hériter des dons de rebouteuse plutôt que de ceux de voyante et médium, mais il faut que je fasse avec, c'est ainsi. Ça me suit depuis toute petite et ça me suivra toute ma vie. Je prie pour ne pas avoir de fille, en tout cas, pour que mon don s'arrête avec moi et me suive dans la tombe.

C'est drôle, j'ai l'impression d'avoir à nouveau douze ans. Maman est au rez-de-chaussée avec Jessica. Elle m'appelle pour que je vienne l'aider à étendre le linge dans la cour car elle doit vite partir au marché du village avec ma sœur. C'est la journée lessive et elle vient d'essorer quatre grands draps en coton blanc brodés, hérités eux aussi de mon arrière-grand-mère.

Après l'avoir aidée à accrocher les draps sur le fil à linge, je m'installe sur une chaise de jardin pour prendre mon petit déjeuner. Maman m'amène mon jus d'orange et mon lait chocolaté, accompagnés d'un croissant qu'elle vient d'acheter chez le boulanger itinérant.

Une légère brise se lève. Ce vent frais du matin est parfait pour sécher le linge. Une bonne odeur de savon de Marseille embaume la cour. J'aime regarder ces draps d'un blanc immaculé bouger délicatement sous le vent. Il y a un côté hypnotique, apaisant. Mais soudain, alors que je m'apprête à boire mon jus d'orange, je crois distinguer une ombre passer derrière eux. Je me frotte les yeux, je bois cul sec ma vitamine C fraîchement pressée, je ne dois pas être tout à fait réveillée. En regardant de nouveau, alors que la brise se calme, je vois les grandes pièces de coton se soulever violemment, comme si quelqu'un était en train de taper dedans. J'appelle maman, mais elle est déjà

partie. Puis une silhouette se dessine nettement derrière un drap. Tel un fantôme, du genre de ceux des légendes de châteaux, la silhouette se mue en volume dans l'étoffe. J'arrive à distinguer sa tête et son buste. Sa bouche s'ouvre en grand, avalant le tissu. Un point rouge apparaît alors au centre de sa bouche, puis le point s'élargit, formant lentement une immense tache de sang qui reste un long moment sur le drap avant de disparaître. La bise recommence à bercer sagement les draps mais la silhouette, elle, devient bien humaine. La personne passe entre deux linceuls tel un mort-vivant. Son visage est tuméfié, son épaule déboîtée. Du sang coule de son crâne, de son bras droit et de ses flancs. Je le reconnais immédiatement : c'est Guillaume, le frère de Théo. Il paraît vouloir me dire quelque chose. Il me regarde dans les yeux avec un air paniqué. Il me parle mais je n'entends rien. Je reste pétrifiée sur ma chaise alors qu'il s'approche de moi.

Puis il pose ses mains sur mes genoux et s'agenouille, comme s'il s'apprêtait à prier. Il tourne sa tête vers les grands panneaux de coton qu'il me montre avec son index. Dans un vieux film en noir et blanc projeté sur les draps, je reconnais le visage de chacun de mes amis dans des situations que j'ai vécues avec eux. Les visages de Julie, Théo et Nathan s'affichent les uns après les autres, d'abord de manière normale, puis les images s'accélèrent comme un film diffusé en vitesse rapide. Ensuite je vois la réunion au *parc de la tête d'or*, notre entrée dans le *Deely'land*, puis la projection s'arrête et les draps se mettent à rougir. Le linge fraîchement lessivé, blanc immaculé, s'imbibe de sang. La totalité du tissu est maintenant maculée de sang et Guillaume disparaît.

Cette maison de Montagnin, c'était mon second nid jusqu'à ce que maman la vende en 2018. C'était là que nous passions la majeure partie des vacances d'été en

famille. En réalité, ceci est un souvenir d'enfance. Guillaume m'avait prévenu. Il avait peur pour son frère et pour nous tous. Maintenant je comprends mieux cette vision que j'ai eue l'année de mes douze ans à Montagnin et qui revient en flash-back alors que je suis allongée dans le carrosse de ce fichu manège, sans pouvoir bouger. L'esprit de Guillaume, je ne sais trop comment, a réussi à me prévenir bien des années avant son accident qui lui a coûté la vie, que cette nuit au *Deely'land* serait pour nous tous sanglante.

11.

Deely'land, aux abords du Carrousel

Dimanche 22 septembre 2019, 01 h 10

Nous venons de passer à côté de l'entrée de l'attraction du grand-huit, nous nous dirigeons maintenant vers le Carrousel du parc. En partant du *Deely'Dinner*, Luc m'a proposé de refaire le trajet qu'il avait fait avec Alice et Nathan. Je trouve l'idée judicieuse et approuve. Cependant, le fait de laisser Julie avec un Abden en mauvais état, après tout ce qui vient de se produire ce soir, ne m'enchanté guère. Mais il faut retrouver Alice et Nat. Tout un tas de questions se mélangent dans ma tête : Comment Nat a-t-il pu s'évaporer comme ça ? Un peu comme Abden qu'on a retrouvé dans une auto-tamponneuse. Et s'il était souffrant lui aussi ? Et Alice ? Mystérieuse Alice, où es-tu ? Dans quel état va-t-on te retrouver ?

Luc est devant moi, il semble bien reconnaître le chemin et avance rapidement. Je commence à avoir du mal à le suivre. Comble de malchance : ma lampe torche commence à faiblir. Il faut que je change la batterie assez vite avant de me retrouver dans le noir. J'avertis alors mon frère :

— Luc, a-attends... attends deux-deux-deux minutes !

Luc ne semble pas m'entendre, il continue d'avancer à pas rapides. Je l'appelle plus fort :

— Luc, stop !

Purée, il ne se retourne pas et continue d'avancer sans moi ! Maintenant il est déjà trop loin pour m'entendre, je commence à réellement me retrouver dans le noir. Je pose mon sac à dos afin de prendre ma batterie de secours. Ma lampe clignote de plus en plus et baisse en intensité. Il m'est difficile de trouver ma batterie de rechange. Je cherche à l'aveuglette dans toutes les poches de mon sac à dos, je ne la trouve pas. C'est quoi ce délire ? Je suis pourtant certain de l'avoir mise dans la poche avant. J'ai même profité du trajet en voiture pour vérifier que je n'avais rien oublié !

Me voilà dans de beaux draps ! Luc a continué sans moi, je suis dans le noir total, seul dans ce parc des enfers ! Abden est blessé, Alice et Nat sont quelque part livrés à eux-mêmes, et voilà que maintenant c'est moi qui me retrouve tout seul ! Quoique Luc aussi est maintenant seul, il doit me chercher, c'est obligé. Je décide de rester là où je suis. Je consulte mon portable et commence par appeler Luc. Pas de réponse, ça tombe directement sur la messagerie. J'appelle alors Julie. Oui c'est le mieux à faire.

Ça sonne, une fois, deux fois, trois fois, elle répond :

— Julie, c'est-c'est Thé... c'est Théo !

— Oh, bon sang Théo ! Tu n'imagines même pas à quel point je suis rassurée d'entendre ta voix.

Sa voix est tremblante, je m'inquiète alors :

— Ju-Julie, mais tout... tout va bien ?

— Oui, oui, rassure-toi Théo. Et vous, comment ça se passe ? Vous avez retrouvé Nat et Alice ?

Je décèle chez Julie une certaine inquiétude dans la voix. C'est bizarre. Ses mots vrillent, comme si elle voulait

s'empêcher de pleurer. Ça me rappelle l'enterrement de Guillaume, pas l'officiel, mais la messe que nous avons organisée en sa mémoire. Sa voix était pareille. Elle tentait de toutes ses forces de me consoler, sans montrer sa propre peine, jusqu'à ce qu'elle éclate en sanglots et qu'un flot de larmes coule sur ses pommettes rondes et parfaites, continue le trajet sur ses joues lisses, et finisse sa course dans son cou. Ce jour-là, c'était la première fois qu'elle me serrait dans ses bras. Son parfum, plus intense encore avec la chaleur de son corps, m'a envahi à jamais. Ce jour-là, j'ai failli l'embrasser, car je crois bien que c'est ce qui m'aurait le plus consolé. Julie, ma Julie, j'espère que tu ne me mens pas, que tout va bien avec Abden !

Je veux m'en assurer et lui demande encore :

— Ju-Julie, ça va, tu... tu es sûre ?

Elle s'agace :

— Oui Théo, accouche ! Nat et Alice, vous les avez retrouvés ?

Bien malgré moi, je lui réponds la vérité :

— Eh-eh-eh bien, Luc m'a lâ... il m'a lâché ! Je je...

Cette fois sa voix n'est plus tremblante, elle gueule dans le combiné :

— Comment ça *lâché* ?

— Il a con-con... il a continué à-à... à avancer sans... moi. Ma lampe au-aussi m'a-m'a lâché et..., suis- je forcé d'admettre.

Julie me coupe, elle voit bien que j'ai du mal à expliquer la situation :

— Attends, calme-toi Théo. D'abord, dis-moi où tu es !

— Juste a-après le... après le grand-huit.

— D'accord, reste là où tu es, je vais voir si Abden est en état de venir avec moi pour te chercher, m'annonce-t-elle.

Abden « en état », à ces mots voilà que j'imagine les pires scénarios. Je lui demande alors :

— Co-co... comment ça en-en état ?

Julie observe un silence de quelques secondes avant de reprendre :

— Eh bien Abden... disons qu'Abden est un peu crevé.

Je ressens de l'hésitation dans sa voix. Après trois secondes de silence elle continue :

— Il vient de faire un léger malaise...

Sa voix n'est pas naturelle et j'ai l'impression qu'elle veut corriger ce qu'elle vient d'avouer mais elle poursuit rapidement d'une voix aiguë :

— Mais ne t'en fais pas, je gère.

J'ai le sentiment qu'elle me ment et qu'elle me dit ça parce qu'elle devine mon inquiétude. Alors je lui demande :

— Tu-tu es sûre Julie ?

— Oui, oui ne t'inquiète pas, on arrive, ne bouge pas de là où tu es surtout, me dit-elle plus calmement.

— Ok, je res... je reste là. Soy-soyez pru... soyez prudents.

Je raccroche et regarde l'environnement autour de moi. Malgré le noir, la lune arrive à percer un peu l'obscurité et mes yeux commencent à s'habituer. C'est dingue l'adaptation que peut développer un être humain en situation de danger ! Je dévisse ma lampe et sors la batterie puis je la remets en place, car parfois, même sur la fin, elle fonctionne de nouveau un tout petit moment quand je fais ça. Bingo, la lampe s'allume sans clignoter. L'intensité est faible, pas terrible, mais c'est suffisant pour le moment. Au moins je n'ai pas à user la batterie de mon portable pour éclairer. Et puis mon téléphone n'a de toute façon pas la fonction lampe torche, alors il ne produit pas beaucoup de lumière,

juste une mince lueur de l'écran, mais parfois ça dépanne. J'éclaire tout autour de moi jusqu'à distinguer un grand bâtiment avec plusieurs fenêtres à l'étage. Il est à environ cinquante mètres de l'endroit où je me trouve. Je me dis que je serai probablement plus en sécurité là-bas et qu'il est un bon point de repère pour que les autres me trouvent. En m'approchant, je remarque un préau sous lequel je découvre les vestiges d'un grand lavabo commun, le même genre de lavabo fontaine qu'il y avait dans l'école maternelle que je fréquentais, à la différence que sa taille est adaptée aux adultes, et que la robinetterie a disparu. À droite, trois urinoirs fêlés sont alignés, il y a un trou entre le premier et le deuxième, j'imagine qu'il devait y en avoir quatre à l'origine. À gauche en face des urinoirs, cinq portes en bois défoncées donnent sur des WC individuels et sur ce qui devait être la remise des outils et produits d'entretien. Derrière le grand lavabo, en face de moi, il y a une sixième porte, mais celle-ci est en fer. Ma curiosité l'emporte sur la raison. Je reste sur mes gardes, cependant je décide d'ouvrir cette mystérieuse porte. Je tourne la poignée, mais elle paraît verrouillée. En insistant un peu, j'arrive à tirer la porte que des années d'intempéries ont fini par rouiller. Un grincement abominable et assourdissant, accentué par l'écho du préau, se fait entendre dans le silence de la nuit. Eh bien ! Si ce bruit n'a pas alerté Luc, là je ne comprendrais plus rien ! Je regarde derrière moi, j'attends un instant, des fois que Luc se ramène. Ma lampe éclaire faiblement un buisson qui bouge curieusement. Je retiens ma respiration. Il me semble avoir vu du coin de l'œil une ombre en sortir et filer derrière des arbres. Un nœud se forme dans ma gorge. Mon cœur palpite. J'ai peur. J'ose à peine demander si c'est Luc. Alors que je ne veux pas faire de bruit, alors que je retiens ma respiration, je m'entends dire faiblement :

— L-Luc, c'est-c'est toi ?

Pas moyen que je reste ici. Je décide de rentrer dans la pièce que je viens d'ouvrir et je referme rapidement la porte derrière moi. Un vieux verrou de sûreté à bouton permet de fermer la porte de l'intérieur ce que je fais immédiatement.

En me retournant, je constate que je me trouve dans un couloir dont les murs à la peinture grisâtre et écaillée laissent découvrir le plâtre à de multiples endroits. Ici, la lune ne m'éclaire plus, et ma lampe s'affaiblit, elle ne va pas tarder à me lâcher complètement. Bingo, elle s'éteint cette saleté ! J'avance comme je peux, à l'aveuglette en me guidant avec les murs sous mes doigts. Le couloir est plutôt étroit, alors en écartant un peu les bras, j'arrive à toucher les parois de chaque côté. Puis d'un seul coup, je ne sens plus le plâtre sous ma main gauche. J'écarte un peu plus les bras mais rien. En revanche, je sens un truc qui me frôle la main. J'ai le réflexe de fermer les bras, me coller dos contre le mur et me frotter la peau là où je viens d'être frôlé. Je ne vois pas grand-chose mais je peux sentir qu'une sorte de fil de laine colle à mes doigts. Mes yeux ont du mal à s'habituer à l'obscurité et je vois faiblement ce qui m'entoure. Qu'est-ce que j'aimerais être un chat ! Eux au moins, ils voient dans le noir ! Soudain j'ai une idée ! Non mais quel âne je suis ! Un truc peut me procurer de la lumière, au moins quelques secondes, le temps de voir l'environnement où je me trouve. Et ce truc je l'ai dans mon sac justement, et je n'ai même pas pensé à le sortir jusque-là tellement je suis perturbé par tout ce qui se passe depuis qu'on est arrivés ici ! Bon sang, mais bien sûr, mon bon vieux *polaroid*, son flash ! Quel con je fais ! Même si le flash n'éclaire que quelques secondes, je pourrai voir où je me trouve !

J'ouvre mon sac à dos et recherche l'appareil qui doit être tout au fond, sous mon écharpe que j'ai roulée en boule et rangée lorsque nous étions au *Dinner*. J'en profite pour vérifier une dernière fois que ma batterie de lampe n'est pas elle aussi au fond du sac, bien que je sois certain de l'avoir rangée dans la poche avant. Je tâte à l'aveuglette. Mes doigts cognent sur mon appareil photo que je reconnais immédiatement en le touchant, mais aucune batterie de rechange pour ma torche ! Je sors l'appareil de mon sac. Le connaissant par cœur, même dans le noir, j'arrive à trouver immédiatement la touche de prise de vue qui déclenche le flash automatique.

Bien que le flash de l'appareil n'éclaire que deux secondes l'environnement, en prenant plusieurs photos à la suite, je distingue quand même que le couloir s'arrête net. Je me trouve en fait dans une petite pièce où quelques chaises bancales sont posées contre le mur. Mes pieds écrasent les débris d'un vieux pot de plante verte et de la terre qui jonchent le sol. Quant à ce qui me colle aux doigts, je me rends compte que c'est en fait une toile d'araignée. Tu m'étonnes ! Ça doit en être bourré ici. Heureusement que je ne suis pas arachnophobe ! À ma place, Julie se serait barrée en courant ! S'il y a une seule chose dont Julie a vraiment peur, ce sont les araignées : leurs yeux globuleux, leurs pattes velues et leurs grosses toiles qui se collent aux cheveux pendant nos expéditions d'urbex.

En pensant à Julie, qui, je l'espère, va bientôt arriver avec Abden, je souffle un bon coup pour me donner du courage. Je décide de l'appeler pour lui dire que j'ai bougé et que je suis entré dans ce bâtiment. Comme j'ai verrouillé l'accès, il faut que je sois proche de la porte quand ils arriveront.

Zut, ça tombe sur la boîte vocale. Je tente de nouveau, idem ! Alors je laisse un message pour expliquer où je

me trouve et lui demander de me rappeler dès qu'ils seront dans le secteur. En avançant un peu plus au fond de la pièce et en activant encore mon appareil, je me rends compte qu'il y a un autre couloir qui tourne à gauche. Au fond de ce couloir, il y a un escalier. À ma grande surprise, je distingue juste avant les marches, un mince halo lumineux, c'est comme si la lumière sortait d'une pièce dont la porte est entrouverte sur le couloir. C'est étrange, l'électricité de ce bâtiment doit être coupée depuis des dizaines d'années pourtant !

12.

Deely'land, Deely'Dinner

Dimanche 22 septembre 2019, 01 h 44

— Eh flemmard ! Active-toi, les premiers clients arrivent !

— Je fais ce que je peux papa ! Le premier service pourra commencer dans une demi-heure, je te le promets !

— Dans une demi-heure ! Tu te fiches de moi Abden ? Espèce de bon à rien ! Non mais même pas fichu de t'activer en cuisine. Tu sers à rien, tu ne fais que me mettre des bâtons dans les roues ! Tu n'es pas digne d'être mon fils, enfant de putain ! Bâtard ! Dégage de ma cuisine, bon à rien !

Il me cogne encore une fois. Cette ordure qui est soi-disant mon père me bouscule et me cogne pour la énième fois depuis ma naissance. Parfois il me prend l'envie de le cogner moi aussi, de l'étrangler même ! Qu'il se méfie le vieux ! Quand je suis en cuisine, j'ai très souvent un gros couteau dans la main, et bien aiguisé en plus. Il se pourrait qu'un jour, par inadvertance, une lame se plante très près de son cœur. *Pff* son cœur, si tant est qu'il en ait un ce monstre pervers, tiens ! La lame de mon couteau risquerait même de casser et de mourir avant lui en se tordant sur

un cœur aussi dur que de la pierre ! Et dire que je me tape tout son sale boulot pour que dalle ! Même pas il me donnerait un peu d'argent de poche cet égoïste imbu de sa personne ! Il sait pourtant que je veux faire des études vétérinaires, mais son égo le rattrape à chaque fois. J'ai vraiment le sentiment que ce type ressent le besoin de me rabaisser pour mieux se mettre lui-même en avant. « Bon à rien, idiot, gros con, inutile, feignant, flemmard, abruti... », voilà le vocabulaire qu'utilise mon géniteur pour me nommer. Rares sont les fois où il utilise mon prénom. Pourtant moi, je continue à l'appeler papa, comme si ce mot était un cri de désespoir afin de lui faire comprendre que j'éprouve néanmoins un tout petit peu de respect pour lui et que j'aimerais qu'il en éprouve un tout petit peu pour moi.

— C'est que messieurs dames, nous avons un cuisinier hors pair ! Abden, vient là s'il te plaît mon fils !

Connard, pervers ! Le voilà qui fait des minaudeuries à la clientèle maintenant. Ah là, je suis son fils prodigue, je suis sa fierté ! Tu parles ! Et ce soir, à la fermeture du resto, je vais encore me prendre une raclée. Et demain devant les potes, je vais encore devoir justifier un œil au beurre noir. Ce type ne peut pas être mon père. C'est juste impossible. Je ne lui ressemble pas, je suis à l'opposé de ce qu'il est et de ce qu'il représente. En fait vraiment, j'ai envie de le tuer !

Allez, vlan, ça n'a pas loupé ! Après mon service, il me fout la raclée journalière. Même pas il daigne me remercier de toute l'aide que je lui apporte pour que son putain de resto tienne encore debout ! Il me bat, il me cogne comme un taré, me reprochant tous ses malheurs, toute sa mauvaise comptabilité, toutes ses douleurs dans la vie. Même son lumbago est ma faute ! Il m'empoigne par le col de ma chemise, me cloue contre le mur de la cuisine,

m'assène un premier coup de poing sur la pommette, me gifle avec une force inouïe, saisi le premier objet qui lui tombe sous la main, en l'occurrence ce soir une casserole en cuivre, et frappe violemment mon crâne avec cette arme de fortune. Je vacille, je vois flou, je m'étale sur le sol de carrelage glacé de la cuisine du restaurant : « La table du berbère ». Je sens un liquide visqueux dégouliner sur mon visage. Je m'endors, je n'en peux plus de lui, je suis fatigué. Je rêve de le tuer, pour qu'il me fiche la paix, pour qu'il me laisse vivre au lieu de vouloir m'assassiner à petit feu. C'est lui ou moi. C'est certain, je dois passer à l'acte.

*

Je ne sais pas si je dois être rassurée ou si je dois flipper après cette conversation avec Théo. Luc vient lui aussi de disparaître et Théo est maintenant livré à lui-même alors que je suis ici avec un blessé qui, si ça se trouve, va mourir dans mes bras sans que je ne puisse rien faire. Je pose mon téléphone sur le comptoir à côté de mon sac à dos et de ma lampe frontale. Je regarde Abden étalé sur le sol. C'est bizarre, il ne ronfle plus, ça m'inquiète. Tiens, il bouge ! Il ouvre les yeux maintenant, il plie ses genoux et redresse son dos en fixant le sol. Je lui demande si tout va bien mais il ne réagit pas ! Oh là, ça devient flip-pant, il se lève sans avoir l'air de me reconnaître. Ses yeux sont hagards, c'est un peu comme s'il était somnambule tout d'un coup ! Il se dirige derrière le comptoir. Malgré ma tétanie en l'observant se mouvoir tel un macchabée, je souffle un bon coup : Oh là là, Julie, garde ton calme, ne fais rien qui pourrait le perturber ! Sérieux, je me sens si seule et démunie. Pour la première fois de ma vie je suis en situation de réelle panique, je me sens faible. Vraiment ! Moi qui d'habitude rationalise tout, moi qui suis la tête

pensante de la bande, eh bien là, sans eux, juste toute seule face à un Abden dans un étrange état, je panique, je m'affaiblis, j'ai envie de crier, de hurler « au secours ». Mais à quoi ça servirait, personne ne peut m'entendre ! Ça fait déjà cinq bonnes minutes que j'ai eu les dernières nouvelles de Théo, qui ne paraissait pas lui non plus être dans une superbe situation ! Oh zut, qu'est-ce que je fais là ? Je ne sais pas comment réagir, en fait je ne sais pas si je dois bouger ! J'observe Abden, son attitude est de plus en plus bizarre ! Quelques sons incompréhensibles sortent de sa bouche. J'ai l'impression d'être devant un homo-sapiens, ou un néandertalien, pire en fait : devant un zombie. Ses pupilles se dilatent, ses yeux se révulsent. Oh mon dieu, c'est quoi ce délire ? Je suis en train de faire un cauchemar, c'est obligé, je ne suis pas dans la réalité là ! Non, c'est pas possible, je rêve, je dors en fait ! Tout ça n'est que dans mon imagination, je vais me réveiller. « Allez Julie, réveille-toi ! » Je me pince la peau du bras. Je ressens une réelle douleur qui m'oblige à me rendre à l'évidence : non je ne dors pas, tout ceci est bel et bien réel. Alors si tout ceci est bien réel : que dois-je faire ? Dois-je laisser Abden livré à son délire ici, à peine protégé par les murs du *Dinner* ? ou dois-je rejoindre Théo, qui semble lui, bien lucide, mais désemparé par la perte de Luc ?

Voilà qu'Abden paraît chercher un truc sous le comptoir maintenant ! Il ouvre tous les tiroirs. C'est étrange on avait essayé de les ouvrir à notre arrivée, ils étaient verrouillés ! Et voilà maintenant qu'il fait voler quelques couverts en inox qui tombent sur le carrelage, provoquant un fracas assourdissant qui trouble le silence du *Deely'Dinner*. Que cherche-t-il ? Il saisit un objet et le cache derrière son dos. Je n'ai pas eu le temps de voir ce qu'il a dans la main. Ses yeux redeviennent normaux l'espace d'une seconde, mais ils sont rouges, si rouges, injectés de sang.

Il fronce les sourcils et bouge lentement la tête d'un côté et de l'autre, comme s'il ne me reconnaissait pas mais que mon visage lui disait quelque chose. Je distingue des larmes au coin de ses yeux. Soudain ses pupilles se dilatent encore, ses yeux se révulsent de nouveau, il serre les dents si fort que j'ai l'impression que sa mâchoire va exploser. Il grimace et d'un seul coup, une espèce de grognement sauvage sort du fond de sa gorge. Il tend la main droite en l'air, bon sang c'est un couteau qu'il tient, un énorme couteau pointu et bien aiguisé ! Je suis tétanisée. Bouge Julie, cours, ce type va te tuer ! J'ai le réflexe de dire en chuchotant :

— Maman !

Lui me répond en criant :

— Je vais te tuer !

Il essaie de m'asséner un premier coup avec sa lame que j'esquive en me réfugiant derrière notre table. Il se rapproche de moi, il faut que je m'échappe d'ici ! Je cours derrière le comptoir, je glisse sur ces satanées petites cuillères et je tombe sur les genoux. Il se rapproche rapidement de moi, me saisit par l'épaule et me retourne face à lui. Je suis prise, il va me tuer c'est sûr ! Cette fois-ci je hurle de toutes mes forces dans l'espoir que quelqu'un dans ce parc m'entende :

— Mamannnnnnnnnnnnnn !

Mon cri est si fort qu'il résonne longuement entre les murs du *Deely'Dinner*.

13.

Deely'land, Grand-huit

Dimanche 22 septembre 2019, 02 h 03

Ce sont les gouttes glacées de la pluie qui me réveillent maintenant. Après que les gars sont passés sous le grand-huit où je me trouve, je me suis rendormi, hypnotisé par les nuages cachant la lune par intermittence. Je sors à l'instant de ce qui me semble être un cauchemar, mais l'eau glacée et le vent froid qui gonflent mes vêtements me font sentir bien vivant. Tout ceci est réel. Malgré l'étrange situation dans laquelle je me trouve, je constate que j'éprouve à nouveau des sensations, j'arrive à bouger mes membres, je peux sentir la corde qui serre ma taille. Je commence même à éprouver de la douleur : le frottement des cordes imbibées d'eau gelée me brûle la peau. La douleur est si vive que je me mets à grogner :

— Arrrggg, aïe, y'a quelqu'un ? Aidez-moi !

Oh purée, ouf ! Ma voix est revenue, je peux m'entendre ! Alléluia, Dieu existe ! Bon ben mec si tu existes, tu pourrais peut-être m'aider là ? Genre me délier de ce fichu manège, car là je crois que je vais me choper une belle pneumonie à force !

— Eh ! Y'a quelqu'un ?

Je tente désespérément d'appeler au secours mais je dois bien me rendre à l'évidence : personne ne peut m'entendre. Le vent glacial m'empêche de bouger correctement. J'ai beau me dandiner, bouger le dos et gonfler le ventre pour détendre les liens et me libérer, mes efforts se révèlent inutiles face à la résistance de cette maudite corde épaisse et trop serrée.

— Théo, Luc ! Eh les copains je suis là ! Là-haut les gars !

Pff et voilà, maintenant que j'ai de la voix ! Ils sont trop loin pour m'entendre, c'est ballot ça !

La chiasse, tiens ! Mais, au fait, qui est assez tordu pour m'avoir attaché ici ? Je reprends maintenant vraiment mes esprits et je me rends compte que cette situation est juste incroyable. J'ai l'impression d'être un personnage de thriller d'un de ces romans noirs que Théo aime tant. C'est ça, je suis en fait le personnage persécuté d'un auteur en plein délire qui écrit cette scène glauque et surnaturelle en même temps qu'il entre en transe !

— Eh Stephen King, calmos, j'suis pas ton sous-fifre gars !

Ma voix résonne dans un vide total, je pourrais hurler tous les jurons de la terre, me mettre à chanter comme un pied, personne ne m'entendrait. Tiens, j'essaie des fois que :

— « O sole miiiooooooooooooooooooooo... »

Purée, que j'ai une voix de chiotte ! Tous mes amis sont d'accord avec ça : je chante comme une casserole. Même le taré qui m'a attaché ici, je vais le faire flipper grave si je continue à chanter. Il va devenir encore plus fou qu'il ne l'est déjà, le type. Tiens, c'est une idée ! Au moins, ça me tiendra éveillé.

— « O sole miiiooooooooooooooooooooo... »

Crotte, c'est quoi la suite des paroles déjà ? Oh
puis zut ! C'est pas grave :
— « Osolemiioooooooooooooo, lalalaliooooooooo... »

14.

Deely'land, aux abords du Carroussel

Dimanche 22 septembre 2019, 02 h 04

Malgré mes paupières closes, je distingue une grande lumière au-dessus de mon visage. Sa chaleur me brûle les joues et son intensité provoque des flashes jaunes lorsque j'ouvre les yeux. Je ne peux pas bouger, tous mes membres sont paralysés et ma gorge me fait cruellement souffrir. J'arrive tout juste à cligner des paupières et à entendre un curieux bip. Où suis-je ? Je commence vraiment à avoir peur. Je distingue à peine du coin de l'œil une silhouette à côté du lit où je suis allongée. Elle reste silencieuse mais j'ai l'impression qu'elle s'occupe de moi. Que s'est-il passé cette nuit dans ce fichu parc ? Suis-je à l'hôpital ? Je voudrais voir de qui il s'agit mais je n'arrive pas à bouger la tête. Je parviens néanmoins à tourner les yeux vers elle. Ce que je découvre dépasse l'entendement : un homme s'approche de mon visage, mais le sien est recouvert d'un masque de clown en caoutchouc, le genre qu'on trouve dans les magasins de farces et attrapes à la période d'Halloween. Il me soulève délicatement la tête et colle sur ma bouche un masque à oxygène attaché à un élastique qui fait le tour de mon crâne. Je dois rêver. Il a dû se

passer quelque chose cette nuit vers le manège car après avoir perdu les gars, je ne me souviens plus de rien. Peut-être ai-je reçu un coup sur la tête, on m'a anesthésiée pour m'opérer et là je sors du bloc et je me réveille avec des hallucinations ? Oui, ce doit être ça, ça ne peut qu'être ça !

Le gars s'éloigne de moi, je l'entends juste prononcer :

— Fais de beaux rêves Alice ! avec une voix que je ne reconnais pas.

*

Je ne sais pas : dois-je m'engager jusqu'au bout du couloir ou bien rester ici, dans cette vieille salle glauque, le temps d'attendre Julie et Abden ? Ça doit faire déjà vingt bonnes minutes que je poireaute là dans l'obscurité, avec cette même question qui tourne en boucle dans ma tête comme une mauvaise chanson que je voudrais oublier. J'ai arrêté de prendre des photos, la lumière du flash pourrait me faire repérer. J'ai ralenti ma respiration, tentant de provoquer le moins de bruit possible. S'il y a quelqu'un qui cherche à me traquer dans ce bâtiment, deux options : soit je suis déjà repéré et le gars attend que j'avance pour me faire ma fête, soit il guette patiemment mon premier faux pas. J'ai l'image de ce buisson qui a bougé étrangement juste avant que je me réfugie ici. Je ne suis pas totalement dingue, j'ai vu une silhouette en sortir. Elle était rapide, certes, mais c'était vivant j'en suis certain. Il y a quelqu'un ou quelque chose dans ce parc qui nous veut du mal. Ça a commencé avec Abden. Je préfère penser que c'est quelqu'un, car, quelque chose, cela reviendrait à dire que ce parc est hanté, qu'il y a une entité surnaturelle qui nous veut du mal. Non, ça c'est pour Alice ce genre de conneries ! Quoique, je me dis ça pour me rassurer mais

Alice, n'empêche, elle a un truc, elle a surtout vu un truc, vendredi soir chez moi. Et de toute évidence, ça l'a perturbée. Bon sang Alice, j'espère qu'elle va bien. Il y a tellement de mauvaises choses dans sa vie en ce moment ! J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave. Je l'aime bien cette fille. On se connaît depuis notre plus tendre enfance. Je me souviens même de notre rencontre. C'était au « parc aux jeux », juste en bas de ma rue. Elle voulait explorer la cabane suspendue au-dessus du toboggan, et une espèce de gros lard l'empêchait de rentrer et l'avait même poussée. On devait avoir six ou sept ans. Ma réaction ce jour-là : ficher une grande mandale à ce petit con trop gras et sûr de lui. Sa réaction à lui : aller chouiner dans les jupes de sa mère, car je l'avais fait saigner du nez, cet abruti. Je crois qu'à ce moment-là, je me suis pris pour un super-héros, genre Superman, ou Iron-man ? Oui Iron-man plutôt, il est plus dans mon style !

Malgré ses bizarreries, elle et moi, on est un peu comme une sœur et un frère de cœur. On a toujours veillé l'un sur l'autre. C'est drôle, je me rends compte, là, seulement maintenant, qu'elle et moi on n'a rien besoin de se dire pour se comprendre. Tout passe dans le regard, les attitudes. Hormis Nathan, il n'y a qu'avec elle que j'ai cette espèce de « connexion ». Ça me fait flipper d'ailleurs, car avec ses « dons de voyance » ou « dons de sorcière hérités de sa grand-mère », enfin ses dons de je ne sais trop quoi à la *Harry Potter* un peu marabout sur les bords, j'ai la sensation qu'elle est toujours à l'ouest, l'esprit prisonnier de ses mondes fantasmagoriques. Elle est même absente parfois, genre elle est là, son corps est là mais son esprit part dans les méandres d'univers parallèles que je préfère ne pas connaître. J'aime bien Alice, mais elle me fiche carrément les jetons.

Et Nathan, mon poto, mon roc, mon âme sœur, lui aussi a disparu, purée, j'espère qu'il va bien ! Lui, il est encore plus qu'Alice pour moi, ce n'est pas mon frère de cœur mais carrément mon jumeau de cœur. Si je suis un jour en fâcheuse posture, il est capable de se dénoncer à ma place et inversement.

Quant à Luc, le même sang a beau couler dans nos veines, c'est un gland qui me pourrit la vie, le tour de la question est vite fait !

J'entends comme une porte claquer et des bruits de pas, ce qui me fait sursauter et sortir de mes pensées. J'ai le réflexe de me coller contre le mur et de bloquer ma respiration. De toute façon ici, je suis dans le noir total, personne ne peut me voir. En revanche, si je ne fais pas gaffe, on peut m'entendre. Oh purée, ce que j'ai les boules ! Je crois que je vais littéralement me pisser dessus et pourtant j'ai vessie vide, je n'ai pas bu une seule goutte d'eau depuis que je suis dans ces lieux ! Théo, mon gars, reprends-toi, tu as vécu pire que ça lors de l'accident avec Guillaume. Allez, gars tu es fort, vaillant, ose ! Ose aller jeter un œil dans ce satané couloir éclairé !

Je me détache doucement du mur sur lequel j'ai l'impression d'être collé à la glue. Ne pas produire de lumière : je décide de ranger le *polaroïd* dans mon sac le plus discrètement possible. Ne pas produire de son : j'ai déjà mis mon portable en silencieux et je m'efforce toujours de réguler ma respiration au plus juste afin de ne pas émettre de souffle bruyant. Avancer à patte de mouche : j'essaie désespérément de marcher sur la pointe des pieds car sinon, à chaque pas, mes baskets produisent un bruit de grenouille qu'on écrase. Garder les yeux grands ouverts... Ne jamais fermer les yeux ! Je commence à comprendre l'avertissement de Julie. Elle est indéniablement le cerveau du groupe. Si Alice voit des choses que nous ne voyons pas, Julie, elle, a la

faculté de pressentir les événements. Et ça ne vient pas d'un don de truc muche chose à la sauce « sorciers de Poudlard » ou de « Winx club » ! C'est propre à son esprit rationnel au contraire. Ma Julie, que je voudrais être avec toi en ce moment ! D'ailleurs ça fait une éternité que je t'attends ! Abden et toi devriez être là à l'heure qu'il est ! Manquerait plus qu'ils soient aussi en danger ! Oups, là je crois que c'est fait, je sens quelque chose de chaud entre mes cuisses. Je crois bien que c'est parti tout seul tellement j'ai peur. Vu l'odeur, aucun doute, je viens de me faire dessus. Pourvu que je ne me fasse pas repérer juste pour ça !

Bon ben maintenant que ça c'est fait, je n'ai plus besoin de me concentrer sur ma vessie. Oh purée, voilà que j'entends les bruits de pas se rapprocher maintenant ! La personne qui est là dans ce couloir avance dans ma direction ! Garde ton sang-froid Théo. Je me recolle contre le mur. Je retiens ma respiration, et même si je ne devrais pas le faire, c'est plus fort que moi, je ferme les yeux. Ça s'arrête ! Si c'était un de mes amis je pense qu'il ou elle appellerait. Mais là c'est le silence complet, un silence de mort ! Les bruits de pas résonnent de nouveau dans le couloir, mais cette fois ils s'éloignent. Si la personne qui est dans ce couloir a rebroussé chemin, j'imagine qu'elle est maintenant de dos. Oh Théo, un peu de courage garçon ! Allez, doucement, tranquillement, décale-toi jusqu'à l'angle du mur, juste histoire de jeter un coup d'œil. On ne sait jamais, ça pourrait être Luc ou Nathan ou Alice !

En me disant ça, j'exécute machinalement de longs et lents pas en glissant contre le mur. Me voilà à l'angle. J'ose très brièvement regarder.

Mon Dieu, je n'ai pas rêvé ! C'est Guillaume que je viens d'apercevoir en train de monter les escaliers au bout du couloir. Je ne suis pas fou et je suis totalement éveillé,

à moins que ce lieu ne me rende dingue ? Non j'en suis sûr, même en le voyant de dos, c'est Guillaume, il porte son pull gris « col camionneur », celui qu'il avait le soir de l'accident. Il est passé devant la porte d'où sort un halo lumineux qui éclaire légèrement le couloir. Ça n'a duré qu'une fraction de seconde, mais j'en suis certain : je viens de voir mon frangin décédé.

15.

Deely'land, aux abords de l'attraction des cygnes

Dimanche 22 septembre 2019, 02 h 27

Je me trouve maintenant dans le noir total du parc sous une pluie torrentielle qui me glace les os. J'ai réussi à me défaire des griffes d'Abden en le frappant très fort exactement à l'endroit de sa blessure sur la tête grâce à mes deux poings serrés. Ça l'a séché net, il s'est évanoui. J'ai pu me relever et je suis sortie de cette bouche des enfers par la cuisine en courant. Mais dans l'affolement, j'ai laissé mon sac, mon téléphone et ma lampe frontale sur le comptoir. Je n'ai ni moyen de contacter les autres ni lumière pour m'éclairer. Je suis à poil, livrée à moi-même et probablement à la merci d'un psychopathe. Si Abden réussit à se réveiller, il va me chercher c'est sûr ! Quand je pense à ce qu'il vient de se passer : Abden est un gars si gentil pourtant, j'ai eu de la peine de devoir le frapper même s'il me menaçait d'une lame tranchante. Oh, si ça se trouve je l'ai tué ! Ma gorge se serre en pensant à ça. Imagine que je l'ai frappé si fort qu'il soit maintenant dans le coma, entre la vie et la mort ! Mais je n'avais pas le choix, c'était ça ou finir en petits morceaux derrière le comptoir.

Par moments, la lune éclaire un petit peu l'environnement. J'arrive à distinguer d'étranges silhouettes se mouvant au milieu d'une épaisse brume blanche. Ce sont les cygnes, je ne dois pas être très loin des autos où nous étions avec Théo et Abden en début de soirée. Bon sang, cet endroit est clairement à l'opposé de celui où est Théo ! Et dans cette obscurité, sous cette pluie glaciale, j'avoue avoir du mal à me repérer. Ce parc fait plus de vingt hectares au total ! Il faut absolument que je trouve un lieu pour me mettre à l'abri de la pluie. J'arriverai mieux à réfléchir une fois au sec. Je dessine dans ma tête le plan du parc que j'ai étudié sous toutes ses coutures. Les cygnes sont placés au nord, juste au-dessus des autos, entre les autos et la maison hantée. La maison hantée, là-bas au moins je serai à l'abri ! Oh, mais la seule idée de devoir me réfugier là-dedans me fait déjà pleurer. Je n'ai pas le choix. Julie, grande fille, prends ton courage à deux mains et trouve cette fichue baraque !

Je suis au milieu de nulle part, enfin si, au milieu d'un genre de square pareil à celui où nous étions avec Théo et Abden vers les autos. À vrai dire, sous cette nuit noire timidement éclairée par quelques rayons de lune, je trouve le décor identique. Il faut que je me concentre, que je me souvienne du plan que j'ai étudié pendant des jours avant d'être ici. Concentre-toi Julie, le plan montrait en son centre la grande roue. Je tourne la tête en tous sens à sa recherche, j'arrive à deviner le sommet des anneaux de fer à travers la brume. Elle est à ma droite, je suis face aux cygnes ce qui veut dire que derrière moi il y a les autos-tamponneuses et à ma gauche à quelques centaines de mètres doit se trouver cette satanée maison hantée. C'est ça, oui c'est ça, j'en suis sûre et certaine ! Je tourne sur moi-même et me retrouve dos à la grande roue. Je tâte le sol avec mes pieds à la recherche du chemin qui mène à la

baraque des horreurs.

En avançant, j'ouvre grand les yeux et les oreilles. Même si je n'y vois pas clair, au moins le sens de l'ouïe reste fonctionnel. Il est une bonne aide et peut m'alerter d'un potentiel danger. Tout ce que j'entends pour le moment est le bruit des grosses gouttes d'eau qui tombent sur les flaques formées dans les cuvettes de ce fichu chemin abandonné à une végétation dévorante depuis plus de trente ans. Je suis trempée jusqu'aux os, j'ai terriblement froid. Si demain je suis encore vivante, je vais me choper une bonne pneumonie ! Il faut que je trouve rapidement cette attraction de malheur ! Je me mets à courir, d'abord parce que je suis à découvert et donc une proie idéale et puis parce que courir est le seul moyen de me réchauffer un peu.

Là, à cinquante mètres devant moi environ, je distingue ce qui ressemble à une tour de château. Pourvu que ce soit ça ! Je ralentis ma course car je me rends compte que je fais trop de bruit en courant. Mes pieds se jettent dans les flaques d'eau produisant un son bien trop repérable. Je suis essoufflée, on pourrait m'entendre à des kilomètres à la ronde. Je dois rester discrète pourtant, et là dans le genre discrétion, eh bien, je suis aux antipodes. Oh purée, dans quelle galère je suis ! J'approche du bâtiment qui ressemble à une tour. Même de près, je ne distingue pas suffisamment la périphérie des murs. Je décide de longer le bâtiment à la recherche d'un accès. Je démarre mon trajet à partir de la tour sur laquelle il me semble distinguer de fausses fenêtres. L'arrondi du mur s'arrête net et se transforme en un angle droit. Je suis cette nouvelle façade rectiligne du bout des doigts. De nouveau, elle forme un angle. Soudain, j'ai l'impression que sous mes pieds il y a un sol dur qui me semble sec. Je lève la tête et distingue une sorte de préau. En me concentrant un peu plus sur mon

environnement, j'arrive à deviner des rambardes en bois, probablement celles qui servaient à faire la queue devant l'attraction autrefois. Je m'approche du premier poteau de bois situé juste devant moi, puis je suis les rambardes jusqu'à arriver devant un genre de grotte qui doit être l'entrée de l'attraction. Mon Dieu, cet antre ne me donne pas du tout envie d'y mettre les pieds ! Oh là là, qu'est-ce que je fais ? Je m'engage là-dedans ou pas ? Je regarde derrière moi histoire d'être sûre qu'Abden ne m'a pas suivie. Quelle erreur ! Je sens qu'on m'empoigne par le bras. Je n'ai pas le temps de crier qu'une main vient me bâillonner. L'individu me serre immédiatement contre lui en me tenant fermement les bras. Tout ça vient de se passer en une fraction de seconde. Mes yeux s'ouvrent en grand, je suis terrifiée, je sens un picotement dans mon cou, je n'arrive plus à bouger, je n'arrive plus à respirer, mes paupières se ferment malgré moi, un sifflement assourdissant retentit dans mes oreilles, ma tête tourne, je m'endors.

16.

Deely'land, Grand-huit

Dimanche 22 septembre 2019, 02 h 42

La pluie s'arrête enfin. Peut-être que louer le soleil en chantant a fait fuir ce gros nuage pourri ? Chanter faux sous la pluie l'a fait dégager, un truc bon à savoir, tiens ! Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il peut être, toujours est-il qu'on est encore loin du jour, et j'ai beau l'avoir appelé, le soleil semble à des années-lumière de montrer ses premiers rayons. Mais au moins, la lune éclaire suffisamment l'environnement maintenant pour que je voie ce qu'il y a autour de moi.

Je suis trempé de la tête aux pieds et cette fichue pluie glacée a fait gonfler les cordes qui entourent ma taille, ce qui me provoque d'horribles brûlures. Cependant, j'arrive maintenant à bouger tous mes membres. J'ai l'impression d'être un super-héros en fâcheuse posture, comme dans un de ces films blockbuster américains. Sauf que je suis loin d'être un Spiderman en herbe. Le vide me fait peur depuis toujours, et je ne sais vraiment pas comment je vais pouvoir me sortir de là sans super-pouvoirs.

Tiens ! Je distingue une silhouette là, en bas, qui se rapproche. On dirait Abden ! Oui, c'est bien lui, c'est

Abden. Oh la vache, sa tête est ensanglantée et... bon sang... c'est quoi ce truc brillant qu'il a dans la main ? J'y crois pas, c'est un couteau aussi grand que son bras. En fait, ce n'est pas dans un film de super-héros que je suis, mais bien dans un film d'horreur ! L'apparence d'Abden et sa démarche de zombie me font penser à un vieux film que j'ai vu chez Théo un jour. Je me souviens vaguement qu'il s'agissait d'un gars qui tuait une femme sous la douche en lui infligeant des coups de couteau à maintes reprises. Qu'est-ce qu'il fout avec ce truc dans les mains ? Il a pété un câble ou quoi ? Purée, j'espère qu'il n'a fait aucun mal aux autres ! Reste calme Nat, surtout qu'il ne te remarque pas. Attends qu'il parte plus loin pour tenter de te détacher.

Ça y est, il vient de prendre la direction du carrousel. Il s'éloigne, ouf ! Je tire sur cette maudite corde qui me bouffe les chairs afin de la desserrer. Yes ! Bien que cette saloperie de corde soit gorgée d'eau, j'arrive enfin à la faire glisser sous mes fesses, Dieu existe ! Oh purée, j'ai la tête qui tourne rien qu'à regarder sur le côté. Je dois être à facilement douze mètres au-dessus du sol ! Comment je vais m'en sortir sans glisser et risquer de chuter ? Mais faut que je sois courageux là ! Il se passe quelque chose de vraiment pas normal cette nuit, un truc suffisamment grave pour que je dégage vite de ces rails, que je regagne la terre ferme et que je retrouve mes amis. Un taré m'a attaché ici, Abden court après je ne sais trop qui, armé d'un couteau et quant aux autres, Dieu seul sait ce qui leur est arrivé !

J'arrive maintenant à faire glisser la corde en me cambrant et en serrant les fesses. J'essaie de m'asseoir en concentrant mon regard sur mes pieds afin de ne pas voir le vide qui m'entoure. Je souffle un bon coup. Je redresse la tête et je regarde la lune qui semble être ma seule amie

cette nuit. Allez, courage, tu vas sortir de là en vie, gars ! La corde me serre un peu moins maintenant. J'arrive à la faire glisser sur mes jambes et sous mes pieds sans geste brusque qui pourrait me faire basculer. Ça y est, je suis libéré de cette cochonnerie de corde, mais pas de la hauteur. Il faut maintenant arriver à descendre de là sans tomber. Deux possibilités s'offrent à moi. La première : je glisse doucement sur les fesses afin de descendre un peu plus bas en face de moi jusqu'à la première voiture du grand-huit. La deuxième : je me retourne à quatre pattes et je descends en m'accrochant à la structure qui tient les rails, j'irai plus vite. Sauf que rien que de penser à me retourner face au vide, je crains le pire et puis ces maudits barreaux de fer sont trempés et hyper glissants. Bon, j'opte pour la première solution, en tout cas pour le moment, histoire d'atteindre les premiers sièges de la voiture. Galère, il recommence à pleuvoir, fait chier !

17.

Deely'land, aux abords du Carroussel

Dimanche 22 septembre 2019, 03 h 10

Je suis vivant, toujours bel et bien en vie. Cependant, je voudrais presque ne pas l'être, en tout cas être juste endormi et réaliser en me réveillant que tout ce que je viens de vivre est un mauvais rêve. J'ai finalement pris mon courage à deux mains. Après que la silhouette ressemblant à Guillaume a disparu dans l'angle des escaliers, j'ai décidé d'avancer, la boule au ventre, dans le couloir jusqu'au seuil d'où provient le halo lumineux. Je ne sais pas exactement combien de temps je suis resté prostré dans cette salle d'attente avant de me décider à bouger. Toujours est-il que maintenant je me trouve à mi-parcours dans ce couloir à peine éclairé et j'appréhende de découvrir ce qu'il y a dans cette pièce au fond à gauche. J'avance en fixant les marches de l'escalier du fond du couloir. Cet escalier qu'a pris ce gars, ce « je ne sais trop quoi » qui veut se faire passer pour Guillaume, histoire de me ficher la trouille. Ben oui, il vaut mieux être rationnel dans ce genre de situation déconcertante et totalement folle, ce ne pouvait pas être Guillaume, mon frère est mort et enterré. En revanche, c'est forcément quelqu'un qui nous connaît, ainsi

que mon passé et ma famille.

J'accélère le pas, je ne veux pas me retrouver face au taré qui se prend pour Guillaume. À ma grande stupeur, j'entends des bips. Je me demande d'abord si ces sons ne sont pas le produit de mon imagination après ce que je viens de voir ici. Mais non, j'entends bien ces bips. La vache, ce son issu d'une machine quelconque, aussi précis qu'un métronome, me rappelle mon séjour à l'hôpital après l'accident. C'est exactement le même, un bip régulier identique à celui de l'appareil qui était branché sur mon torse pour surveiller les battements de mon cœur.

J'arrive à l'embrasure de la porte de la salle éclairée. La porte est entrouverte, je la pousse timidement. Le halo lumineux qui en sort devient plus vif et m'éblouit immédiatement les yeux. Je vois flou, des flashes orange me troublent la vue. Je me frotte les yeux et quand j'arrive à y voir un peu plus clair, je me rends compte que je me trouve dans une pièce éclairée par un plafonnier en néons. À peine ai-je le temps de reprendre mes esprits et toute mon acuité visuelle que je découvre Alice allongée sur un lit d'hôpital et branchée à tout un tas d'appareils de surveillance médicale. Il y a deux autres lits vides de part et d'autre du sien et encore un autre qui lui fait face.

Il me semble qu'elle est endormie. Des tuyaux sortent de son nez. Une poche d'un liquide quelconque est accrochée à une tringle sur le côté droit du lit. Le tuyau qui en sort va jusqu'à son poignet où un cathéter est planté. Elle porte également un masque transparent, il me semble que c'est un masque à oxygène. Mon Dieu ! Alice, j'espère qu'elle va bien ! Tout un tas de questions fusent dans mon esprit : comment est-elle arrivée ici ? Qui l'a branchée à ces machines ? Que se passe-t-il dans ce parc des enfers ? Qui nous veut du mal ? Pas le temps de tergiverser ni de réfléchir aux réponses, je dois sortir Alice de là,

elle est en danger, nous sommes tous en danger, maintenant c'est une certitude.

Alice est là devant moi, inconsciente, perfusée avec je ne sais trop quels médicaments ou drogues, je dois débrancher tout cet attirail médical et qu'on déguerpisse ! Va savoir ce que ceux qui l'ont amenée ici lui injectent dans les veines !

Immédiatement, j'ai le réflexe de lui toucher le front et de l'appeler mais je n'ose pas enlever son masque de peur qu'il lui soit vital :

— Alice, Alice, réveille-toi, par pitié !

Oh purée, je ne sais pas si c'est la peur, la crainte d'un malheur sur la vie d'Alice ou l'extrême frustration que j'éprouve, mais je viens de prononcer cette phrase sans aucun bégaiement !

Elle ouvre les yeux d'un seul coup et panique. De légers gémissements sortent de sa bouche mais sont assourdis par ces satanés tuyaux et le masque qui l'encombrent. Ses yeux se révulsent puis reviennent à la normale. Elle me fixe avec terreur. J'ai beau lui demander de bouger, elle reste pétrifiée. C'est comme si elle comprenait ce que je dis mais que son corps était totalement léthargique, incapable de produire le moindre mouvement.

— Alice, bouge, s'il te plaît ! Faut qu'on dégage de là !

Bon sang, il faut qu'elle bouge ! Si l'autre taré déguisé en Guillaume revient ici, on est morts ! Ou alors je risque de finir comme elle, en état végétatif.

Alice continue de me fixer avec une grande peur au fond du regard. Oh mon Dieu ! En fait non, ce n'est pas moi qu'elle fixe, elle regarde par-dessus mon épaule comme le vendredi soir où elle a vu un truc qu'elle n'a pas voulu me dire. J'insiste encore pour qu'elle réagisse et je décide de lui enlever son masque à oxygène. Je m'approche d'elle

et défais l'appareil pour lui libérer la bouche, elle se met à crier comme une folle. Je la regarde dans les yeux, cette fois-ci je distingue clairement dans le miroir de sa rétine un visage de clown monstrueux. Je me retourne immédiatement, l'homme déguisé en Guillaume me fait face. Je ne vois pas son visage dissimulé derrière un déguisement de Ça. Je saisis le premier objet qui me tombe sous la main, c'est un barreau en fer tellement usé qu'il ne tient plus au lit. Puis je lui assène un grand coup sur la mâchoire, lui faisant voler son masque en caoutchouc. Le type tombe par terre à la renverse. Je n'ai pas le temps de voir son visage, il ramasse son masque et déguerpit illico. Je me jette au chevet d'Alice, je décide de lui retirer son cathéter et j'arrache les tuyaux qu'elle a dans le nez. Elle n'arrive pas à se lever seule. Je la porte dans mes bras et cours à toute pompe dans le couloir en direction de la sortie. Il faut à tout prix qu'on s'éloigne d'ici. Il faut impérativement qu'on retrouve les autres. Nous sommes en danger, un psychopathe nous veut du mal, et il semble bien nous connaître.

J'arrive devant la porte d'entrée du bâtiment que j'avais pris soin de verrouiller. Je pose Alice délicatement sur le sol et frappe comme un dingue sur le loquet rouillé qui prend trop de temps à s'ouvrir à mon goût. J'arrive à pousser cette cochonnerie, je donne un coup de pied pour ouvrir la porte. Le préau semble désert. Une pluie torrentielle s'abat sur les plaques de tôle qui couvrent les anciens sanitaires provoquant un bruit assourdissant. Je prends Alice dans mes bras et décide de déguerpir le plus loin possible de là, malgré la pluie.

18.

Deely'land, Maison hantée

Dimanche 22 septembre 2019, 03 h 47

C'est étrange comme sensation, j'entends de curieux bruits inquiétants, ça ressemble à des chuchotements. Pourtant je me sens bien, comme sur un petit nuage. C'est comme si j'étais en train de voler ou d'être comme un bébé bercé dans des bras bienveillants. Ma tête tourne légèrement ce qui provoque en moi une impression de détente incroyable. Je ne sais pas si je dors ou si je suis réveillée. C'est un peu flou mais après ce que je viens de vivre, j'ai vraiment envie de me laisser aller et de savourer ce moment d'intense bien-être.

Mon euphorie se dissipe peu à peu. J'ouvre les yeux, je suis installée dans un fauteuil dont les accoudoirs ressemblent à des os humains. J'arrive à peine à distinguer ce qui m'entoure. Je suis dans une pièce exiguë faiblement éclairée par quelques bougies. Au moins je ne suis plus sous la pluie, mais je n'ai aucun souvenir de la manière dont je suis arrivée là. Je me rappelle vaguement m'être retrouvée devant la maison hantée dans l'espoir de me mettre à l'abri et de me cacher d'Abden, mais je ne comprends pas comment j'ai réussi à y entrer. J'essaie de me lever pour trouver

une sortie, mais je suis paralysée et dans cette obscurité je ne vois aucune porte. Je perçois tout ce qui se passe autour de moi sans pouvoir bouger le petit doigt : les flammes des bougies qui vacillent, l'odeur de la cire, les chuchotements incompréhensibles qui envahissent la pièce, des halos de brume blanche qui dansent autour de moi, c'est flippant !

Et si c'était Abden qui m'avait conduite ici ? Oh, bon sang ! S'il est là, va savoir ce qu'il est capable de me faire ! Non, ce ne peut pas être lui ! Abden était dans un état second, lui aussi doit être victime de ce qu'un individu foldingue est en train de nous faire subir à tous.

Récapitulons ! Nous sommes arrivés dans ce parc à la tombée de la nuit. Nous nous sommes réfugiés dans le *Deely'Dinner* puis nous nous sommes séparés. Abden, Théo et moi vers les autos, Alice, Nat et Luc à côté du grand-huit. Abden disparaît et reçoit un coup sur la tête. Déjà, il y a forcément une tierce personne ici qui nous veut du mal ! On retourne au *Deely'Dinner*, on retrouve Luc mais il vient de perdre Alice et Nathan. Roo ma tête, ça tourne encore, j'ai vraiment du mal à me concentrer ! Pourtant il le faut si je veux sortir d'ici et retrouver les autres.

Bon la dernière personne dont j'ai eu des nouvelles c'est Théo, il était vers le carrousel. Zut, c'est à l'opposé de l'endroit où je me trouve ! Il venait de perdre Luc de vue. Il est lui aussi livré à lui-même. On semble tous livrés à nous même cette nuit ! Bon sang, pourvu que Théo ait retrouvé tout le monde et qu'Abden ne les trouve pas !

Je dois réussir à bouger. Je commence à sentir une douleur dans le cou, c'est étrange. J'arrive à remuer un peu plus mais mes jambes sont lourdes et vacillent quand je tente de me lever. Je tombe sur les genoux devant le fauteuil. Maintenant que je suis face à lui, je découvre une tête de mort en haut du dossier. Tout le fauteuil a la forme

d'un squelette humain, probablement en plâtre ou en plastique mais plutôt bien imité. L'assise et le dossier sont en velours rouge mais toute la structure est en faux os. Le dossier est entouré par les clavicules, les omoplates et les côtes comme s'ils étaient élargis autour d'un ventre rouge sang. Les accoudoirs sont des radius, cubitus, humérus terminés par des phalanges. Les pieds, eux, sont faits de quatre tibias terminés aussi par des phalanges. Le squelette est difforme. C'en est écœurant plus que flippant !

La douleur dans mon cou devient plus intense. J'arrive à me redresser en prenant appui sur l'assise du fauteuil. Ce ne sont pas quelques os en plastique qui vont me faire peur ! En me hissant grâce aux accoudoirs, j'arrive maintenant à me tenir debout. Je tente de marcher, j'ai du mal à soulever les pieds alors je les fais glisser. Je me déplace lentement derrière le fauteuil afin de trouver le mur. Si je le longe, j'arriverai à trouver la sortie de la pièce. Je tâte le mur à la recherche d'une porte. À peine ai-je fait deux mètres que ma main gauche heurte ce qui semble être une poignée ronde. Je la tourne dans un sens puis dans l'autre, mais la porte est verrouillée. Je suis coincée ici, à la merci de je ne sais trop quel fou qui joue avec nos nerfs. Je retente désespérément d'ouvrir cette maudite porte. Malgré mon déséquilibre, je frappe dessus comme une folle, je hurle des jurons, et d'un seul coup, alors que je viens de tomber à genoux devant elle, la porte s'ouvre brusquement sur une pièce remplie de miroirs.

19.

Deely'land, Grand huit

Dimanche 22 septembre 2019, 04 h 10

J'ai réussi à descendre jusqu'à la première voiture de cette maudite attraction malgré la pluie. Je dois être maintenant à environ huit ou dix mètres de hauteur. Je ne sais pas combien de temps ça m'a pris, mais j'ai l'impression que cela fait une éternité. Je me suis bien fait peur car j'ai failli basculer dans le vide juste au moment d'escalader la tête de serpent monstrueuse qui domine l'avant du véhicule. Enfin au moins maintenant, je me sens un peu plus en sécurité, même si cette voiture est franchement bancal, elle semble tenir depuis des années sur ces rails.

Mon objectif maintenant est de passer de voiture en voiture pour descendre un peu plus. J'en compte six avec chacune deux rangées de sièges. Si j'arrive à atteindre la dernière, je me retrouverai à seulement trois mètres de hauteur environ, il me sera donc plus facile de terminer ma descente et de sauter. Je me félicite à l'avance de cet exploit ! Quand je raconterai ça aux autres, ils vont halluciner !

Je parviens à passer de la première voiture à la deuxième malgré un angle vertical abrupt. J'avance plus rapidement

maintenant. Allez, j'y suis presque ! Arrivé aux premiers sièges de la troisième, j'entends des bruits de pas et la voix de Théo :

— Allez A-Alice, il faut re-trouver les autres !

Théo porte Alice à califourchon sur son dos. Bien qu'elle ait l'air mal en point, quel soulagement de les voir en vie !

Immédiatement je les appelle :

— Eh ! Théo, Alice ! C'est Nat, là-haut !

Théo lève la tête ; Il plisse les yeux en me cherchant. Puis il les écarquille en grand, ça y est je crois qu'il m'aperçoit.

D'étonnement, il ouvre grand la bouche puis il me demande :

— Co-comment tu-tu es... tu es arrivé là Nat ?

Tout en accélérant ma descente, je lui réponds avec un sourire de soulagement :

— Et toi, comment tu te retrouves avec une Alice comateuse sur le dos ?

Je suis maintenant sur la dernière voiture. Voir mes amis en vie vient de m'encourager à vite les retrouver. Je dois être à un peu moins de trois mètres du sol. Je souffle un bon coup pour me donner du courage et saute sur un talus. Malgré une mauvaise réception avec un coup sur le bras gauche qui me fait horriblement souffrir, je me relève et bondis vers eux.

Maintenant que je suis près d'eux, je m'inquiète de voir Alice toute blanche et dans les vapes. Je m'enquiers alors de son état :

— Alice qu'est-ce qu'elle a, où l'as-tu trouvée ?

En s'efforçant de redresser Alice sur son dos il m'explique :

— C'est-c'est une lon... c'est une longue histoire. Il faut... il faut retourner au *Dinner* ! J'ai peur que... j'ai

peur que Julie et Abden soient... soient en danger !

Tout un tas de questions me brûle les lèvres. Avec l'espoir que Théo puisse me donner des réponses, je lui demande :

— Il se passe quoi ici, sérieux ? Abden je l'ai vu plus tôt passer sous le grand-huit ! Il avait la tête ensanglantée et tenait un couteau bien pointu et long comme son bras ! Et Luc, où est-il ?

— A-attends, tu as... tu as vu Ab-Abden ? Il n'était pas avec Ju-Julie ?

Tout en avançant à pas rapide en direction du *Deely'Dinner*, nous continuons à échanger ce que chacun a vu durant la nuit.

— Non il était seul, il avait l'air paumé, il m'a foutu les jetons, t'aurais dit un zombie !

— Il faut vite re-retrouver Julie et Luc, il-il y a un type déguisé en... déguisé en Guillaume qui nous poursuit.

J'hallucine carrément là ! Un type déguisé en Guillaume, Abden qui devient fou, Alice comateuse, Luc et Julie perdus dans ce maudit parc ! À vrai dire, je ne sais pas par quel bout commencer à réfléchir !

J'interroge encore Théo :

— Et Abden, on en fait quoi ? S'il traîne avec un couteau, il est probable qu'il soit de mèche avec ce type dont tu parles ! Sérieux, déguisé en Guillaume ? C'est quoi ce bordel ? Et Luc, t'es sûr que c'est pas Luc et Abden qui nous font une énorme blague de mauvais goût ?

Théo me regarde avec des yeux inquiets puis il me fixe comme si je venais de dire une ânerie. Il n'a rien besoin de me dire, j'ai compris et je poursuis :

— T'as raison, je vois mal ton frangin et Abden faire un truc pareil, j'ai failli mourir en descendant de là-haut et Alice n'a vraiment pas l'air bien. Alors si ce ne sont pas eux, ça veut dire que nous sommes tous les six en

danger, à la merci d'un taré. Faut pas traîner ! Retrouvons déjà Julie.

Nous arrivons devant le *Deely'Dinner*. J'entre le premier et appelle Julie. Aucune réponse. Son sac est posé sur le comptoir mais elle n'est pas là. Je décide d'aller vérifier dans la pièce que je viens de remarquer à l'arrière. En avançant, je constate que je marche sur un tas de couverts qui jonchent le sol dans une mare de sang. J'appelle Théo qui est en train d'allonger Alice sur un banc le long de la table.

— Eh Théo ! Julie n'est pas là, mais... ! J'hésite à lui décrire la scène à mes pieds, alors je préfère lui annoncer : C'est pas beau à voir ! Théo, panique pas surtout, c'est peut-être juste le sang d'Abden ! Et Abden, on sait qu'il traîne dans le parc, la tête ensanglantée.

Théo s'approche de la flaque de sang puis me regarde inquiet avant de prononcer avec stupeur :

— Et-et a-avec un cou... avec un couteau !

Nous entendons Alice gémir, nous retournons vite à ses côtés. Elle semble se réveiller.

— Où suis-je ?

Elle nous regarde ahurie :

— Théo, Nat ? Que se passe-t-il ?

Pressé de savoir ce qui lui est arrivé je lui demande :

— De quoi te souviens-tu Alice ?

Malgré une grande difficulté à parler, elle essaie de nous expliquer :

— Je te donnais la main et l'instant d'après tu as disparu ! Luc aussi et cette musique, le manège, ça a commencé à tourner et... et Guillaume, les draps, et l'hôpital, un gars qui m'a mis un masque sur la bouche et Théo et le clown ! Seigneur, qui est ce clown ?

Tout ce qu'elle essaie de nous expliquer est un peu comme un Picasso que je tenterais de décrire en cours

d'Arts plastiques, autant dire du charabia.

En l'aidant à se relever et à tenir debout, je lui réponds :

— On ne sait pas, Alice. Mais ce dont on est à peu près sûrs maintenant, c'est qu'il ne nous veut pas du bien ! Il faut qu'on retrouve les autres et qu'on se tire d'ici au plus vite. Tu te sens capable de marcher maintenant ?

Elle me répond :

— Oui, je crois !

Elle prend un instant pour trouver son équilibre puis nous demande :

— Et Julie, Luc et Abden, où sont-ils passés ?

— Ça, on n'en sait rien non plus. Déjà, c'est Julie qu'il faut retrouver en premier. Elle est très certainement en danger. Entre le taré qui nous poursuit et Abden qui semble avoir pété un câble, il faut à tout prix la retrouver avant eux. Théo, tu as une idée de l'endroit où Julie aurait pu se réfugier ?

Il saisit le sac de Julie et en sort le plan du parc qu'il déplie sur la table. En montrant les lieux avec son index il nous explique :

— Nous-nous étions du-du côté du carrousel et pas-pas de trace de Julie. Le seul bâ-bâtiment fermé où-où elle a pu-pu aller c'est-c'est...

Je le coupe immédiatement lorsqu'il montre la silhouette de fantôme sur la carte :

— La maison hantée, tout à l'ouest du parc. Très bien, allons-y alors ! On reste ensemble et bien groupés dorénavant. Hors de question de nous séparer quoi qu'il arrive !

20.

Deely'land, Maison hantée

Dimanche 22 septembre 2019, 04 h 56

Cet endroit est un vrai labyrinthe composé exclusivement de miroirs. À chaque fois que je crois avoir trouvé la sortie, une autre grande glace me bloque le passage. Par moment je me vois immense, l'instant d'après je suis toute petite, puis en trois exemplaires, d'autres fois en une infinité de Julie et même par moments, je ne distingue plus mon reflet. Enfin au moins maintenant, j'ai retrouvé mes esprits et la faculté de marcher sans que mes jambes ne tremblent à chaque pas. Je n'ai aucune notion de l'heure qu'il peut bien être. Je suis coincée ici, allez, probablement depuis une bonne heure, deux ou même plus ! Mais surtout, je m'inquiète pour les autres. Comment vont-ils ? Arriveront-ils à me retrouver ici ? Décidément cet urbex est le pire qu'on aura fait, si on sort de cet endroit un jour ! Si les autres sont encore en vie d'ailleurs ! Impossible de le savoir ! Si ça se trouve, Abden les a tous retrouvés et trucidés un à un ! Oh Julie, enlève-toi ces idées de la tête et trouve une solution pour dégager de là, bon sang !

Je commence à désespérer. Parmi la multitude de Julie autour de moi, je saisis du regard un reflet en particulier.

Je me fixe, les yeux dans les yeux. C'est un combat entre la Julie réelle et la Julie d'un monde parallèle. La Julie qui veut s'en sortir et celle qui est coincée ici. La Julie de chair et d'os qui veut à tout prix revoir sa famille, ses amis, son reflet éphémère et infini qui semble ne pas vouloir quitter cet endroit. Je suis épuisée, épuisée de marcher et de réfléchir en vain. Je décide de m'asseoir un moment par terre et de fermer les yeux. Tous ces reflets de moi-même me rendent folle.

Soudain je perçois le bruit d'une porte qui claque. J'essaie de me concentrer sur la direction d'où vient ce son, car si je trouve d'où il provient, je trouve la sortie de cette maison de dingue.

— Ju-Julie ! Julie !

Seigneur, je ne rêve pas, c'est bien la voix de Théo que j'entends ? Non, encore une hallucination, c'est dans mon esprit, c'est certain ! Je replonge la tête entre mes genoux. Je ne veux plus rien voir ni entendre, je deviens assurément folle.

*

Nat, Alice et moi venons d'arriver à la maison hantée. Après avoir trouvé l'accès par une espèce de grotte lugubre à peine éclairée par deux torches, nous sommes passés dans trois pièces illuminées de quelques bougies. On a eu l'impression de visiter un château de film d'horreur : des toiles d'araignées géantes accrochées aux plafonds et aux murs où les fausses et les vraies se confondent, des squelettes humains, des mannequins déguisés en mariés dont les costumes sont tachés de sang, des cercueils, des peintures de vampires et de sorcières sur le bûcher, des haches et autres épées et pieux ensanglantés... Si ma Julie est ici, elle doit paniquer, ce genre d'endroit bourré de toiles

d'araignée doit la faire flipper grave. Un truc curieux en tout cas, ce sont ces bougies et torches dont les flammes vacillent à notre passage. On s'est tout de suite posé la question de qui aurait pu les allumer et nous sommes tous tombés d'accord sur le fait que ça doit être le dingue déguisé en « Guillaume-clown Ça ». Mais j'ai beau tourner le truc dans ma tête, je n'arrive pas à comprendre comment un seul type peut avoir en l'espace de quelques heures : frappé la tête d'Abden au point de le rendre dingue, attaché Nat tout en haut du grand-huit, enlevé et drogué Alice, probablement enlevé Luc et le retenir prisonnier quelque part dans le parc... Non un gars tout seul ne peut pas courir aussi vite, ne peut pas être à deux endroits à la fois ! Ils sont forcément plusieurs ! Dans tous les cas, la priorité est de retrouver Julie.

J'appelle Julie mais je n'ai aucune réponse. Si elle est là, elle doit être en panique. Mais nous n'osons pas trop avancer de peur de nous séparer et de nous perdre.

Je me retourne, bingo ! J'ai déjà perdu Nat et Alice, et merde !

— Nat, A-Alice ?

Pas de réponse. Me reste plus qu'à avancer dans ce labyrinthe des enfers pour tous les retrouver. Oh purée, c'est un truc de dingue, je vois mon reflet en une multitude d'exemplaires. Là derrière moi, ou devant moi, j'ai vu passer quelqu'un.

— Nat, c'est-c'est toi ?

Toujours aucune réponse, et la silhouette repasse rapidement entre les miroirs sans que j'arrive à distinguer de qui il s'agit, ni la direction qu'elle prend. Eh zut ! Ça y est je suis paumé, coincé dans ce trou à rats, incapable de trouver la sortie. Je me regarde dans le miroir le plus proche et j'essaie de me concentrer. Je regarde ensuite le miroir qui est à ma gauche et je constate que mon reflet n'y

apparaît pas, le délire total ! Soudain, j'aperçois du coin de l'œil dans ce miroir le reflet de « Guillaume-clown Ça », puis il disparaît. Et là je flippe, car malgré le coup que je lui ai donné à la mâchoire, il a réussi à nous retrouver. Et voilà que nous sommes tous les quatre piégés ici et à sa merci, si tant est que Julie soit ici elle aussi. Manquerait plus qu'Abden soit là également, avec son long couteau ! Purée, j'espère que Luc n'est pas prisonnier et qu'il va nous retrouver et nous sortir de là ! Je regarde de nouveau mes multiples reflets dans le miroir me faisant face, en essayant de déterminer combien de ces fichues glaces sont autour de moi et où se trouvent les passages entre chacune d'elles. Je reste attentif au cas où le taré de « Guillaume-clown Ça » apparaîtrait de nouveau. Là, je l'aperçois de dos cette fois et il disparaît encore. Je ferme les yeux, tentant de me remémorer par où je suis entré. Quand j'ouvre les yeux, j'ai la stupeur de découvrir non pas le reflet de « Guillaume-clown Ça », mais bien celui de mon frangin décédé. Le visage de Guillaume me fixe à travers la glace, il me sourit, mais son sourire est inquiétant. De toute façon c'est anormal de voir le reflet de mon frangin mort au-dessus de mon épaule. Je perds la boule, ça n'est pas possible autrement ! C'est une hallucination, c'est obligé ! Je ferme les yeux une demi-seconde pour reprendre mes esprits puis les ouvre. Le reflet de Guillaume vient de disparaître.

*

C'est étrange et grave flippant. Nous venons d'entrer dans cette salle remplie d'énormes glaces, Théo était juste devant moi, je pouvais voir nos reflets à tous les deux dans le premier miroir qui me fait face. J'ai tourné la tête un instant pour m'assurer qu'Alice nous suivait bien et

lorsque j'ai retourné la tête dans l'autre sens, Théo avait disparu.

— C'est quoi ce délire, Alice ?

Constatant qu'elle ne répond pas, je me tourne vers elle de nouveau. Elle aussi vient de s'envoler. C'est invraisemblable ! J'ai comme l'impression que la nuit va être encore longue. Peut-être devrais-je recommencer à appeler le soleil en chantant ? Ben tiens, au moins si je chante sans m'arrêter, ils vont tous sûrement m'entendre et me dire d'arrêter de leur casser les oreilles !

— O sole mioooo ! Alice, Théo, eh vous êtes où sérieux ?

*

J'étais juste derrière eux, mais mon regard s'est arrêté une fraction de seconde sur mon reflet dans le miroir. Ils ont dû avancer d'un pas, car quand j'ai retourné la tête dans leur direction, ils avaient disparu tous les deux. Me voilà maintenant livrée à moi-même au milieu d'une multitude d'Alice qui paraissent me demander de les suivre chacune à leur tour. Alice de gauche me fait signe avec la main, elle me demande de la rejoindre. Celle de droite semble me crier quelque chose mais je n'entends absolument rien. Dans un autre miroir, c'est une Alice installée dans le jardin de la maison familiale de Montagnin en train de siroter son jus d'orange à côté des draps blancs étendus sur le fil à linge. Puis, maintenant c'est le reflet de ma mère que je vois dans les miroirs. Ma mère tantôt bien portante et joyeuse, comme autrefois, tantôt chauve, perfusée et en chemise d'hôpital, le visage anémié. J'essaie de rationaliser ce que je suis en train de vivre. Avec mes visions envahissantes, qui me bouffent le cerveau, cette satanée faculté issue de ce don de ma grand-mère dont je me

passerais volontiers, parfois, je n'arrive pas à faire la distinction entre ces visions et la réalité. Et puis, il y a encore quelques heures ou minutes, j'étais dans la maison de campagne de ma grand-mère à Montagnin, avec le fantôme de Guillaume qui tentait de me prévenir. L'instant d'après, j'étais dans un lit d'hôpital en train d'halluciner et maintenant, au milieu d'un labyrinthe de glaces qui me renvoient les reflets de mes propres peurs. Comment distinguer le vrai du faux ? Le réel de l'irréel ? Le réel du surnaturel ? Non Alice, tout ça est dans ton esprit. Tu as eu un choc sur la tête, on t'a opérée et tu es en salle de réveil. Ton cerveau est encore plein des produits toxiques de l'anesthésie. Il faut juste que ça se dissipe. Tu vas te réveiller. Maman et Jessica seront à ton chevet et tout va bien se passer !

Je décide néanmoins de continuer à avancer dans ce rêve étrange, en me confortant dans l'idée que justement : ce n'est qu'un rêve qui semble réel comme tant d'autres que je fais toutes les nuits. Avec un petit doute tout de même en me disant que ça ne coûte rien si c'est vraiment dans ma tête, j'appelle les autres :

— Nat ? Julie ? Théo ? Eh oh ! Vous êtes là ?

Soudain j'entends la voix lointaine de Théo :

— Ju-Julie ! Julie !

Je crie plus fort :

— Théo ? C'est moi, Alice.

Pas de réponse. Après quelques secondes cependant c'est la voix de Nat que j'entends. Il chante, c'est trop bizarre !

— O sole mioooo ! Alice, Théo, eh vous êtes où, sérieux ?

— Nat ! Nat, c'est toi ? Par ici !

J'espère l'appeler assez fort pour qu'il m'entende. Au moins si je retrouve Nat, et si on reste scotchés l'un à

l'autre, nous arriverons plus facilement à trouver Théo et avec un peu de chance Julie.

*

Je n'ai pas rêvé, c'est bien Alice que je viens d'entendre.

— Alice ! Continue à m'appeler !

Ma voix résonne au milieu des glaces. Puis, c'est la sienne à peine plus lointaine que j'entends.

— Nat ! Nat je suis là, je t'entends !

J'ai l'impression d'être juste à côté d'elle, pourtant je ne la vois pas. J'ai beau regarder tous les miroirs qui m'entourent, aucun reflet d'Alice.

— Alice ! Je dois être vers toi là ! Mais je ne te vois pas ! Où es-tu ?

Tout à coup, j'entends la voix grave d'un mec qui résonne dans toute la pièce, comme si cette voix venait de haut-parleurs :

— Aliiiiiice ! Ah ah, Alice, tu es perdue ? Nat, retrouve Alice. RETROUVE ALICE !

Oh la vache, ce taré vient de gueuler si fort dans son micro que ça a produit un larsen que tout le monde ici doit avoir entendu. Oh mes oreilles, ça n'arrête pas de siffler et de bourdonner ! Je mets mes mains dessus dans l'espoir d'arrêter les acouphènes. Je décide de ne plus bouger. Je ne dois pas être très loin d'elle.

— Alice ! je suis là, juste là, écoute et essaie de te diriger vers moi au son de ma voix ! Je ne bouge pas d'où je suis. Alice, par-là ! Je vais continuer à parler jusqu'à ce que tu me trouves ! Alice, suis ma voix, c'est moi Nat !

Je continue à l'appeler tout en observant les moindres mouvements dans les miroirs. Du coin de l'œil je crois voir une silhouette passer rapidement derrière moi.

J'ai envie de suivre la silhouette mais non, il faut que je reste ici, ne pas bouger d'un millimètre si je veux qu'Alice me retrouve.

— Alice ! appelle-moi toi aussi ! Je veux savoir si tu te rapproches. Alice ?

Elle ne me répond plus, et zut !

*

— Aliiiiiice ! Ah ah, Alice, tu es perdue ? Nat, retrouve Alice. RETROUVE ALICE !

Seigneur, d'où vient cette voix ? On dirait celle de Guillaume. Non non non, je deviens dingue, Guillaume est mort et enterré ! Je l'ai vu moi-même, la nuit de l'accident, sa tête ensanglantée, ses yeux ouverts, vitreux, il était mort ! Je ne sais pas ce qu'il se passe cette nuit dans ce *Deely'land* mais il faut que je reprenne mes esprits. Objectif : retrouver mes amis, peu important les hallucinations visuelles ou auditives.

*

Je suis prostrée, accroupie entre trois miroirs. Je ne supporte plus cette pièce. Dieu seul sait ce qui est arrivé à mes amis et où est passé ce zombie d'Abden. Je deviens carrément folle. J'ai beau me raisonner, rationaliser, ce qui se passe cette nuit dépasse l'entendement.

— Aliiiiiice ! Ah ah, Alice, tu es perdue ? Nat, retrouve Alice. RETROUVE ALICE !

Oh seigneur, quel est ce cri ? D'où provient-il ? Ma tête bouillonne, voilà que j'ai des hallucinations auditives maintenant, comme si les reflets de ces fichus miroirs ne suffisaient pas à me rendre dingue !

Alice, Nathan. La voix vient de s'adresser à eux !
Et s'ils étaient ici à me chercher ? Je tente de les appeler,
on ne sait jamais :

— Alice ! Nat ! Je suis là !

*

— Alice ! Nat ! Je suis là !

Cette fois-ci, c'est bien la voix de Julie que je viens
d'entendre, bon sang ! Ma Julie, tu es vivante ! Ou bien
est-ce encore une hallucination ? Je me concentre sur la
direction d'où sa voix est venue. Je l'appelle à mon tour.

— Ju-Julie, c'est-c'est moi, c'est Thé... c'est Théo !

— Mon Dieu, Théo c'est bien toi ? Je suis là ! Je ne
te vois pas Théo ! Rapproche-toi !

Sa voix tremble. J'ai l'impression qu'elle pleure.
Et pour faire pleurer ma Julie, il en faut !

— Con-continue à par... continue à parler Julie !
Je-je vais... je vais essayer de me gui... de me guider au son
de ta voix !

— Oh Théo, viens vite ! Par ici ! Tu dois être tout
près. Pitié, arrive vite ! Je n'en peux plus de cet endroit !

J'avance lentement en direction de sa voix. Je
pense être sur le bon chemin car elle devient plus distincte
et résonne moins. Je longe les parois de ces maudits mi-
roirs en concentrant mon regard sur le sol. Pas moyen que
je décroche les yeux de mes pieds. Si je le faisais, je verrais
encore des trucs terribles à travers les glaces et ça risque
de me déconcentrer. D'un seul coup, une drôle d'odeur
envahit l'air déjà suffoquant de la pièce. C'est une odeur
de sang. J'en suis sûr, je reconnais cette odeur âcre et
acide depuis mon accident de voiture. Ces effluves m'en-
vahissent les narines au point de me faire tousser. Il y a
ici, tout près de moi, forcément quelqu'un de blessé. Cette

émanation est écœurante et me donne la nausée. Malgré moi, je relève la tête et mes yeux se figent sur le reflet d'une grande lame de couteau dans le coin d'un miroir. Immédiatement je pense à Abden. Si c'est lui, d'après ce que Nat a décrit, on est tous dans de sales draps ! Je n'ose plus prononcer une seule syllabe de peur qu'il se jette sur moi et me trucidé avec son arme tranchante. Pourtant Julie continue à m'appeler. Je ne sais pas quoi faire : dois-je l'avertir du danger ou me taire pour éviter de me mettre à découvert ? Je poursuis plus rapidement mon avancée contre les miroirs et j'atteins un angle droit. Enfin je découvre ma Julie, recroquevillée, la tête entre les genoux, toute tremblante. Elle est prostrée, je ne l'ai jamais vue ainsi. Elle qui est si sûre d'elle d'habitude ! Jamais je n'aurais imaginé une seule fois la trouver dans cet état ! Je me jette sur le sol en m'agenouillant auprès d'elle et l'entoure de mes bras protecteurs.

Puis je lui chuchote :

— Julie, je suis là !

Elle se colle à moi comme jamais elle n'avait osé le faire jusque-là. Mais même si cette étreinte démesurée est enivrante, je n'ai pas le temps de savourer cet instant car Abden n'est pas loin de nous probablement. Je la relève délicatement et mets machinalement mon index sur ma bouche puis sur la sienne. À la lueur de ses yeux, je sais qu'elle vient de comprendre que nous sommes en grand danger et qu'elle ne doit plus faire de bruit. Je lui indique ma technique de déplacement qui semble finalement efficace. Elle me suit en me copiant et en me tenant fermement par le bras sans poser de questions. Elle observe un silence incroyable, sa respiration s'est réglée sur la mienne et même nos cœurs semblent battre à l'unisson.

Soudain la voix qui ressemble à celle de Guillaume retentit de nouveau :

— Mais qui entre dans la Plaaaaaaaaaaaaace, c'est Ab, Ab, Abden, le tout petit Abden, le pleurnichard, le bon à rien !

La voix s'arrête quelques instants puis reprend :

— Tue-le, Abden ! Tue-le ! Il croit que tu ne vaux rien ! Alors, vas-y embroche-le, bon sang ! C'est toi le plus fort, montre-lui !

Julie et moi, nous figeons sur place à l'écoute de ce discours. Mais malgré une boule au ventre qui me donne la sensation que je vais exploser, je tire le bras de Julie et accélère le pas. Je crois que je serais capable de risquer ma vie pour elle. Et là, à cet instant précis, j'ai comme un regain d'énergie, une pulsion qui me pousse à me montrer fort et courageux. Cette confiance en moi vient de nous servir car après avoir longé ces saletés de miroirs, nous trouvons maintenant un mur noir au milieu duquel une porte blanche nous invite à fuir.

*

— Mais qui entre dans la Plaaaaaaaaaaaaace, c'est Ab, Ab, Abden, le tout petit Abden, le pleurnichard, le bon à rien !

Un silence de mort ensuit à cette annonce. Puis la voix reprend, moins conviviale, genre voix de sorcière :

— Tue-le, Abden ! Tue-le ! Il croit que tu ne vaux rien ! Alors vas-y embroche-le, bon sang ! C'est toi le plus fort, montre-lui !

Je ne sais pas qui joue avec nous, mais si j'ai ce type en face de moi, il va le prendre dans sa tronche le sole mio ! Ça commence grave à m'énervier toutes ces conneries ! Purée, Alice, il faut que je trouve Alice ! Avec autant de sang-froid que ce dingue qui gueule dans son micro je décide de l'appeler de nouveau, tant pis si je me fais repérer, qu'il

vienne ce taré, je lui expliquerai volontiers le reste !

— Alice, écoute-moi Alice ! Ne fais pas attention à tous ces trucs glauques autour de toi. Oublie cette voix de dingue, concentre-toi sur la mienne ! Tu es capable de faire ça, Alice ? Je sais que tu en es capable !

Après quelques secondes de silence, je distingue sa voix, elle gémit :

— Nat, je suis là Nat, viens vite ! J'en peux plus !

Je ferme les yeux pour me concentrer sur la direction à prendre. Je souffle un bon coup et redemande :

— Alice, ne t'en fais pas, j'arrive ma belle ! Ne bouge pas et continue à me parler. Il ne t'arrivera rien, je te le promets !

*

Nat a beau tenter de me rassurer, je suis pétrifiée. Abden est là, face à moi avec un long couteau tranchant dans la main. Il me fixe de manière étrange, comme s'il ne me reconnaissait pas ! Je n'ose pas dire quoi que ce soit. Si je crie, ça va alerter Nat et il risque de se mettre en danger, et si je ne dis rien, c'est moi que cet Abden que je ne reconnais pas risque de découper en rondelles. Je ferme les yeux, ce ne sont que des hallucinations, un mauvais rêve ! C'est ça, je vais me réveiller, je suis à l'hôpital, j'ai reçu un coup sur la tête et on vient de m'opérer. L'anesthésie me fait avoir des hallucinations, tout cela est dans ma tête, c'est irréel. Réveille-toi Alice ! Je commence à avoir un rictus malgré moi, je suis sûre que je rêve car jamais Nathan n'a été aussi prévenant avec moi. Jamais il ne s'est vraiment intéressé à moi. Alors c'est obligé, je rêve ! Voilà qu'Abden se rapproche de moi en grognant, il lève sa lame par-dessus sa tête comme s'il prenait de l'élan pour me la planter dans le cœur. Je ris, ce n'est qu'un rêve, j'éclate de

rire et pleure en même temps, c'est plus fort que moi, probablement les nerfs. À croire que les nerfs sont actifs lorsqu'on dort et qu'on rêve !

Alors que je renonce à me défendre, Nat arrive derrière Abden. Il lui saisit le bras et lui tourne l'épaule dans le dos ce qui lui fait lâcher son couteau. Puis, il lui assène un coup de coude dans la mâchoire le faisant basculer par terre.

— On dégage, Alice ! me dit-il en regardant brièvement le corps inerte d'Abden étalé sur le sol.

Je ramasse le couteau, songeant qu'il nous sera plus utile à nous qu'à lui, puis je demande à Nat :

— Il-il est mort tu crois ?

Tout en fouillant les poches d'Abden il me répond :

— Je ne sais pas, mais toujours est-il qu'il faut que je trouve cette maudite clé de voiture, tant qu'il comate encore. Bingo je l'ai ! Filons d'ici, Alice.

En fixant Abden gisant sur le sol, je ne peux m'empêcher d'avoir de la compassion pour lui bien qu'il vienne de tenter de me tuer :

— Et Abden, on le laisse là ?

— Alice, crois-tu qu'on ait vraiment le choix ? Il vient d'essayer de te tuer, t'es dingue ou quoi ? On dégage, c'est tout !

Puis il me demande de lui refiler le couteau. J'hésite un instant, me disant que tout le monde devient fou ici. Puis je me souviens que je suis dans un mauvais rêve et que je ne risque rien, alors je lui tends le manche qu'il saisit immédiatement en me regardant sérieusement droit dans les yeux. Il s'en sert pour cogner sur un miroir en gueulant :

— Marre de toutes ces conneries !

Il le brise en mille morceaux dans un fracas assourdissant. Puis il lève la tête en direction du plafond, cogne sur

un deuxième miroir, relève la tête en direction cette fois-ci d'un angle sombre du plafond et menace de sa lame :

— Eh, le pseudo-Guillaume clown de l'enfer, viens nous chercher si tu oses, espèce de taré !

Nat continue à briser les glaces les unes après les autres en insultant la voix que nous avons tous entendue :

— Et là tu dis quoi, hein ? Tu dis plus rien la voix de chiotte ! Tu ne t'attendais pas à ça, hein ?

Miroirs brisés, miroirs en éclats, Nat semble prendre de plus en plus d'assurance. Il frappe de grands coups dans les glaces, si fort qu'il se blesse les poings. Mais il ne semble pas avoir mal, bien au contraire. Le sang qui dégouline sur ses mains me donne l'impression que Nat est un véritable guerrier prêt à tout pour qu'on sorte de cet endroit.

— Allez, montre-toi si tu en as, car à moi, tu me les brises grave ! Au point où je te les éclate en mille morceaux ces cochonneries de miroirs de merde, comme si c'étaient tes couilles !

À force de briser les miroirs un à un, nous découvrons que nous sommes dans une pièce pas plus grande qu'un salon. En tournant sur place pour observer la pièce, nous fixons avec étonnement des murs noirs, sans plus aucun reflet d'aucune sorte. Les milliards de reflets de nous-même se trouvent maintenant sous nos pieds. Puis nous remarquons nettement une porte blanche grande ouverte au milieu d'un des murs. Je sens l'euphorie monter en moi. Une sensation de victoire et de liberté. J'ai l'espoir que Théo et Julie se soient échappés par cette sortie. Nat est arrivé à bout de ce lieu, de cette maison des horreurs. Il vient de devenir pour moi, le chevalier servant, le vaillant guerrier de loin le plus téméraire de notre groupe.

21.

Deely'land, aux abords de la Maison hantée

Dimanche 22 septembre 2019, 05 h 38

Nous venons de sortir à l'arrière de cet antre des enfers. La pluie s'est arrêtée, c'est déjà ça de gagné même si on sent toujours le vent froid gifler nos joues. Julie éclate en sanglots dans mes bras. Je ne sais pas si c'est dû à ce satané vent glacial ou à la situation extrêmement grave que nous vivons tous, peut-être un peu des deux. Je la console. C'est la première fois que je suis si proche d'elle. Elle me regarde dans les yeux un long moment, ça me donne presque le tournis. Je sens mon cœur palpiter à dix mille à la seconde, plus que dans les situations stressantes que je viens de vivre cette nuit. J'en ai même une douleur qui s'installe, comme si ce fichu organe allait exploser, sortir de mon poitrail pour se montrer, tout nu, s'offrir à elle de sa plus franche manière. Bien qu'une grande frousse m'envahisse, je ne vais pas résister longtemps avant de l'embrasser. Même ma bouche ne m'écoute plus ! Je ne peux plus rien contrôler de mon corps. Mes lèvres se rapprochent timidement des siennes, hésitantes et si brûlantes à la fois. Je crois qu'elle comprend, car elle décolle sensuellement les siennes l'une de l'autre et

baisse légèrement la tête sur le côté, comme si elle s'apprêtait à accueillir mon baiser. À peine avons-nous le temps de frôler nos bouches qu'une grosse déflagration suivie de grands fracas nous fait sursauter. C'est comme si les miroirs que nous venons de laisser derrière nous explo-
saient un à un. Mon cœur revient aussitôt à sa place et mes lèvres brûlantes refroidissent aussi rapidement qu'elles ont chauffé. Je m'inquiète pour Alice et Nat. Pourvu qu'ils ne soient pas en train de se faire massacrer par Abden !

Après ce vacarme venant des enfers, un long silence inquiétant s'installe. Julie et moi, nous nous figeons l'un face à l'autre, les yeux remplis de stupeur.

Alors que nous nous apprêtions à échanger notre premier baiser, ce vacarme vient l'empêcher telle une malédiction.

Puis, nous voyons Alice et Nat surgir de la porte par laquelle nous sommes sortis, Julie et moi. Quel soulagement de les voir en vie ! Cependant je constate immédiatement que Nat tient le long couteau d'Abden et que du sang dégouline sur la lame et sur ses mains.

Je lui demande la voix tremblante :

— Tu, tu l'as tué ?

— Non. Théo, je lui ai juste mis un coup dans la mâchoire, il est tombé, on a pris son couteau et on s'en est servi pour briser ces cochonneries de miroirs démoniaques. Au moins on a vite trouvé la sortie !

Je lui demande encore :

— Mais tes-tes mains Nat ?

Il regarde brièvement ses mains et me répond :

— Oh ça, des égratignures, c'est tout.

Tandis que j'observe Alice, muette comme une tombe et le regard perdu sur nos pieds, Julie lui demande à son tour :

— Mais tu crois qu'il est vivant ? Il faut le sortir de là ! Cette fois on doit appeler les secours, c'est sûr !

En l'entendant dire cela, je me souviens que Nat a pris le sac de Julie qu'elle avait laissé sur le comptoir au *Deely'Dinner*, mais l'ayant déjà fouillé, nous n'avons trouvé aucun téléphone. Je lui demande donc :

— Ton por... ton portable Julie, il est où ?

— Je l'avais laissé sur le comptoir au *Deely'Dinner*, vous ne l'avez pas trouvé ? nous dit-elle.

— Non, répond Nat. Je n'ai pas le mien non plus et Alice a aussi perdu le sien. Ils sont forcément plusieurs à nous traquer ! Un gars seul ne peut pas être à deux endroits différents en même temps. Or cette nuit, on a tous vécu, vu et entendu des choses flippantes. Faut pas traîner, faut dégager de là !

Je suis le seul de la bande à être équipé, et ce n'est pas le meilleur téléphone. Mais très vite je les informe :

— J'ai, j'ai en... j'ai encore le mien, mais je-je... je n'ai presque plus de ba... de batterie, et pas de... de réseau.

Recherchant une autre solution que celle proposée par Julie je me tourne alors vers Nathan et lui demande :

— On... on fait quoi ?

Nat s'agace :

— Non mais sérieux, il faut choisir et vite ce qu'on fait ! J'ai réussi à dénicher la clé du monospace alors au choix, soit on cherche Luc et on risque de passer tout le reste de la nuit coincés ici, à la merci d'une bande de tarés, soit on file à la voiture et on dégage illico. Comme ça on peut alerter les secours dès qu'on a du réseau. Alice, t'en penses quoi, toi ?

Après à peine deux minutes de discussion, elle vient de tourner les talons et se dirige vers la porte que nous venons tous d'emprunter. Bon sang, qu'est-ce qu'elle fiche, elle veut mourir ou quoi ?

Je la montre immédiatement du doigt en criant :

— A-Alice !

Nat et Julie se tournent au même moment.

— Alice, non n'y retourne pas, gueule Nat en courant vers elle.

Il la tire par le bras et poursuit, tout affolé :

— Bon sang, Alice, qu'est ce qui te passe par la tête ?

Elle pivote immédiatement face à Nat sous la force de son bras. Je peux distinguer son regard gris, vitreux, plein d'angoisse. Je perçois également que ses yeux se remplissent d'eau, comme un tsunami jaillissant du plus profond de son corps. Nat la prend dans ses bras et frotte son dos, marquant son manteau de traînées de sang. Elle colle la tête au creux de son épaule, il pose son menton sur ses cheveux blonds, je ne reconnais pas l'expression du visage de Nat, jamais je ne l'avais vu si inquiet et si soulagé en même temps. En fait, son visage traduit toutes les émotions qu'un garçon amoureux peut ressentir. Ils ont l'air d'un couple. C'est la première fois que je vois mon meilleur ami avoir un geste de tendresse envers une fille, et pas n'importe laquelle, car là c'est Alice qu'il enlace. Face à ce tableau, j'éprouve de drôles de sensations. Alors que je viens d'avoir le même genre de rapport affectif avec Julie, j'envie tout à coup Nat de prendre Alice dans ses bras de cette manière-là, surtout qu'elle se laisse faire. Pourtant je les aime tous les deux mes amis d'enfance, mais c'est comme si moi j'avais le droit de sortir avec Julie et qu'eux, ça leur était interdit d'être amoureux l'un de l'autre. Je sens la main de Julie accrocher la mienne. Elle entrelace mes doigts et pose son autre main sur mon épaule. Puis elle se colle, toute entière, à moi. J'ai le réflexe de reproduire avec elle la scène que je viens de voir entre Nat et Alice.

Ce moment tendre ne doit pourtant pas s'éterniser. Il faut dégager d'ici, Nat a raison. Mais Luc est livré à lui-même, peut-être pris par nos traqueurs. J'hésite entre rester ici à le chercher ou bien dégager de ce parc infernal. En même temps Nat a raison, si nous traînons plus longtemps ici, comme on ne connaît pas la bande de tarés qui nous poursuit, on risque nos vies. Et puis, il a réussi à chopper la clé du monospace, alors déjà, même si nous n'avons pas de permis, je sais que Nat a commencé la conduite accompagnée avec son père, ce qui me rassure un peu. Il me semble évident que le mieux à faire maintenant est de filer vers la sortie, regagner la voiture et dégager de ce lieu maudit. On appellera les secours et les flics dès que j'aurai du réseau sur mon portable.

Après cet instant de tendresse qui nous a permis de nous soutenir et de nous donner du courage, j'annonce, avec détermination :

— Nat, on dégage !

Et sans même bégayer, ce qui surprend tout le monde.

*

Quel est ce bruit étrange ? Bon sang, ma tête ! Ça bourdonne, ça sonne ! J'ai l'impression que mon crâne va exploser. Ça me fait terriblement mal. Et il y a tous ces trucs qui me piquent le visage et les mains. Où suis-je ? Je suis tombé dans un nid de frelons ou quoi ? Je me frotte la joue, c'est visqueux. J'ouvre les yeux. Malgré l'obscurité je constate que ma main est rouge de sang. Je m'assois avec difficulté et regarde les endroits douloureux. Je découvre que je suis sous un tas de bris de verre. Une multitude de morceaux de miroirs de toutes les formes et de toutes les tailles m'empêchent de me lever complètement. Mes mains

sont parsemées de petites coupures. J'ai le visage qui pique et ma blessure à la tête se réveille. Là, je me souviens maintenant. Le *Deely'land*, on est entrés par ce vieux portail rouillé et déjà, j'avais un mauvais pressentiment. Le *Deely'Dinner*, Julie qui a tenté de me soigner. Oh, c'est flou, je me rappelle qu'on devait attendre les autres là-bas, mais là ce n'est pas dans ce fichu restaurant que je me trouve. Je ne sais pas où je suis, je ne sais pas ce qui s'est passé depuis que Théo et Luc sont partis chercher Nat et Alice. Je n'ai aucune notion de l'heure qu'il est, ni du lieu où ils se trouvent tous. Il faut que je me casse d'ici, il faut que je retrouve l'endroit par où on est entrés et que je regagne la voiture. En cherchant dans mes poches, je me rends compte que la clé de mon monospace n'y est plus.

22.

Deely'land, sur le chemin du retour

Dimanche 22 septembre 2019, 06 h 02

Je ne saurais trop décrire ce qu'il vient de se passer à la sortie de cette foutue Maison hantée. Toujours est-il qu'il était vraiment temps que mes amis m'en délivrent. J'ai apprécié l'étreinte échangée avec Théo. Je crois qu'il était même prêt à m'embrasser, et j'aurais volontiers accepté son baiser, chose à laquelle je n'avais jamais songé auparavant. Il faut dire que je suis très terre à terre, très rationnelle. Bien que certains week-ends je me détache des livres pour nos sorties urbex, je consacre mon énergie à mes études et je ne veux pas qu'une relation amoureuse vienne me perturber. Mais cette nuit, après tout ce que je viens de vivre, avoir Théo qui me réconforte est plus que bienvenu. J'ai remarqué que Nat s'est également rapproché d'Alice alors qu'il est plutôt du genre à ne pas se rendre compte que toutes les filles du lycée le draguent et voudraient fondre dans ses bras. Je crois en fait que ce que nous sommes en train de vivre est tellement intense, incroyable et angoissant, que nos sentiments prennent le dessus sur la raison.

Nous arrivons maintenant vers le *Deely'Dinner*. En repassant en boucle la scène terrifiante que j'ai vécue

ici avec Abden, des frissons m'envahissent. Je me colle un peu plus au bras de Théo dans l'espoir qu'il me protège de tout ce qui peut encore nous arriver dans ce parc.

Comme nous passons à côté du bâtiment, nous décidons d'en faire rapidement le tour à la recherche de Luc en restant groupés. De toute façon nous commençons à connaître ces locaux par cœur : une grande salle de restaurant et une cuisine à l'arrière, le tour est vite fait. Il s'agit surtout de soulager nos consciences, de montrer qu'on se fait du souci pour lui, même si au fond, nous ne voulons pas traîner ici une minute de plus.

Nous l'appelons chacun à notre tour. Parfois nos voix se mélangent, mais nous n'obtenons en guise de réponse que leur écho. Nous nous retrouvons face au comptoir, au milieu de la salle déserte, dans un silence pesant.

Je l'appelle une dernière fois :

— Luc !

Cette fois, l'écho de ma voix se transforme en grognement étrange, comme celle d'un monstre sortant des ténèbres :

— Luuuuc !

Nous nous figeons tous les quatre sur place, collés les uns aux autres. Nat tend son couteau devant lui, Alice saisit son bras libre et accroche la main de Théo dont je serre l'autre bras de toutes mes forces.

Après quelques secondes de silence menaçant, la voix se fait encore entendre. Des rires aigus et inquiétants nous encerclent.

— Hi, hi, hi, hi haha, Luuuuc ! Guillauuuuume ! Théooo !

Bon sang, cette voix est carrément trop flippante, encore plus que celle que nous avons entendue dans la salle des miroirs. Malgré moi, la peur étant trop intense, je me mets à pleurer.

— Fichons le camp d'ici, nous chuchote Nat toujours sur ses gardes.

Tout en se pressant les uns contre les autres, nous nous approchons de l'accès principal du restaurant. Une silhouette passe devant nos yeux. Elle est si rapide que nous ne reconnaissons pas de qui il s'agit. Une chose est sûre, c'est que cette silhouette est bien humaine.

Nat se détache des bras envahissants d'Alice, il brandit une nouvelle fois son couteau en direction de l'inconnu qui vient de disparaître derrière la végétation.

Puis il l'affronte en lui demandant :

— Viens là, espèce de saleté de pervers ! De quoi tu as peur, hein ? Tu n'oses pas nous affronter en face ? Espèce de chiffon molle ! Allez, viens ! Sors de là qu'on voie qui tu es !

Soudain, la silhouette sort des buissons et se tient face à nous. Un masque de clown épouvantable lui cache le visage. Il reste immobile quelques instants devant nous, comme s'il voulait nous narguer. Malgré son arme dans la main, Nat hésite à l'intercepter. Puis le gars s'enfuit à toute pompe en direction de la grande roue.

Nous nous dévisageons les uns les autres sans franchement savoir quelle est la meilleure décision à prendre : le suivre ou filer sur-le-champ et regagner la voiture.

Puis Théo nous annonce :

— C'est-c'est le... c'est le même type que... que j'ai cogné quand j'ai dé... délivré Alice ! Il a le-le... il a le même pull que portait Gui-Guillaume la nuit de de notre accident de voiture.

Bon sang, on a affaire à un psychopathe qui cherche à nous rendre dingues, à rendre dingue surtout Théo ! Si c'est quelqu'un qui en a après lui, Luc doit être en grand danger lui aussi.

Malgré la situation extrêmement bouleversante, je remarque que Théo bégaye de moins en moins quand il nous

parle. C'est curieux car lorsque nous nous retrouvons en état d'intense frustration lors de nos urbex, c'est plutôt l'effet inverse qui se produit, c'est limite s'il arrive à décrocher un mot. Je ne sais pas si c'est le fait de voir un taré se prendre pour son frère décédé mais Théo semble, contre toute attente, affronter ses propres fantômes avec un courage phénoménal.

Il poursuit :

— Je-je veux en avoir... je veux en avoir le cœur net !
Suivons-le !

— Tu en es sûr, Théo ? lui demande Nat en écarquillant les yeux.

— Je t'en-t'en... je t'en prie Nat, il faut le suivre.

Nat et Théo s'observent un instant et hochent la tête en même temps en signe d'approbation.

— Ok, on y va ! répond Nat.

Nous courons tous les quatre à la poursuite du « Guillaume-clown ».

Nous arrivons au pied de la grande roue. À son extrémité la plus haute, nous devinons une silhouette attachée par les chevilles, le reste du corps est pendu tête en bas, dans le vide. Nous pensons tous immédiatement qu'il pourrait s'agir de Luc. Effrayée par cette idée, et avec le grand espoir d'entendre le contraire, je demande aux autres :

— Pensez-vous que ce soit Luc, là-haut ?

Nous voyons le type déguisé en clown escalader la structure et passer de nacelle en nacelle afin de rejoindre la personne pendue dans le vide.

— Il y a des chances, oui, me répond Nathan.

Puis il poursuit :

— Personne n'a pensé à regarder le haut de la grande roue cette nuit ? Je veux dire à part à notre arrivée ici !

Je lui réponds :

— La seule fois où je l'ai fait j'étais trop loin pour remarquer une quelconque silhouette attachée dessus !

— Oh mon Dieu, tu as raison Nat. Si ça se trouve il était là sous nos yeux, dès le départ ! s'inquiète Alice.

— Les gars, je vous avertis tout de suite, si c'est lui, pas moyen que je monte là-dessus ! J'ai déjà passé la moitié de la nuit, accroché à douze mètres de hauteur ! Là, la roue doit en faire vingt ! Je n'en ai pas le courage, ne me demandez pas ça...!

Alors que Nathan s'apprête à poursuivre un long monologue assommant, Alice nous interpelle, toute blême et la voix tremblante :

— Eh, les gars ! Regardez qui arrive !

Nous fixons tous ensemble la direction qu'elle montre du doigt. La stupeur s'affiche sur nos visages en découvrant Abden, la tête encore plus en sang qu'elle ne l'était quand je l'ai quitté. Mais c'est une stupeur immédiatement suivie par un grand ouf de soulagement, sauf peut-être pour moi qui ai failli mourir sous le coup de sa lame.

— Vous êtes là ! Je vous cherche partout ! Où est Luc ? nous demande-t-il.

D'abord surprise de l'entendre parler sans grognement et rassurée que ses yeux ne soient plus révulsés, j'arrive à décocher :

— Tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé ?

Puis nous avons tous le réflexe de regarder en l'air en direction du type qui pend dans le vide.

23.

Maison des Lemand, Villeurbanne, quartier du

Tonkin Nord Vendredi 20 septembre 2019, 18 h 00

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de mon frangin, il fête ses dix-sept ans. Pour l'occasion, il va encore inviter sa bande de potes qui me tapent sur le système. Ils sont fans d'urbex ces quatre-là ! Un phénomène de mode qui disparaîtra aussi vite qu'il est apparu ! Et puis, c'est quoi ce mot : urbex, d'ailleurs ? « urb » pour urban, « ex » pour exploration, encore un terme anglophone ! En français on pourrait traduire ça par « exurb » pour exploration urbaine. Mais j'avoue que le terme urbex est quand même plus facile à prononcer et vendeur.

Ah, sacré Théo et sa bande, tiens ! Toujours à se soucier les uns des autres, sans faire attention à moi. Ce que mon frangin ne sait pas, c'est que je suis maqué avec un gars, et oui ma copine qu'ils ne connaissent pas est un copain, je suis homo, mais ça personne n'en a la moindre idée ! Pour tous, je suis le Luc sans cervelle, le grand frère qui doit se taire et subir. Ils s'en fichent de ma trogne. La deuxième chose que Théo ne sait pas, c'est que je ne suis pas tout à fait son frère, du moins je suis seulement son

demi-frère. Et ce qu'il sait encore moins : c'est que depuis plus de quatre ans, j'ai découvert l'existence de mon vrai père. C'était un jour où je cherchais désespérément des photos de famille pour un exposé. Maman travaillait à l'extérieur et Guillaume et Théo étaient partis en vadrouille. Comme j'avais vraiment besoin de ces photos et que je sais qu'elle garde toutes ses archives dans sa chambre, je suis allé fouiner. En ouvrant le deuxième tiroir de sa commode j'ai trouvé plusieurs boîtes en carton. La première contenait nos carnets de santé et le livret de famille, des trucs que je n'ai jamais eu la curiosité d'ouvrir. La deuxième était remplie de photos et brevets d'activités sportives ainsi que de quelques médailles. Mon regard s'est arrêté sur la seule médaille d'or du lot : celle qui m'a été remise lorsque je suis arrivé premier au championnat régional l'année de mes neuf ans. Quelques bons souvenirs de mes années de gymnastique me sont revenus en tête. C'était une activité que j'adorais pratiquer depuis mes six ans mais que j'ai dû arrêter au bout de quatre ans seulement pour raison financière. Dans la troisième boîte, j'ai découvert plusieurs courriers qui m'étaient adressés.

Ces lettres venaient toutes du même homme. En épluchant l'une d'entre elles, j'ai remarqué qu'il demandait fréquemment des nouvelles de moi et envoyait une carte à chacun de mes anniversaires. J'ai dû m'asseoir sur le lit quand j'ai compris qu'il s'agissait de mon père biologique, tellement la nouvelle m'a sidéré. Un père qui se souciait de moi, la vache ! Alors que celui que je croyais être mon père depuis tout petit nous avait abandonnés, maman, Guillaume, Théo et moi. Et là, je découvrais un être qui demandait de mes nouvelles, qui me mettait en avant au lieu de nier mon existence, comme le fait constamment ma mère depuis la naissance de Guillaume, donnant toujours plus de tendresse à Guillaume et Théo.

Il y a trois ans, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai envoyé une lettre, à l'adresse indiquée sur les courriers. J'ai veillé à noter toutes mes coordonnées : téléphone, adresse postale, mail. Peu de temps après, j'ai reçu un SMS d'un certain Maxime me demandant de le rejoindre le dimanche suivant au Café de l'Horizon, un établissement de Vénissieux. Nous nous sommes alors rencontrés dans ce bar, proche de son lieu de résidence et surtout un endroit où j'étais sûr de ne pas être reconnu.

Maxime, seize ans à l'époque, le petit-fils de mon père biologique, ce qui faisait de lui, mon neveu, ça fait zarb ! Lui aussi se posait tout un tas de questions sur ses origines. Sa mère l'ayant eu très jeune, elle avait coupé les ponts avec son père qui n'avait pas bien pris la nouvelle et l'avait fichue dehors. On a échangé sur nos intérêts communs, lui et moi, et nous sommes très vite devenus amis. Il m'a fait rencontrer sa bande, des raveurs fans de nuits chaudes et extravagantes en catimini dans des champs paumés au-delà de la ville. C'est là que j'ai rencontré Paolo, un DJ carrément canon et super fort en mixage, c'est mon petit ami depuis quelques mois. Dès ma première rave, j'ai tout de suite intégré le groupe. J'ai découvert un univers carrément classe, des gars qui ne se prennent pas la tête, qui t'acceptent tel que tu es. J'ai découvert aussi la petite pilule « licorne » comme l'appelle Paolo, l'ecstasy ¹¹, une

11. Substance de structure proche de l'amphétamine et de la mescaline, utilisée comme stupéfiant en raison de ses effets euphorisants et psychostimulants. (L'ecstasy stimule la sécrétion de sérotonine, médiateur chimique des centres nerveux et en particulier de l'hypothalamus. Son mode d'administration est oral. La toxicité de l'ecstasy est accrue chez les sujets atteints d'insuffisance cardiaque ou rénale, souffrant d'hypertension artérielle ou d'hyperthyroïdie et chez les femmes enceintes ou

vraie extase, c'est clair. D'ailleurs un de mes plus vieux potes de la bande en fabrique : Jonas. Il est infirmier anesthésiste alors du coup, il arrive parfois à chaparder certaines substances qu'on ne trouve pas dans le commerce. Il fait des tests, à partir de GHB¹² et de Kétamine¹³, c'est bluffant, tu t'endors direct, tu entres en transe, tu n'arrives plus à bouger et tout tourne autour de toi, un vrai manège ! Quand tu es dans nos soirées, musique à fond, c'est le paradis !

Alors que je découvrais un nouveau monde grâce à Maxime, j'en oubliais la raison de notre rencontre. Nous ne faisons plus état de notre famille, de ce père et grand-père qu'on avait tous les deux mis à l'écart. Mais un jour Maxime m'a annoncé qu'il était décédé en 2012 après un long combat contre un cancer des poumons. Depuis, sa mère et lui rendaient de nouveau visite à sa grand-mère. C'est lors de ces visites qu'il avait découvert l'existence d'un parc d'attraction assez étrange, un endroit où son grand-père avait travaillé durant toute sa jeunesse et dont il n'avait jamais complètement fait le deuil. Il m'a fait part de son souhait d'organiser une rave-party, un de ces jours, dans ce parc, plutôt bien isolé de la ville et des habitations.

Par la suite Maxime m'a invité plusieurs fois à le rejoindre chez sa grand-mère, un appartement situé dans le

allaitant. De plus, elle entraîne un état de dépendance et souvent une psychose, une dépression, une hépatite et une insuffisance rénale.)

12. Substance psychotrope naturelle ou synthétique, utilisée comme anesthésique, hypnotique ou relaxant. (Parce qu'il désinhibe et provoque une amnésie, le GHB, couramment appelé drogue du violeur, est parfois utilisé à des fins criminelles).

13. Substance aux propriétés analgésiques et anesthésiques, utilisée en chirurgie et en médecine vétérinaire.

quartier de la Guillotière, à deux pas de chez moi. Lors de ses absences, nous en profitions pour aller fouiner dans le bureau et sur le vieil ordinateur de son grand-père. Nous avons découvert tellement de détails sur ce parc, qu'un jour de juillet 2016, nous avons pris la décision de nous y rendre avec plusieurs autres potes de la bande : Tex, Lino et Stéphane, des organisateurs de soirées voulant repérer le potentiel des lieux.

Nous sommes arrivés sur l'ancien parking du parc vers onze heures du matin. Nous l'avons reconnu immédiatement grâce à un grand panneau en alu dont la peinture était écaillée et décolorée par les intempéries. Le nom du parc était effacé, mais pas le dessin de la grande roue. Munis de vieilles photos et de plusieurs plans techniques dénichés dans les archives du vieux, nous avons décidé de visiter chacune des attractions. Mais la végétation épaisse nous empêchait de trouver l'accès principal. En cassant quelques branches, nous avons découvert rapidement le mur d'enceinte grillagé du *Deely'land*. Nous l'avons longé afin de trouver un accès. C'est au bout d'une heure de combat avec ces saletés de ronces que nous nous sommes hissés à un endroit où le grillage était affaissé. Nous y étions : Parc d'attraction *Deely'land*, fermé pour cause d'accident mortel depuis plus de trente ans ! Une immense structure de fer ronde, rouillée par des années d'abandon, nous invitait à squatter les lieux pour la journée. Nous étions peut-être les premiers à venir ici depuis sa fermeture. Nous exultions à cette idée. Voilà que moi aussi je faisais de l'urbex, pour la première fois de ma vie.

Une fois tous passés de l'autre côté du grillage, nous avons immédiatement sorti le plan du réseau électrique du parc pour repérer les installations. Lino, le technicien de la bande, voulait vérifier la possibilité de se brancher sur les anciens boîtiers EDF. Lino, c'est un as dans

son domaine, il poursuit des études d'ingénieur et connaît toutes les ficelles pour se procurer de l'électricité gratuitement. Il avait d'ailleurs amené tout le matériel nécessaire pour faire ses vérifications. Si un branchement gratuit s'avérait impossible, on devrait alors prévoir d'amener nos trois générateurs.

Après quelques heures de tour du parc pour inspecter les installations électriques, il était évident qu'il fallait prévoir nos groupes électrogènes. C'est ensuite Tex et Stéphane qui étudièrent le plan pour repérer les endroits où les barres de son et les projecteurs devraient être le mieux placés. Une fois le plan de scène établi, nous avons profité d'une belle journée ensoleillée pour découvrir toutes les attractions délaissées depuis plus de trente ans, sans oublier de prendre quelques petits comprimés licorne pour mieux apprécier nos découvertes.

Nous nous sommes d'abord rendus dans un premier bâtiment dont une bonne moitié des murs était recouverte de lierre. Puis nous avons découvert d'anciens sanitaires délabrés, avec une porte en fer qui battait, violemment rabattue par le vent s'engouffrant sous le préau. Nous sommes entrés dans d'anciens locaux qui semblaient destinés au personnel. Plus loin au fond du couloir, il y avait une salle avec quelques lits, genre lits d'hôpital et des armoires à pharmacie vides et délabrées sur les murs. À l'étage, c'était d'anciens bureaux avec même la découverte d'un vieux Atari ¹⁴ à l'écran fêlé jonchant le sol.

Nous avons poursuivi notre visite avec la découverte du carrousel. Il m'a fait immédiatement penser à ces journées terribles passées au *parc de la tête d'or* quand nous

14. C'est une marque d'ordinateur des années 70/80, qui a perduré jusqu'à l'arrivée de Microsoft et Apple.

étions mêmes Guillaume, Théo et moi. Je ne leur ai jamais dit, mais qu'est-ce-que je leur en voulais d'être les chouchous à maman ! Comme j'étais le grand frère et surtout celui qu'elle reniait de tout son être, elle me privait de tout pour leur donner à eux. Et eux, ils captaient que dalle ! Le pire c'était avec Guillaume. En grandissant, il a eu droit à tout ce qu'il voulait : cours de natation alors que je faisais un trait sur ma carrière de gymnaste, sorties au cinéma avec ses potes alors que soi-disant, elle n'avait pas le pognon pour ce genre d'activités, etc. Pendant que je galérais à trouver un moyen de me payer mon permis et ma première voiture, la daronne faisait jouer ses relations pour que Guillaume travaille et touche ses premiers salaires. Ah, il pouvait bien lui refiler du fric après tout ce qu'elle lui avait donné ! J'en aurais probablement fait autant que lui, si seulement !

Après avoir fait le tour du parc et nous être bien marrés dans la maison hantée, nous sommes revenus vers la grande roue.

Maxime était un dingue comme moi, le même sang coulait dans nos veines ! Nous étions des écorchés vifs, les laissés pour compte. Très vite notre besoin de prendre notre revanche se manifesta. Je ne sais pas trop si c'est ce que nous avons pris ou bien la montée d'adrénaline causée par ce que nous découvrions mais une envie soudaine d'escalader la grande roue se fit sentir. C'était probablement l'histoire de prouver au monde qu'on était des guerriers, téméraires et pleins de courage. Nous sommes arrivés tout en haut, dans la nacelle la plus haute de l'édifice. Maxime m'a regardé avec défiance. Sur le coup, j'ai eu l'impression d'avoir Guillaume en face de moi. Puis, il m'a demandé :

— As-tu peur de la hauteur, Luc ?

Je lui ai répondu :

— Et toi ? As-tu peur de la mort ?

Un bouillonnement m’envahit les veines, mon cœur palpita, se décrocha, ma tête tangua de droite à gauche puis chavira, j’eus la sensation que le fait de le pousser dans le vide allait régler tous mes problèmes, allait panser tous mes maux. J’ai eu le réflexe de lui envoyer mon poing dans son épaule, et il bascula dans le vide.

Voilà le premier meurtre que je commettais. Celui-ci n’était pas prémédité. Sur le coup, je ne voulais pas l’admettre mais plus je ressassais cette scène et plus je prenais conscience qu’il ne s’agissait pas d’un accident. J’ai même éprouvé une grande satisfaction de le voir tomber comme une crêpe sur le béton, rougissant le sol gris, colorant vivement cet endroit terne d’un beau rouge brillant qui n’en finissait pas de s’étaler.

Le reste de la bande étant au pied de la grande roue, je les voyais s’agglutiner tous les trois comme des mouches autour du corps inerte de Maxime. Tex regarda en l’air et m’appela. Je descendis aussi rapidement que j’avais gravi la structure. Une fois en bas, je constatai le résultat de mon crime : Maxime était allongé dans une mare de sang, les yeux ouverts et vitreux, il était mort. Je jurai qu’il s’agissait d’un accident. Ils me crurent. Face à cette troublante évidence qui pouvait compromettre nos avenir, nous avons décidé de l’enterrer au-delà de l’enceinte du parc dans la forêt. Personne ne savait où nous étions ce jour-là. Personne ne connaissait notre intention de faire une rave-party ici. Aucun de nos parents ne connaissait l’existence de nos amis respectifs. Nous nous sommes jurés de garder le secret. C’est ainsi qu’au bout de quelques jours, la disparition de Maxime fit la une de la presse régionale et qu’au bout de deux ans, on n’en entendit plus parler.

Voilà un autre détail dont mon frangin Théo ne se doute pas non plus : je connais déjà comme ma poche les

lieux de leur prochaine sortie Urbex.

En les regardant arriver un à un, je me délecte de constater leur crédulité et leur ignorance, j'exulte déjà !

Franchement, je pensais qu'il m'aurait été moins évident que ça de les emmener là-bas.

Le plus difficile, c'était de ne pas éveiller les soupçons chez Julie. Ah cette Julie, son intelligence m'énervait au plus haut point, toujours à la ramener ! C'est sûr, elle est plutôt canon, mais elle est tellement chieuse que je ne la supporte plus. Et dire que Théo s'est entiché d'elle ! Qu'est-ce qu'il lui trouve franchement ? Enfin, j'ai marqué un point avec elle car elle ne s'est jamais douté que c'était moi qui l'avais mise sur la voie du *Deely'land*. Ce ne fut pas chose simple pourtant. J'ai dû faire preuve de discrétion. À force de l'épier, je connaissais son emploi du temps par cœur. Julie est une élève studieuse et elle passe le plus clair de son temps libre à étudier à la bibliothèque du lycée. La salle d'étude étant peu fréquentée, elle choisit toujours la même table. C'est justement un jour où elle venait réviser que j'ai pu réaliser mon plan. Étant un ancien élève de cet établissement, je savais comment y pénétrer en me fondant aux autres élèves. La surveillante n'y a vu que du feu. Il m'a suffi de laisser le vieux journal, déniché dans les affaires de Charles, sur sa table juste avant que Julie s'installe. La Une du papier daté de 1986 présentait l'accident ayant coûté la vie à un enfant de huit ans. Le tour était joué, curieuse comme une chouette, elle allait très certainement faire des recherches sur le sujet.

Ensuite, je devais trouver une bonne excuse pour convaincre mon mec d'entrer dans la combine. Paolo fut tout de suite convaincu quand je lui ai annoncé que je voulais faire une bonne blague à mon frangin et à ses potes pour leur ficher une trouille bleue lors de leur urbex. Il m'a même proposé d'utiliser son matériel de son pour rendre

rendre la blague plus réaliste. Il s'est aussi porté volontaire pour demander aux potes les trois générateurs qui servent habituellement à nos soirées. Ce ne fut pas simple, mais Paolo a assuré, arguant que des amis à lui en avaient besoin pour une soirée à plusieurs centaines de kilomètres.

Enfin, il a fallu que je me procure quelques seringues et un bon mélange de la fabrication de Jonas. J'ai réussi à le convaincre en lui racontant que je voulais tester sa marchandise et lui faire un retour de mes tripes. Ainsi, il avait un cobaye gratuit à disposition, chose rare et difficile à trouver dans son domaine avant de mettre sa came sur le marché.

Quelques jours avant, Paolo et moi nous sommes rendus au *Deely'land* afin de brancher tout le matériel. L'idée de départ était de mettre des micros dans la maison hantée et d'aménager l'infirmierie dans les anciens locaux du personnel. On devait les choper les uns après les autres, les droguer et les attacher sur les lits pour le reste de la nuit. Ce que Paolo n'a pas compris en revanche, c'est le fait que je me sois muni d'un horrible masque de clown, celui de Ça. Mais c'est ce qu'il faut à Théo pour bien lui rappeler que son connard de Guillaume, le chouchou de maman, n'est plus qu'un fantôme et que moi, contrairement à lui, je suis bel et bien vivant.

24.

Deely'land, Grande roue

Dimanche 22 septembre 2019, 06 h 59

Alors que nous regardons tous en l'air en direction du type qui pend dans le vide, le taré « Guillaume clown » gravit les nacelles l'une après l'autre aussi rapidement que le ferait un singe. Arrivé en haut, il s'approche de lui. Nous craignons le pire. J'ai vraiment peur pour mon frère, une chute de cette hauteur lui serait fatale. Comment ma mère pourrait-elle se remettre de perdre un deuxième fils ? Comment moi je pourrais m'en remettre de perdre mon autre frère ?

Nous demeurons tous les cinq démunis, conscients qu'il est trop tard pour agir. Le gars détache la corde qui lie Luc à la structure. Je ne veux pas voir ça. Je ferme les yeux une fraction de seconde et les ouvre sur la chute mortelle de mon frère.

Un cri surgit du plus profond de mes entrailles :
— Luc ! Nonnnn !

Immédiatement nous nous approchons du corps inerte. Il est recouvert d'un drap noir attaché par une corde. Impossible de savoir si c'est bien Luc.

Nat remarque :

— Vous avez vu, il n'y a pas de sang !

Julie détache avec sang-froid le lien et retire le lin-cueil noir qui recouvre le corps.

Quelle stupeur quand nous découvrons un vieux mannequin en fibre de verre comme nous en avons vu dans la maison hantée. En même temps, je suis immédiatement soulagé. Mais si ce n'est pas Luc, alors où se trouve-t-il ? Je m'énerve, ce type m'agace. Il joue avec nos nerfs, il tient mon frangin quelque part en otage dans ce fichu parc.

Alors qu'il entreprend la descente je le défie :

— Es-espèce de... espèce de dingue, qu'as-tu fait de mon frère, où est Luc ?

Le gars est maintenant descendu jusqu'à mi-hauteur de l'édifice. Il reste immobile et silencieux un long moment, debout sur le toit de la sixième nacelle. Il s'apprête à retirer son masque, mais, hésitant, il se ravise et remonte un peu plus haut sur la grande-roue. Cette fois-ci ? c'en est trop, je pose mon sac, et décide de grimper moi aussi. Mes amis essaient de m'en dissuader.

— N'y va pas Théo ? je t'en supplie ! tente de me convaincre Julie en me tirant par le bras.

— T'es dingue Théo, ne fais pas ça, ça n'en vaut pas la peine ! poursuit Abden.

— Tu vas te casser la gueule, ne monte pas là-dessus, fais pas le con, Théo ! ajoute Nat paniqué.

Seule Alice ne dit rien, elle se contente d'observer la nacelle la plus haute.

Je commence à gravir l'édifice par la première nacelle. C'est un peu difficile de monter sans glisser et sans vraiment de prises. Je me demande comment ce gars fait aussi vite. Il faut qu'il soit un as du cirque dans la vie ou bien un gymnaste hors pair ! Comme j'ai toujours aimé grimper pour voir les choses d'en-haut, j'ai un peu d'entraînement et j'arrive à me hisser de nacelle en nacelle. Mais

cela me prend trois fois plus de temps qu'à lui. Alors que j'arrive à la quatrième, et que je regarde mes amis de temps en temps, je remarque un type qui sort de nulle part. Il lève les mains en l'air, comme s'il se rendait, et se dirige vers eux. Je regarde la nacelle située au-dessus de celle où je me trouve pour repérer le taré, je regarde mes amis, j'hésite à poursuivre mon ascension. Le type n'a pas l'air de leur vouloir du mal, j'ai l'impression qu'ils discutent, si ça se trouve, c'est Luc ! Si c'est lui, au moins ils sont tous en sécurité. Je décide néanmoins de continuer à grimper pour choper le « Guillaume clown Ça ». Je veux en avoir le cœur net, je veux savoir qui se cache sous ce masque, qui est assez dingue pour se déguiser en Guillaume. J'escalade la cinquième nacelle, puis arrive à me hisser sur la sixième. Je ne suis pas comme Nathan sur ce point-là, je n'ai pas le vertige. Mais j'avoue que me retrouver à une telle hauteur sans protection commence à me provoquer une drôle de sensation dans le ventre. Je dois être parvenu à plus de la moitié de la hauteur de la grande roue. Il doit y avoir facilement dix à douze mètres qui me séparent du sol, soit à peu près la hauteur à laquelle Nat était attaché sur le grand-huit une bonne partie de la nuit. Si Nathan a eu le courage de descendre d'une telle hauteur, je suis capable de monter encore. Je décide de ne plus regarder en bas.

Alors que je m'apprête à monter sur la septième nacelle, je distingue faiblement la voix de Nat qui m'appelle :

— Théo... scend ! C'est Luc...!

Sa voix est lointaine, je ne comprends pas tout ce qu'il me dit. Mais j'ai bien discerné le prénom de mon frère. C'est peut-être bien Luc en bas qui vient de les rejoindre, alors si c'est bien lui, ok, vaut finalement mieux que je redescende et qu'on se casse tous de là maintenant qu'on est réunis !

Je regarde de nouveau en direction du « Guillaume clown Ça ». Il est juste une nacelle au-dessus de la mienne. J'ai l'impression qu'il m'attend. De là où je me trouve, je peux voir l'aurore se lever, les tout premiers rayons du soleil percent timidement l'horizon. Mes amis se mettent à m'appeler tous ensemble et toujours plus fort. Je baisse la tête dans leur direction, déconcentré par leurs appels insistants. Je regarde une dernière fois le gars, il enlève son masque de clown. Malgré un mince rayon de soleil qui m'éblouit les yeux, le visage que je découvre dépasse l'entendement.

*

Tandis que Théo escalade la structure et se hisse de nacelle en nacelle, j'observe Alice qui ne décroche pas son regard du haut de l'édifice et reste muette comme une carpe. Nous sommes alors surpris par un type qui arrive derrière nous. Alice est la seule à ne pas y prêter attention. Le gars lève les mains en l'air et nous interpelle :

— Eh !

Nat s'apprête à se jeter sur lui, alors le type nous annonce :

— Je ne vous veux aucun mal, ça a juste dégénéré cette nuit !

— Qui es-tu ? lui demande Abden.

Nat tient maintenant le gars et lui colle son cou-teau sous la gorge.

— Tu vas répondre ? lui demande-t-il en le menaçant de sa lame.

— Je suis Paolo. Le mec de Luc. Il faut que votre ami descende de là-haut, il est en danger. Tout a dégénéré cette nuit, il est devenu fou. Ça ne devait pas se passer comme ça !

— Qui est devenu fou ? demande encore Nat en relâchant sa prise.

Paolo se met à rire nerveusement avant de nous répondre :

— Vous n'avez pas encore compris ? C'est Luc qui est là-haut, c'est lui qui a tout manigancé ! Il est devenu incontrôlable, il risque de se tuer et d'entraîner son frère dans sa chute !

Nous nous observons tous les uns après les autres, ahuris par de telles révélations, d'abord celle que Luc soit homo et surtout celle qu'il soit celui qui nous a fait subir un enfer cette nuit. Nous avons le réflexe de lever la tête en l'air et de regarder dans la même direction qu'Alice.

— Théo, descends ! C'est Luc ! gueule Nat.

— Tu es en danger, reviens Théo, crie Abden.

Puis nous nous mettons tous à l'appeler et à lui faire de grands signes pour qu'il redescende.

Alice nous surprend en sortant de son silence :

— Il n'a pas compris. Il poursuit son ascension.

Puis elle ajoute :

— C'est son destin, il doit affronter ses frères.

J'ai bien entendu, Alice n'a pas dit que Théo doit affronter son frère mais bien ses frères. Pourquoi parle-t-elle de ses frères ? Guillaume est mort et enterré pourtant. Il n'y a que Luc et Théo là-haut !

— Que veux-tu dire Alice ? lui demandai-je alors.

Elle me répond avec une voix calme :

— Théo n'est pas tout seul là-haut pour affronter Luc. Je peux le voir, Guillaume est là aussi. Luc va devoir affronter ses deux frères.

Bon sang, je déteste quand elle nous annonce voir des choses de ce genre ! Alice me fait flipper, mais elle semble comprendre mieux que personne ce qui se passe dans la tête des gens. Nous continuons tous à appeler

désespérément Théo.

*

Me voilà arrivé à la dernière nacelle. J'observe ces crétins tout en bas, ils ont l'air de petites fourmis qu'il me suffirait d'écraser avec mon pied. Regarde-les ! Ils ressemblent à ces marionnettes du théâtre de Guignol ! Et moi, je suis celui qui a tiré les ficelles toute cette nuit.

Théo a brillamment accompli l'ascension de l'édifice, il vient d'atteindre la nacelle d'en dessous. Je suis presque fier de lui. Finalement, c'est le seul de la famille qui me ressemble un peu. J'ai presque de la pitié à l'idée de devoir le tuer. Maintenant que j'ai retiré mon masque, il sait tout. Enfin quasiment tout. La toute dernière chose qu'il ne sait pas, c'est que l'accident qui a coûté la vie à Guillaume n'est pas dû au hasard.

Ce jour-là, alors que je savais qu'ils allaient tous les deux se faire une super soirée entre frangins, ma jalousie fut trop grande. Une colère monstrueuse m'envahit tout le corps. Je commençais à éprouver les mêmes sensations que j'avais eues deux ans auparavant en poussant Maxime de cette même nacelle où je me trouve. Il fallait que je passe à l'acte, que je les supprime tous les deux. Ainsi je serais libéré de leurs ombres, je pourrais devenir moi-même, le seul et unique fils, je serai estimé, enfin aimé par maman. J'ai profité d'un moment d'inattention de Guillaume. Il garait sa voiture toujours au même endroit dans la rue. La nuit précédant l'accident, j'ai sectionné les freins, juste ce qu'il faut pour qu'ils lâchent après une journée d'usure. Guillaume est parti au boulot, je l'ai vu revenir le soir pour prendre Théo avant de se rendre au cinéma. Ils devaient aller voir le film Ça, un de ces thrillers hollywoodiens. Je déteste ce genre de films, mais

ils sont tellement à la mode ! Il ne m'a pas été difficile d'ailleurs de me procurer ce masque de clown dans une boutique de farces et attrapes la semaine dernière. Ce genre de déguisement est toujours dans le vent à cette période de l'année, juste un mois et demi avant Halloween. À leur retour, les freins ont fini par lâcher comme je le prévoyais. Sacré Guillaume, il ne se serait pas retrouvé dans le décor, il ne serait peut-être pas mort s'il avait conduit une voiture plus récente, équipée d'ABS et d'air-bags au lieu de sa caisse pourrie youngmerde.

Tiens Théo vient d'arrêter son ascension, il me regarde. Je discerne la stupeur dans ses yeux. Il vient de comprendre je pense.

Je lui demande alors :

— As-tu peur de la hauteur, Théo ?

D'ici, je peux voir les premiers rayons de soleil annonçant le matin. Le ciel est chargé de nuages aux nuances de rouge et d'orange à l'horizon, comme un mélange de sang et de rouille. J'aime ces teintes chaudes. Dans un halo lumineux produit par le reflet d'un rayon de soleil sur la barre de la nacelle, Guillaume apparaît devant moi. Il est comme un souvenir, un rêve. Je distingue même son regard, défiant, malin : celui qu'il n'a toujours eu qu'avec moi.

Curieusement, j'entends distinctement sa voix prononcer :

— Et toi ? As-tu peur de la mort, Luc ?

J'ai l'étrange sensation que le temps ralentit. Je distingue les battements de mon cœur adopter un rythme plus lent. Je n'entends plus que lui. Il cogne si fort contre ma poitrine, il résonne si intensément dans ma tête que ça me provoque un vertige. C'est comme s'il allait exploser, comme s'il voulait s'échapper de ma cage thoracique. Puis le temps s'arrête brusquement, suspendu à cette grande roue.

Plus rien n'existe autour de nous deux. Je fixe les yeux sombres de Guillaume avec un léger rictus. Je sais que cette vision d'outre-tombe n'est que le reflet de mon imagination. Guillaume est mort. Je suis vivant. Je suis le plus fort, je ne crains pas son fantôme.

Puis je sens un grand coup sur mon épaule. Mon cœur s'emballe, cette fois, il est prêt à sortir de mon corps. Je perds l'équilibre et je bascule de la nacelle, je tombe dans le vide. Je flotte, je vole, je suis bien, serein, je souris, c'est la fin, enfin.

*

Luc vient de chuter du haut de la grande roue, une chute de plus de vingt mètres. Nous nous précipitons tous vers lui tandis que Théo descend aussi vite qu'il peut pour nous rejoindre.

Paolo se met à crier en pleurant :

— Luc ! Nonnnnnnnnn ! Ça ne devait pas se passer comme ça ! Ça ne devait pas !

Il s'agenouille et soulève le buste inerte de son petit ami, le prend dans ses bras et pleure toutes les larmes de son corps. Le jour se lève, la scène est encore plus terrible à la lueur de l'aube. Nous pataugeons tous dans une mare de sang. Les vêtements de Paolo sont imbibés, mais il s'en fout. Les jambes de Luc, retournées en touchant le sol, présentent de grandes fractures ouvertes sous le tissu déchiré de son pantalon. Sa nuque est brisée, sa tête bascule alors que Paolo n'a de cesse de tenter de la bloquer sur son épaule. Luc n'a plus rien d'un être humain. C'en est atroce, son corps ressemble à un pantin sans articulation, une marionnette à laquelle on vient de couper les fils, les chairs et les os à vif en plus.

Nous sommes tous bouleversés, moins par la nuit que nous avons traversé que par l'épreuve que nous sommes en train de vivre. Je regarde mon poto, mon Théo. Il vient de rejoindre la terre ferme. J'ai le réflexe immédiat de lâcher mon couteau et de me jeter sur lui pour l'empêcher de voir la scène.

— Non, non, non, Luc, Luc ! J't'en prie Nat, laisse-moi passer, je veux le voir, me dit-il la voix toute tremblante.

Tout en le retenant par les épaules pour le faire reculer je lui réponds :

— Vaut mieux pas mon ami. Vaut mieux pas.

Après tout ce que Luc nous a fait subir cette nuit, je retiens quelques larmes. Mais elles ne lui sont pas destinées, elles sont pour mon frangin, mon frère de cœur, mon pote Théo qui est dans une détresse sans précédent. Guillaume, puis maintenant Luc, mon ami de toujours, vient de perdre son dernier frère. J'ouvre grand les bras pour accueillir et partager sa souffrance. Théo frappe d'abord de grands coups sur ma poitrine en grognant, comme s'il m'en voulait à moi d'être vivant à la place de Luc. Puis il se laisse aller contre mon épaule et vide tout le flot de larmes amères qu'il a dans le corps.

Pendant ce temps, Julie a le réflexe de sortir le portable de Théo de son sac. Elle cherche à capter un peu de réseau pour appeler les secours. Mais l'écran n'affiche aucune barre. Nous laissons derrière nous Paolo pleurer sur le corps sans vie de Luc. Après tout, c'était son petit ami, et il n'y a rien que l'on puisse faire de plus que de le laisser pleurer sa perte.

En nous rapprochant tous les cinq du *Deely' Dinner* dont nous découvrons maintenant la façade sous la lueur du jour, nous nous rendons compte qu'en réalité, ce bâtiment n'était pas très loin de la grande roue. Nous découvrons

avec stupéfaction tout l'environnement sous la lumière du jour. Les distances nous paraissent étrangement différentes. J'ai le réflexe immédiat de regarder le sommet du grand-huit sur lequel j'étais attaché il y a encore quelques heures. Puis j'observe mes amis un à un : Abden se tient la tête, sa blessure est à soigner rapidement, mais il est en vie, c'est le principal. Julie tente désespérément de joindre les secours, elle avance à pas rapides vers le *Dinner* car là-bas, on sait qu'on arrivera à avoir un peu de réseau. Puis j'observe Théo et Alice qui restent un long moment côte à côte à fixer le sommet de la grande roue.

Alice se tourne vers Théo et lui demande :

— Tu l'as vu là-haut toi aussi, hein ?

Théo hoche la tête en signe d'acquiescement.

— C'est lui que j'ai vu vendredi soir chez toi. Je sais que tu voulais le savoir, lui annonce-t-elle.

Puis elle enroule son bras autour du sien et ils se retournent vers moi. Je me joins à eux, je pose mon bras sur les épaules de Théo en marque de réconfort et nous avançons vers Julie et Abden. Nous restons un long moment dehors, devant le bâtiment du *Dinner*, observant un silence absolu, perdant nos regards dans le ciel qui s'illumine et dont les nuages se dégagent peu à peu. Nous nous posons tout un tas de questions et espérons que Paolo pourra y répondre. Mais ce n'est de toute évidence pas le moment d'aller lui demander quoi que ce soit. Paolo est toujours à genoux à côté du corps de Luc. Il continue de pleurer.

Environ une heure après que Julie a réussi à joindre les secours, nous entendons les sirènes des ambulances et des gendarmes. Les infirmiers prennent Abden en charge et le conduisent à l'hôpital le plus proche. Puis les gendarmes nous questionnent chacun à notre tour.

L'un d'eux vient à ma rencontre. Avant qu'il ait le temps de m'interroger, c'est moi qui lui demande :

— Comment avez-vous réussi à amener vos véhicules jusqu'ici ?

Il me répond :

— Il y a un accès de l'autre côté du parking. Vous n'avez pas dû le remarquer car vous êtes passés du côté de l'entrée principale. Mais dis-moi mon garçon, que s'est-il passé ici ?

C'est à mon tour de pleurer. Mes nerfs lâchent, je tombe dans les bras du gars qui doit avoir à peu près l'âge de mon père. Il me frotte le dos et chuchote :

— Ça va aller, fiston.

Deux autres gendarmes saisissent Paolo pour l'éloigner du cadavre de Luc. Les ambulanciers déroulent un sac mortuaire et soulèvent le corps pour le déposer à l'intérieur. Puis ils le portent sur un brancard qu'ils montent dans l'ambulance.

Alors qu'un groupe de gendarmes investit tout le parc, nous sommes conduits par deux d'entre eux vers leur fourgon. Le monospace étant saisi pour l'enquête, nous n'avons pas le choix. Ils vont probablement continuer à nous interroger au poste. Seul Paolo monte dans une voiture plus petite, menottes aux poignets.

*

Dans le fourgon qui nous conduit à la gendarmerie, j'observe mes amis. Alice semble plus sereine mais toujours aussi rêveuse. Nat est perdu dans ses pensées. Je crois bien que mon ami de toujours commence à se rendre compte que ce que nous venons de vivre nous aura marqués à jamais. Puis mon regard croise celui de Julie. Ma Julie. Elle est installée en face de moi et pose sa main sur mon genou. J'arrive à lui décrocher un sourire, mais même si cette nuit, nous nous sommes retrouvés elle et moi à deux

doigts d'échanger notre premier baiser, je n'ai pas l'esprit assez libre pour penser à ça. Là, je suis en train de réfléchir à la réaction que va avoir maman en apprenant le décès de Luc. Et le fait qu'il avait un petit ami, pourquoi ne nous l'a-t-il jamais dit ? Je me rends compte que la vie de Luc demeure un mystère. Quant à maman, il ne lui reste que moi. De ses trois fils, je suis le seul survivant. Le fantôme de Luc vient de rejoindre celui de Guillaume, et ils vont maintenant me hanter jusqu'à la fin de mes jours.

*

Je suis maintenant plus sereine. Je sais que ce que je suis en train de vivre est bien la réalité. J'ai mis un moment avant de l'admettre. C'est quand j'ai vu le corps de Luc sur le béton, son sang s'étaler autour de lui, la réaction de Théo et de tous les autres, que j'ai compris.

Comme moi, Théo a vu Guillaume en haut de la grande roue. Même s'il n'a jamais cru à ce genre de chose, je pense que depuis son accident, il est obligé d'admettre qu'elles existent car lui aussi les voit maintenant.

J'ai hâte de retrouver Jessica et ma mère car je viens de vivre la pire nuit de ma vie. J'ai besoin d'en parler avec maman, de m'assurer qu'elle va bien. Je pose ma tête contre l'épaule de Nat. Cette nuit il est celui qui m'a le plus soutenue. J'ai découvert un autre aspect de sa personnalité. Nathan que je croyais blagueur et insouciant, se trouve être un garçon prévenant, et tellement courageux. J'ai besoin d'un garçon comme lui dans ma vie. Quant à Luc pour qui j'en pinçais depuis quelques temps, je me rends compte que je m'étais trompé sur toute la ligne à propos de lui, le comble pour une voyante.

*

J'observe Théo. Je pose ma main sur un de ses genoux en signe de soutien. J'ai du mal à me mettre à sa place, il vient de perdre son deuxième frère dans des circonstances complètement folles. Moi qui suis très terre à terre, j'ai du mal à comprendre ce qu'il nous est arrivé à tous, comment la nuit a bien pu se finir par ce drame. Mais il y a un instant particulier que j'ai partagé avec Théo cette nuit, et qui reste, malgré tout, un bon moment. On allait s'embrasser, c'est une certitude et c'est une chose que j'aimerais voir se reproduire. Je vais lui montrer tout mon soutien et faire en sorte d'être encore plus proche de lui dorénavant. Ce qu'il traverse est inconcevable, j'ai encore du mal à croire que Luc est mort, que c'est lui qui nous a fait endurer tout ça cette nuit. J'ai hâte de m'expliquer auprès des gendarmes et qu'ils enquêtent pour nous donner la version de Paolo.

25.

Lyon, Restaurant « La table du Berbère »

Vendredi 04 octobre 2019, 14 h 30

Une semaine après le drame, je reçois une convocation pour me présenter à la gendarmerie de Roanne. J'ai été pris en charge par les ambulanciers alors que mes amis ont été conduits au poste pour être entendus. Ma voiture a été saisie et je ne sais pas quand je vais pouvoir la récupérer. J'ai rendez-vous cet après-midi. C'est mon père qui me conduit. C'est étrange, cette bonne réaction qu'il a eue, en venant me récupérer à l'hôpital. Il a eu tellement peur pour ma vie qu'il ne m'a même pas engueulé. Mieux, depuis il est devenu tout mielleux avec moi, pourvu que ça dure !

J'arrive dans un bureau où deux gendarmes, un homme et une femme discutent derrière l'écran d'un ordinateur, café fumant à la main. L'homme s'installe sur un fauteuil et la femme se présente :

— Adjudante-chef Lebosc. Assieds-toi, s'il te plaît.

Après un court silence elle poursuit :

— Tu sais pourquoi tu es là aujourd'hui, Abden ?
Je réponds tête baissée :

— C'est à propos du *Deely'land* !

J'ai la mauvaise impression que si mon père ne m'a pas foutu la raclée de ma vie, eux vont le faire.

Curieusement, la femme pose son café et m'annonce avec une voix plutôt douce :

— Ce que vous avez fait cette nuit-là, tes amis et toi, est un délit. Je veux dire, le fait de s'introduire par effraction dans ce parc n'est rien à côté de l'enquête que nous avons ouverte pour homicide involontaire. Tu as le choix, Abden : soit on te colle un casier pour effraction et on enquête sur toi pour l'homicide, ça restera noté quelque temps et te fermera des portes pour tes études, soit tu nous dis tout ce qui s'est passé cette nuit dans ce parc. Je veux la vérité.

Ils veulent ma version des faits, je n'ai rien à cacher. J'espère juste que les autres ont eux aussi dit la vérité que je m'apprête à leur annoncer.

Une fois ma déposition faite, l'adjudante-chef demande à l'autre gendarme de me la lire. J'accepte tout ce que j'ai dit en pensant que je n'ai rien oublié et je signe le document.

Elle se rassoit sur le bord du bureau et m'annonce :

— Je vais te dire une chose Abden, la déposition que tu viens de faire est cohérente et je sais pourtant que tu n'as pas eu de contact avec tes amis depuis le drame. Je peux maintenant t'expliquer ce qui s'est passé selon les preuves qu'on a réunies. Tu es prêt, Abden ?

Je hoche la tête et souffle un bon coup avant d'approuver. À vrai dire, comme j'ai passé un bon moment de la nuit dans le coma, je suis assez curieux de savoir ce qu'il s'est passé exactement.

L'adjudante-chef enchaîne alors :

— Alors voilà, on sait aujourd'hui, grâce à Paolo, que Luc avait planifié de vous faire choisir cet endroit pour

vosre prochain urbex. Selon lui, tout a commencé quand vous vous êtes retrouvés, Julie, Théo et toi vers les autos tamponneuses. Paolo devait juste te droguer et t'enlever pour t'emmener, comme Alice, dans l'ancienne infirmerie du parc. Mais selon lui, tu t'es retourné et, de peur que tu ne voies son visage, il t'a frappé avec un objet contondant, une barre de fer assez lourde. Il t'a rapidement installé dans une des voitures et s'est échappé pour rejoindre Luc. Ensuite, on sait que Luc s'est absenté un long moment après avoir drogué Alice. Paolo est arrivé vers le carrousel et l'a trouvé dans le carrosse du manège. Comme ils avaient convenu entre eux, il l'a conduite à l'ancienne infirmerie. Pendant ce temps, on suppose que Luc est allé attacher Nathan sur le grand huit puisqu'il l'avait déjà drogué juste avant de droguer Alice. Mais ça, ça reste une supposition car d'après Paolo, ce n'était pas convenu comme ça. Luc devait amener Nathan dans l'infirmerie également. Ensuite selon Julie, on sait que tu as eu une absence, un genre de transe. Tu t'es muni d'un couteau et tu as tenté de la tuer et tu as fait de même avec Alice. Là, c'est plutôt grave Abden car on entre dans une tentative d'homicide ! Mais comme tu as des circonstances atténuantes du fait que tu as été blessé à la tête et drogué, on n'engage pas de poursuite à ton égard. Théo, quant à lui, nous a dit avoir frappé Luc qui l'attaquait pendant qu'il débranchait Alice. Enfin, Julie nous a fait part de sa perte de connaissance dans la maison hantée, il se trouve que c'est Paolo qui l'a droguée. Elle nous a parlé de voix que vous avez entendues, tout comme Alice en a entendu vers le carrousel. En fait, Paolo a admis qu'il avait branché du matériel de son un peu partout dans le parc, alimenté par des groupes électrogènes qu'on a retrouvés. Il y a dans notre saisie également plusieurs clés USB avec des plages de sons pré-enregistrées. Nous avons aussi retrouvé vos portables

et vos autres affaires dans l'un des anciens bureaux du parc. Sur l'inventaire il y a : une caméra sport 360°, quatre smartphones, dont le tien, une lampe frontale et trois lampes torches plus des batteries, vos pièces d'identité, etc. La suite tu la connais, c'est celle que tu nous as décrite et qui est analogue aux autres déclarations.

Elle s'arrête de parler, le scénario qu'elle vient de me décrire est carrément dingue. J'étais à mille lieux d'imaginer que j'avais tenté de tuer mes amies.

— Qu'est-ce que je risque ? Je veux dire, les faits sont graves à mon encontre ; je suis désolé, je ne me souviens pas de tout ça ! Si seulement ! Comment ai-je pu ?

— Rassure-toi Abden, le coupable ici ce n'est pas toi ! Toi, tu es plutôt une victime. D'ailleurs c'est surtout pour ça qu'on t'a fait venir. Maintenant je peux te le dire. Luc est décédé donc on ne peut pas le poursuivre. Pour ce qui est de sa mort, on retient la thèse de l'accident car tous vos témoignages concordent. En revanche, on poursuit Paolo pour complicité d'homicide et tentative d'homicide. Car il faut que tu le saches, notre brigade cynophile a retrouvé un corps enterré dans les bois. Selon l'ADN et les preuves retrouvées sur ce corps, il s'agit d'un adolescent lyonnais qui a disparu depuis plusieurs années. Et on sait aujourd'hui que vous n'êtes en rien responsables de ce meurtre-là. En revanche il y a de fortes chances pour que ce soit Luc et d'autres gars qui aient tué ce gamin.

Je reste bouche bée ! Moi qui croyais connaître Luc ! Pas aussi bien que Guillaume certes, mais tout de même ! Je n'arrive toujours pas à concevoir que son esprit ait été aussi tordu pour nous faire endurer ça. Je n'arrive pas à l'imaginer en meurtrier.

Voyant que je suis perdu et en total désarroi, elle poursuit :

— Tes affaires te seront rendues prochainement, Abden.

Cette annonce me fait revenir à la réalité. Je lui demande alors :

— Et pour ma voiture ?

— Il y a une procédure à suivre, mais tu vas pouvoir la récupérer assez vite également, me répond-elle.

Avant que je quitte son bureau, elle m'interpelle une dernière fois :

— Eh, je sais que ce que vous avez vécu tes amis et toi cette nuit-là restera gravé à jamais dans vos mémoires. Il ne faut pas que ça vous bouffe. Comme je l'ai fait avec tes amis, je te conseille de suivre une thérapie chez un bon psychologue. Aucun adolescent ne devrait avoir à supporter ce poids sur les épaules. Soigne-toi bien Abden et décroche ce diplôme vétérinaire que tu souhaites tant. Et surtout, dis à tes potes d'oublier les urbex dorénavant !

Anecdotes

Théo est atteint de bégaiement suite à son accident de voiture. Dans le livre *Ça* de Stephen King, le personnage Bill Denbrough souffre de bégaiement.

Le film *Ça* est l'adaptation cinématographique du roman *Ça* de Stephen King, publié le 15 septembre 1986 (année de fermeture du parc *Deely'land* dans le récit). Il est une nouvelle adaptation du téléfilm « *Il* » *est revenu*, diffusé en novembre 1990.

Ce film est justement celui qu'ils viennent de voir Guillaume et lui juste avant l'accident.

Chapitre 6 : dans la scène du carrousel du *Deely'land* avec Alice, la chanson jouée dans le manège est *Dedicated to the one I love* interprétée par le groupe The Mamas and the Pappas et sortie en 1959. Nous entendons cette même chanson dans le film *House*, film d'épouvante de 1986 de Steve Miner sur la base du récit de Fred Dekker, dans son interprétation par *The Shirelles*, sorti en 1960.

Dans le récit, le parc *Deely'Land* a été fermé en 1986. Et ceci reste véritablement un pur hasard.

La scène des draps. J'ai écrit cette scène des draps blancs après avoir eu l'idée d'intégrer des draps faisant penser à des fantômes sous l'air du vent. C'est tout naturellement Alice que je voyais dans cette scène et c'est à travers son regard que je l'ai écrite. Ce n'est qu'une semaine après la rédaction, en faisant des recherches pour composer le booktrailer du livre, que je suis tombée sur l'extrait de la scène avec les draps blanc du film « *Il* » *est revenu* (première adaptation cinématographique de *Ça*). À croire que cette scène m'a tellement bouleversée étant jeune adolescente que mon subconscient l'avait gardée en mémoire et l'a ressortie lors de l'écriture du roman.

Deely'land est une anagramme, j'ai trouvé ce nom en partant des mots dead and hell. N est l'abréviation de and en anglais.

En retournant le y on obtient le h, et en inversant certaines lettres de *Deely'land* on obtient : Dead'n hell : mort et enfer.

Dans le chapitre 4, Luc fait semblant de commander un menu Dead'n hell avec supplément tabasco, pour vous mettre sur la voie !

Remerciements

L'écriture de ce récit fut une bouffée d'air frais dans ma nouvelle vie d'auteure. Il est le troisième bébé né de ce drôle de cerveau envahi de personnages, de lieux et d'histoires, tous imaginaires, que je porte avec plaisir depuis l'enfance. Écrire *Urbex à Deely'land* était la pause sympathique et excitante dont j'avais besoin pour me remettre plus sereinement à l'écriture de la saga historique L'ange des sept mers.

À force de lecture, d'écriture et de correction, de remise en question et d'écoute des bons conseils, je grandis doucement en passant de bébé auteure à enfant auteure. Être auteur(e) est un apprentissage de longue haleine. C'est ce qui me plaît dans cette activité : la possibilité de toujours pouvoir s'améliorer et rendre hommage à notre belle langue française. Cela est possible seulement grâce à de nombreuses personnes empathiques et généreuses qui m'encouragent et ont largement contribué à faire de ce roman ce qu'il est.

D'ailleurs, je tiens à remercier les membres de ma famille qui croient en moi et me soutiennent. Je remercie tout particulièrement Odile B., ma tata de cœur, ma toute

première correctrice. Viennent ensuite les amis qui lisent et apprécient mes univers, ce sont mes premiers lecteurs, ceux qui me demandent toujours plus de nouvelles histoires à découvrir.

Enfin, un très grand merci également à tous les bêta-lecteurs de ce livre qui ont joué le jeu du premier au dernier chapitre. Parmi eux, j'ai fait de superbes rencontres et il m'a plu de partager les idées et conseils de chacun d'entre vous. Je me permets de citer vos prénoms comme je vous l'ai promis dès le début de l'aventure :

Xavier, Blandine, Nelly, Julie, Sarah, Jonathan, Laetitia, Thierry, Mélodie, Syrielle, Aurélie, Aurélia et bien d'autres.

Enfin, je remercie toutes les personnes qui ont envie de partager mes univers. Si l'écriture me permet de m'évader de la vie quotidienne, je pense avant tout, dans le respect et dans le partage, à mes lecteurs actuels et futurs qui éprouvent ce même besoin d'évasion.

Pour continuer à partager ensemble :

<https://www.facebook.com/sandrine.blauteur/>

IMPRIMATUR

© *Lacoursière Éditions*, 2021.

*Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
Lightning Source à Maurepas (France) et à Milton
Keynes (Royaume-Uni) au mois d'octobre 2021
(le quatrième trimestre de l'an).*

Gencod du distributeur (*Hachette-Livre
Distribution*) : **3010955600100**

Dépôt légal : Quatrième trimestre 2021

ISBN Lightning Source US-UK

(France excluse) : 978-2-925098-65-2

